ŒUVRES

DE

AUGUSTE LUCHET.

TOME VII.

Ouvrages d'Auguste Luchet.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ,

En collaboration avec M. Michel Masson. — Epuisé.

1 vol. in-8°.

FRÈRE ET SŒUR.

2 vol. in-8°.

LE NOM DE FAMILLE.

2 vol. in-8°.

Cet ouvrage saisi a été retiré du commerce.

Sous Presse :

L'ÉVENTAIL D'IVOIRE.

2 vol. in-8°.

SOUVENIRS DE FONTAINEBLEAU.

2 vol. in-8°

Ouvrages de George Sand.

MAJORQUE.

2 vol. in-8°.

MELCHIOR — MOUNI ROBIN.

2 vol. in-8°.

LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE.

6 vol. in-8°.

Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

LE
PASSE-PARTOUT

PAR

AUGUSTE LUCHET.

1

PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

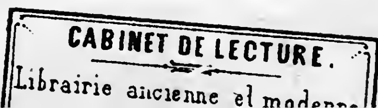
de la BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS NOUVEAUX par

MM. Luchet, de Balzac, Soulié, Dumas, Gozlan, Brot, Masson, Lecomte, etc.,

RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

—

1846



C'est avec une frayeur bien légitime que je livre au public les pages qui vont suivre ; car elles n'ont d'autre mérite, d'autre sauve-garde que mon malheur. Victime d'une condamnation qui, je veux le croire pour l'honneur de mon temps et de mon pays, aura peut-être laissé quelques doutes dans la conscience de mes juges, j'ai tristement et péniblement rassemblé ces souvenirs, ces impressions encore d'hier, et je viens les mettre aux pieds du lecteur, non pas comme une justification inutile et qui serait fort tar-

dive, du reste; mais comme l'expression toute naïve, toute en désordre de sentimens dans lesquels il faut bien que je persiste, puisque je les ai éprouvés, puisque les mêmes faits renouvelés me les feraient éprouver encore. La raison a ses règles, les passions peuvent avoir leur code ; mais le sentiment propre de chacun diffère selon les individus, et n'est pas plus justiciable des institutions humaines que ne le sont les nuances diverses de goût, de sens, de taille ou de couleur. La loi n'en est point encore venue à pouvoir forcer les hommes d'aimer ceci plutôt que cela.

On ne trouvera, au surplus, dans ces deux volumes, que des choses tout-à-fait vulgaires et innocentes; et les idées que la narration y habille ont reçu leur passeport depuis longtemps. Cette publication, plus heureuse que les autres, n'a donc

absolument rien qui puisse exposer l'auteur à voir troubler le repos funèbre de son exil, ou compromettre en quoi que ce soit le zèle invaincu de ses amis. Je n'aurai pas besoin cette fois de me défendre contre le système d'applications outrageantes et de coupables allusions qui servit jadis d'échafaudage à mes accusateurs; tous les parquets de France réunis ne sauraient, j'imagine, trouver ici ni un portrait ni un symbole. Dieu me garde désormais de vouloir donner aux méchans de mon pays des leçons si personnelles et si vives! L'arrêt qui m'a insulté en leur nom m'a inspiré, pour certains de mes adversaires d'alors, un sentiment silencieux comme le respect, mais qui ne s'appelle pas comme lui. D'ailleurs, je suis las : j'ai assez lutté. Si la flèche de la satire est encore quelque part au-

fond de mon carquois, j'ai, pauvre Juvénal errant, laissé tomber dans ma fuite l'arc qui la lançait. Je ne hais plus, je souffre. Les rigueurs imméritées pèsent diversement sur les cœurs qu'elles atteignent ; elles irritent les uns, elles brisent les autres. Le mien est de ceux qu'elles brisent.

AUGUSTE LUCHET.

Jersey, avril 1844.

LE PASSE-PARTOUT

LA TRAVERSÉE.

I.

LA TRAVERSÉE.

Je passais par Dieppe en revenant de Londres, au mois d'août 1839, quand notre excellent Bridoulot, le maître sans pareil de l'hôtel du roi d'Angleterre, me remit une lettre timbrée de Chartres, et déjà vieille de plus de huit jours. Elle était d'Eugène Artaud, le médecin, et voici ce qu'elle disait :

« Frère, je pars ce soir pour Paris. J'y prendrai Frédéric et Alfred : nous allons à Brest, et nous t'y donnons rendez-vous. Nous avons avancé d'un mois notre pieux pélerinage, parce que nous venons d'apprendre qu'à côté de notre pauvre Aubry, qui expie là-bas si cruellement la mort criminelle ou naturelle de l'Anglais de Fontainebleau, il y a maintenant Charles Benfeld, le sculpteur, condamné dernièrement par la Cour d'Assises de Lyon, pour avoir, dit-on, assassiné sa femme. Or, mon cher Auguste, sais-tu qui était la femme de Benfeld? Elle était la sœur d'Aubry!..... Il faut que nous obtenions la grace de l'un des deux, frère : il faut, tout au moins, qu'on nous accorde de les séparer... Aubry ne peut pas vivre dans les mêmes fers que l'homme qui a tué sa sœur, dis?

» Nous serons à Brest le 25 au plus tard. Adieu : nous t'attendons. »

Nous étions au 22 !..... Je pris aussitôt une place pour le Hâvre, et, le lendemain, je montais tristement la côte de Janval, splendide amphithéâtre, qui ouvre avec tant de richesse les trois grandes routes de Paris, de Rouen et du Hâvre. Je m'arrêtai, arrivé en haut, pour attendre la voiture; je voulus regarder encore une fois cette ville faite pour être la plus heureuse de France, placée exprès, à ce qu'il semble, sur le passage de toutes les prospérités, et cependant malheureuse, sacrifiée, perdue. Les pirates qui la créèrent, au temps de Charlemagne, Rollon, qui la brûla afin de la rebâtir plus solide et plus belle, lui avaient vraiment tout donné.

Nulle part, dans la Manche, vous ne trouverez une rade si imposante; on dirait que la mer y a mis toutes ses ondes, le ciel tout son azur. Puis, autour de la ville, est un rempart immense de côteaux verdoyans que les jardins parsèment, que les châteaux commandent, que les débris historiques immortalisent. Quelle est jolie ainsi, Dieppe, écaillée de rouge et de bleu, avec sa tour de Saint-Remi, avec ses navires aux éclatantes flammes, avec ses usines et leurs colonnes embrâsées, paresseusement couchée dans une alcôve de fleurs, en face de la mer qui lui mouille les pieds! A gauche, voici la vieille forteresse que François I[er] baptisa en y faisant Ango vicomte et gouverneur; où le vaillant Henri IV vint dormir, les uns disent pendant, les autres disent après la bataille d'Arques, sous la garde fidèle de M. de Chastes, qu'il appelait son maître et son père, le flatteur! Sombre citadelle, que Sigognes, le tueur

de protestans, rendit toute rouge de feu et de sang, un soir, en la couronnant aux flambeaux avec les têtes de ceux qui l'avaient bâtie; Sigognes, l'assassin du pauvre chevalier de Lineboeuf, et qui mourut, douze ans après, dans la rue, la poitrine effondrée par le cheval de sa victime! A droite, c'est la vallée d'Arques avec sa tournoyante rivière, promenade enchantée à travers les prés et les bois; la vallée d'Arques qui fut autrefois la mer, célèbre autant que belle: car dans son village, elle a aussi une église toute pleine de noblesse et d'antiquité, trésor caché sous l'herbe comme une médaille romaine, et que le révérend Dibdin, dans son Voyage de 1818, compare à la fameuse cathédrale de Lincoln. Rien de plus charmant que les lambris sculptés qui garnissent ses chapelles, de plus riche que son jubé et le mur de refend qui coupe son abside en deux. Après l'église, voici le château, une ruine sublime que Dieppe

a laissé acheter vingt mille francs, il y a cinq ou six ans, par la veuve du receveur général de la Seine-Inférieure, madame Reizet, capricieuse millionnaire, qui devait faire de cela un temple, un musée, un palais, une merveille, et qui aujourd'hui, dit-on, cherche un marchand de moellons pour le lui vendre. Mânes du conquérant de l'Angleterre et de Guillaume de Talou, son oncle; mânes de Richard-Cœur-de-Lion, de Philippe-Auguste et de Henri IV, pardonnez à madame Reizet les coups de marteau qu'elle médite! Et ce n'est pas tout : allez, cherchez toujours. Arques, la belle voisine de Dieppe, n'a pas seulement son église et son château, le prêtre gardé par le noble, la croix abritée sous la lance; au détour de la première rue d'Arques, tout près de l'auberge dans laquelle le duc de Clarence, qui fut depuis Guillaume IV, se trouva si bien qu'il voulut lui

laisser son nom, tout passant doit saluer l'humble maisonnette d'un grand artiste, le colonel Reibsomen, reste à demi-détruit des terribles batailles de l'Empire. Musicien enthousiaste autant qu'intrépide guerrier, M. Reibsomen emportait sa flûte à l'armée, et souvent les vieux grenadiers de la garde impériale, souvent Napoléon lui-même, pendant ses rondes inconnues, ont senti leurs artères de bronze battre plus vite à l'entendre jouer dans la nuit des bivouacs d'Iéna, d'Austerlitz, d'Eylau. Laissé pour mort à moitié de la campagne de France, le colonel fut relevé par hasard, après deux jours passés sous les cadavres, n'ayant plus qu'un bras et une jambe qui tenaient : pour le sauver, il fallut couper le reste. Sa maladie fut longue, et lorsque la fièvre lui brûlait le cerveau, c'était sa flûte qu'il demandait ; ce fut aussi sur elle qu'il pleura, le pauvre mutilé, lorsque, rendu à la raison, il sentit une manche vide pendre inutile à son

épaule gauche. Long-temps il fut bien triste et bien malheureux ; car la vie s'était rouverte pour l'invalide, mais funeste, sombre, désenchantée. Quand sa femme, devenue musicienne afin de lui plaire, se mettait au piano, quand, de sa voix douce et pleine de larmes, elle lui disait bien bas quelqu'une des délicieuses romances qu'elle nous a laissées et que les Dieppois chantent encore tous les jours, ému d'abord, apaisé, consolé, oubliant son malheur et ses blessures, le soldat allait chercher sa flûte et l'apportait tout joyeux. Alors seulement il se ressouvenait du bras qu'il avait perdu, et sa belle figure, si mâle et si fière, retombait sur sa poitrine, rouge de douleur et de dépit. Bien des mois se passèrent ainsi : enfin, un jour, le colonel se leva illuminé, palpitant, muet d'espérance, de crainte et de foi. De son unique pied, il fit courir et crier le tour sous son unique main. L'ébène et l'ivoire volaient

en éclats autour de lui; il battait de l'argent, il forgeait, il trempait de l'acier; il avait trouvé une flûte! une flûte pour lui et pour tous ceux qui seraient aussi à plaindre que lui; une flûte pour une seule main; une flûte pour cinq doigts, et il la faisait lui-même! Et quand il put la montrer à tout le monde, cette flûte vraiment magique, qui était son ouvrage, serrée dans un étau de fer, qui remplaçait son bras emporté par le boulet, et qui était aussi son ouvrage; quand, sur un pupitre, sorti de sa main comme le reste, il plaça de la musique de Tulou, qu'il jouait presqu'aussi bien que Tulou, avec une main de moins que Tulou, il pleura encore, le bon colonel, mais c'était des larmes du ciel, cette fois; c'étaient les pleurs du génie triomphant. Le précieux instrument vint à Paris; l'Académie des Beaux-Arts, le Conservatoire de Musique l'accueillirent et l'approuvèrent comme une invention

étonnante sous le double rapport de la mécanique et de l'art musical. Depuis qu'il a retrouvé sa flûte, le mutilé de la vallée d'Arques a tous ses membres; il est le plus heureux des hommes.

Cette masse de verdure, rendue bleue par l'éloignement, c'est Bellencombre, la sombre voisine d'Arques, vieux fief dont le premier possesseur donna son nom à sa charge. Il s'appelait Richard Borel, et n'obtint Bellencombre qu'à condition d'exécuter de sa personne les condamnations à mort prononcées dans le pays. Riche gentilhomme, il en vint peu à peu à faire remplir son office par des valets; mais le peuple, dans sa simplicité, baptisa la livrée comme le seigneur; il les nomma *borrels*, puis les *bourrels*, puis les *bourreaux*. Tout près, vous verriez Bailleul, où dort sous la pierre d'une humble église de village, le Dieppois Jean de Bailleul, qui fut roi d'Ecosse et mourut

marguillier. Là bas, à droite, était le camp de Philippe-Auguste, que les enragés d'universalité romaine s'obstinent à nous donner pour le camp de César. A gauche, c'est Varengeville et le manoir où l'ambitieux Ango vint finir, pauvre et insensé, sa noble vie de fondateur et grand homme. Ici, vous apercevez Neuville, tout brillant de la gloire jardinière d'un autre soldat de notre grande armée, M. le chef d'escadron Sébille; plus loin c'est Tréport et sa vieille abbaye bâtie sur la roche, et, je crois, avec la roche elle-même ; Eu, et son château royal, belle construction gâtée par M. Fontaine, qui gâte tout, et sa galerie de portraits, ambitieuse réduction du Musée de Versailles, et son église Saint-Laurent, blanche comme du lait, Saint-Denis de tous les ducs de Dombes, comtes d'Eu, à qui les sculpteurs à la journée de S. M. Louis-Philippe ont refait tant de têtes et de bras, et l'église du collége, enfin, où sont

les mausolées de Guise-le-Balafré et de sa femme, immortels chefs-d'œuvre de Germain Pilon.

Dieppe n'est-elle pas bien entourée ainsi, que vous en semble ? Dieppe qui donne au Parisien la mer et son spectacle sublime après douze heures de marche ; Dieppe où l'on vit si bien, où l'on dort si bien, où le sable est si doux, l'air si vif, l'eau si pure ; Dieppe où le premier jour suffit pour réparer les ravages organiques de tout un hiver de Paris ; Dieppe qui appartient à la première bonne puissance qui voudra s'en emparer ; que la duchesse de Berri avait faite si complaisante et si hospitalière, qui eut nommé son député M. Véron s'il avait su l'aimer pour elle-même ; Dieppe qui gagne à être connue enfin, et que l'on revient voir toujours comme une bonne fille mal élevée, quelques griefs que l'on ait contre elle ! Ah ! si le Hâvre l'eût permis ! Si une ligne de

fer avait pu lier Paris à cette ville !... Mais le Havre ne l'a pas voulu !

De Dieppe au Havre, la route n'est pas bien riche. A peu près au milieu, on trouve Saint-Valery-en-Caux, petit port de pêche dont les habitans conservent, à ce qu'on dit, un peu de cette rude et brusque loyauté qui distinguait jadis les cent nuances diverses de la population du pays de Caux, tradition vénérable que les vieux léguaient aux jeunes, les grands aux petits. A l'hôtel du *Grand-Cerf*, où logea souvent Louis-Philippe quand il allait et venait en Normandie, sans être roi le moins du monde, demeure M. Giffard, de Blosseville, le médecin de presque tout le pays. C'est un digne prêtre de la science que M. Giffard, bien étrange, bien grossier, bien brutal, mais instruit, mais profond à défier les maîtres les plus illustres, mordant, spirituel, original, hardi dans le discours comme dans les manières, aimant les

hommes et détestant le monde, l'ami, le frère de ses malades, ne prenant point l'argent de celui qui va mourir, et oubliant de se faire payer quand il a guéri ; diamant taché, caché enfin, rayon d'un beau soleil qui passe à travers des toiles d'araignée : à la médecine ce que Berthaud est à la poésie! Revenu de Paris aux bords de la mer, où il est né, M. Giffard a surtout étudié ce qu'on ne connaît guère : les maladies et l'hygiène des matelots. Sans son amour de l'indépendance, qu'il pousse parfois jusqu'à la frénésie, sans sa parfaite incompréhension de tout ce qu'on appelle hiérarchie, commandement, rangs, distances, il serait le plus admirable chirurgien de marine que l'on pût trouver ; mais, quoiqu'il ne se doute ni de ce qu'il est ni de ce qu'il vaut, il n'a jamais obéi qu'à l'intelligence, jamais salué que le génie. Vous voyez qu'il n'y a rien à faire d'un pareil homme.

Le commerce et la pêche lui doivent des découvertes prodigieuses, des inventions inouïes. Dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, mémoire plein de force et de faits, il établit positivement la possibilité de rendre les pirogues baleinières insubmersibles, et bouleversant toutes les routines enseignées et suivies avant lui, sauvant ce genre de pêche de tous les dangers qui le font si difficile et si meurtrier, il tue la baleine d'un seul coup, sans que jamais elle puisse échapper au pêcheur, ni couler, ni se perdre, ainsi qu'on le voit sans cesse dans l'état actuel des procédés employés. Comme à l'ordinaire, les Anglais se sont emparés de cette salutaire invention, et comme à l'ordinaire aussi, nous attendons qu'ils en aient assez. Toute idée qui naît chez nous commence par y mourir; il faut que les vents la portent en Angleterre et qu'elle y ressuscite triomphante pour que nous la croyions bonne.

Armateurs des îles britanniques, dépêchez-vous donc de nous renvoyer l'idée de M. Giffard !

A Fécamp, où nous passâmes ensuite, il n'y a rien que l'église, trop connue, trop vantée, trop célèbre, pour que j'ose en parler. A Montivilliers sont des restes superbes, sur lesquels je me tais par la même raison. Nous vîmes, en courant, le royal clocher d'Harfleur, si mal raccommodé par les modernes, et qui, désormais, va redire, mais seulement une fois par an, les cent quatre coups de cloche qu'il sonnait jadis tous les matins en mémoire des cent quatre braves, morts sans laisser leurs noms, qui reprirent la jolie ville à Henri V d'Angleterre. Trois quarts de lieue plus loin, c'est Graville, sœur d'Ingouville, c'est déjà le Havre. Car le Havre, qui n'a que trois cents ans, qui fut commencé par Louis XII et fini par François I[er], a depuis long-temps sauté les ridicules

fossés dont autrefois Vauban, le faiseur de citadelles, s'avisa de l'enceindre, il s'est répandu fort loin dans les terres, faisant une lieue à chaque enjambée. Le premier consul avait bien dit : *Paris, Rouen et le Hâvre sont une seule ville, la Seine en est la grande rue.* Le chemin de fer doublera la justesse du mot. En attendant qu'on pose les rails, chaque jour la riche frontière raccourcit la distance, chaque jour elle allonge vers nous ses maisons aux toits bleus comme les nôtres. Elle s'est donné Ingouville et Graville, deux annexes plus grands qu'elle. Demain, vous verrez qu'elle aura pris Harfleur et son clocher.

Et le Havre, c'est déjà Paris ; c'est le même bruit, c'est le même luxe. Au Havre, vous savez tous cela, le plus riche est le plus vénérable ; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que ce culte absolu de l'or a rendu les mœurs très-régulières et très-sages. Personne,

en vérité, ne vous parlera au Havre de filles séduites ou de ménages troublés; car les hommes n'y aiment plus les femmes, ni les femmes les hommes. Collége et pensionnat sont des pépinières de négocians, où les demoiselles apprennent l'indigo, et les garçons la cochenille. Le Grand-Livre est le piano des unes, et Mac-Culloch le Virgile des autres. Ne cherchez au Havre ni savans, ni poètes, ni musiciens; Bernardin de Saint-Pierre y fut un accident; et si le cotonneux auteur de la *Popularité* était venu au monde seulement dix ans plus tard, il signerait, à l'heure qu'il est, *Casimir Delavigne et compagnie :* il serait armateur ou consignataire.

Il y a au Havre une salle de spectacle très-vaste, bâtie toute en pierre, ornée d'une bonne troupe, dont le directeur se ruine à faire jouer tous les jours l'opéra et la comédie. Les gens de la ville y viennent quelquefois continuer,

au bruit de la musique, leurs combinaisons à propos de la hausse des sucres et de la baisse des salaisons, comme ils font en dînant chez Guérin, chez Dorey, chez madame Laiter; en prenant des glaces à Tortoni, en fumant le long du trottoir de la rue de Paris; en grimpant l'été aux falaises de Sainte-Adresse, en chassant sur Ingouville, sur Orchies, sur Graville, en faisant tout, en un mot; oui, tout! car les affaires ne cessent jamais au Havre; car il n'est point une heure du jour ou de la nuit, point d'occupations, point de distractions, point un lieu secret, mystérieux, asile de la plus laide des fonctions humaines, où le commerçant havrais ne trouve moyen de vendre ou d'acheter quelque chose. Il trafique en dormant, Dieu me pardonne! Il quitterait sa propre noce, il quitterait le baptême de son fils, l'enterrement de son père, pour un saumon de cuivre, pour un tierçon de café, pour une

gonne de goudron. Mais ne lui demandez pas comment madame Camoin chante, comment joue madame Lagardère; il n'a rien entendu, il n'a rien vu, il ne sait rien : son train de derrière était assis sur une banquette du théâtre, mais sa tête était à la bourse, à l'entrepôt, dans les bassins. Et cependant, ô perfidie! le Havre a une salle de concerts, et Paris n'en a pas; le Havre a une société libre des beaux-arts dont tous les membres sont des négocians. Dans la salle de concerts, on dîne; Thalberg et Bériot y ont joué devant quatre cents francs de recette, ô pudeur! A la société des beaux-arts, on joue aux cartes les actions des paquebots de Hambourg, un chargement, une pêche : tel peut y entrer millionnaire qui en sortira mendiant, et voilà tout. Car au Havre les fortunes se font et se défont avec la même vitesse; le vent d'ouest les amène, le vent d'est les dissipe; la marée qui les apporte

peut les remporter en s'en retournant. M. le baron Bégouin-Demeaux était maire du Havre, et l'on n'est en général maire d'une ville qu'à condition d'en être l'un des plus riches habitans; aujourd'hui M. le baron Begouin-Demeaux est commis, au Havre même, chez ceux qu'il a administrés! Et le fait paraît tout simple, voyez-vous!

Sous le rapport de l'art, le voyageur n'a donc rien à faire au Havre. Ville toute neuve, elle est sans monumens : je n'y connais point de statues; d'ailleurs, où les mettre? Le terrain est trop rare et coûte trop cher pour qu'on le perde en places publiques. Il y en avait une entre la salle de spectacle et le bassin du Commerce, on s'est dépêché d'en faire la Bourse; et si ce n'est Mercure ou Robert-Macaire, je ne vois pas trop quelle sorte d'homme ou de dieu on pourrait ériger sur une place de la Bourse. Point de bibliothèque non plus, car

les Havrais n'oseraient, je pense, traiter de bibliothèque les quatre ou cinq mille volumes de vieux négoce et de vieille marine qui pourrissent solitairement derrière l'endroit où l'on vend le poisson. Peu ou point de musées, que je sache; quelques portraits de navires, rarement commandés et pauvrement payés, orgueilleux ornemens du comptoir des gros armateurs : n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

Au reste, et maintenant peu de personnes ont à l'apprendre, le Havre n'en est pas moins une ville très-curieuse, où les journées passent vite, où l'ennui vient difficilement. On ne s'y amuse point, dans le sens absolu du mot, mais on s'y occupe, on s'intéresse à ce prodigieux mouvement, au bruit de toutes ces richesses qui se pressent, qui se heurtent, qui se battent. C'est grand et glorieux à l'œil. Quiconque a vu les bassins du Havre, au mois de septembre par exemple, ne pourra jamais les

oublier; il n'y a que les docks de Londres qui soient plus beaux. Des navires partout, des navires énormes, colosses commerciaux qui n'attendent que du canon pour devenir des corvettes! La ville est sur l'eau; les maisons se mêlent avec les mâts!

C'est, au surplus, une chose curieuse que toute la richesse maritime de la France se trouve ainsi accumulée au profit de deux villes qui ne sont pas françaises, à proprement parler, le Havre et Marseille, et qui s'en vantent, en vérité! car, de même qu'un Marseillais vous dira: Je ne suis pas Français, je suis de Marseille!... de même l'homme du Havre tiendra beaucoup à ce que vous sachiez tout ce qu'il a de spécial dans sa qualité de Havrais. On dirait que le Havre a tous ses intérêts séparés du sol national; on dirait que pour faire sa joie il faut absolument qu'autrui pleure. Ainsi, qu'on veuille encourager l'agriculture indus-

trielle en déclarant franche d'impôts la fabrication du sucre de betteraves, et le Havre va se plaindre ; le Havre va se jeter sur Paris, armé des faillites de toutes ses maisons. Qu'on essaie d'abandonner à elles-mêmes des colonies ruineuses en provoquant l'émancipation des esclaves, en demandant du café à l'Afrique, qui nous donne déjà du coton, et quatre cents navires du Havre vont mettre bas leurs agrès avec une perte de quatre-vingts millions. Donc, il faut que la Picardie, l'Artois, la Flandre, paient de leur misère la prospérité des colons du Havre, je dis les colons pour plus d'une raison, à cause des Antilles, d'abord, et puis parce qu'au Havre, à cette heure, ils sont presque tous Allemands ou Anglais. Il faut que la traite subsiste, clandestine ou non, et que le fouet des commandeurs expérimente jusqu'à la fin des siècles si le sang d'un noir est aussi rouge que celui d'un blanc, sans quoi le Havre

serait anéanti ; la ville gloutonne qui a déjà dévoré tous les ports de la Manche et entamé la moitié de ceux de l'Océan, périrait d'inanition ! Entre ces points absolus , le gouvernement hésite et se noie en demi mesures qui ne tranquillisent et ne contentent personne. C'est pourtant là une question à trancher, s'il en fût jamais !

Malgré cela, et peut-être à cause de cela, le voyage du Havre est une nécessité. A quelques restrictions que la réflexion puisse et doive vous condamner en présence d'un tel spectacle , c'est magnifique, il faut en convenir ! Et les Anglais le savent bien. Le Havre est une de leurs douleurs. Ce port si riche leur déplaît , là, dans la Manche, en face d'eux ; et si, mylord Guizot aidant, l'état de merveilleuse alliance où nous vivons maintenant, ce peuple et nous, s'embellit du moindre perfectionnement nouveau, je ne vois

pas, en conscience, qui empêchera les pesans courriers de M. Conte de nous apprendre au premier jour que l'Angleterre a fait du Havre, en 1841, comme de Dieppe en 1694, un monceau de cendres !

Mon premier soin, en descendant de voiture, fut de m'informer si le *Morlaisien* allait bientôt partir. J'avais hâte d'être à Brest, et quoique la navigation me soit assez malsaine, entre un moyen d'arriver à Brest en vingt-cinq ou trente heures, et les cinq jours indispensables du trajet par terre, Aubry malheureux, Aubry abandonné, condamné, perdu dans les souillures d'un bagne, me défendait d'hésiter. Et puis, je l'avouerai, c'était appeler un peu de charme à travers la tristesse dont je me sentais plein. J'allais pouvoir apprécier le mérite d'une entreprise que j'avais blâmée de loin, sans la connaître, comme nous en avons la coutume, gens de Paris, superbes

niais que nous sommes. Belle et noble idée, mais qui m'avait d'abord semblé plus poétique que commerciale, plus généreuse qu'habile, ce passage si prompt de Normandie en Bretagne, du Havre à Morlaix, de la civilisation la plus haute à l'innocence quasi primitive, éveillait en moi une indicible curiosité.

Et ce n'était pas là mon unique sentiment. J'étais vraiment heureux de penser qu'au succès du *Morlaisien*, Corbière allait sans doute devoir sa fortune, notre bon Corbière, digne enfant de la fière Bretagne, comme Lamennais, comme Broussais, eomme Châteaubriand, etc., que quinze années de séjour au Havre n'ont pas fait dégénérer; Corbière, un homme de la presse, un journaliste, un romancier, un écrivain intrépide autant que loyal, simple autant que savant, et bien choisi, je vous jure, pour apprendre à certains marchands qu'on peut jouir de quelque bon sens

et savoir l'orthographe, à certains armateurs que commerce et patriotisme ne s'excluent pas absolument. L'ouverture d'une ligne de navigation entre Morlaix et le Havre est l'œuvre de Corbière. C'est pour elle qu'il a quitté la rédaction du *Journal du Havre*, devenu puissant et célèbre, et millionnaire sous sa plume. Il savait la Bretagne si pauvre! Il savait ses frères si malheureux! Il a voulu tenter à sa manière le rajeunissement de la vieille Armorique; il a vu que sur cette terre aimée du ciel, inconnue des hommes, les fruits abandonnés servaient d'engrais à leur propre semence; il a créé des consommateurs à la production bretonne, il a jeté un pont de quatre-vingt lieues entre l'inutile fertilité du Léonais et les insatiables besoins d'une ville qui mangerait la moitié de la France. Il a fait une belle affaire et une bonne action. Si la campagne du Finistère parle français quelque jour, le *Morlaisien*

aura été son premier instituteur : quand il entend sa mission de cette manière, le commerce est Dieu; il faut l'adorer.

Il était six heures, et le bienfaisant paquebot ne devait partir qu'après midi, à la marée, cette servitude deux fois quotidienne que la plus terrible des puissances sublunaires semble s'être complaisamment imposée pour la commodité des négocians. J'avais le temps de voir. Le Havre est tout dans ses bassins et dans son port : hors de là, vous avez Paris, les jours où il fait du vent. L'eau commençait à venir montueuse et sonore, et les mille petites barques amarrées le long des quais s'agitaient et prenaient vie sous son clapotement familier. Je cherchais le *Morlaisien* dans la longue et double file des pyroscaphes immobiles sur leurs chaînes, soufflant déjà par torrens la vapeur et la fumée. Je vis d'abord le *Français*, l'élégant messager de Honfleur, prêt tous les

jours deux fois à cette traversée si courte, mais si périlleuse. A côté de lui c'était le bateau de Caen, tour de force de la construction navale, à la fois puissant comme un brick et léger comme une yole, car de la mer qui n'obéit qu'aux morsures profondes, il faut qu'il passe dans l'Orne, une pauvre rivière à peine navigable. C'était ensuite le bateau de Cherbourg et son voisin la *Gironde*, qui vous mène à Bordeaux; deux gros monstres noirs, à l'apparence insubmersible. Puis le *Hambourg*, formidable tête de la route du Havre à Saint-Pétersbourg, et la jalouse compagnie des steamers anglais, ceux de Souhampton, et ceux de Londres, et derrière eux, à distance, comme un coureur pur sang derrière l'ignoble relai d'un marayeur, je vis le plus beau, le plus vif, le plus gracieux navire dont le sillage ait jamais rayé les eaux de la Manche, celui qui était l'honneur et l'orgueil des chantiers du

Havre, baptisé par ses rivaux comme par ses maîtres, le *Phénix*. Il n'est plus celui-là! Il est mort la nuit, tué dans sa confiante route sur cette mer qui l'aimait, qui lui gardait toujours ses eaux les plus douces, et ses meilleures brises et ses plus longs baisers. Il est mort involontairement assassiné par un Anglais, son concurrent; mort comme il avait vécu, au reste, en roi, drapé dans son manteau de fête, illuminé, une étoile au front; il est descendu tout entier dans la mer, noblement et majestueusement. Je vis après la forte et brave escouade des remorqueurs, *Neptune*, le *Courrier* et l'infatigable *Rollon*, généreux bateaux qui sont à leurs frères en danger ce que Brune, le brouettier de Rouen, est aux hommes qui tombent à la Seine, la providence, le salut, la vie. Et puis enfin, j'aperçus cet autre chef-d'œuvre de l'artiste qui a fait le *Phénix* , M. Normand , le premier constructeur du monde, un navire désormais cé-

lèbre entre tous ceux qui, comme lui, soufflent du feu de leurs poumons de fer, la *Normandie.* Vraiment celui-ci était digne qu'on lui confiat le cercueil sacré, puisqu'on avait résolu de faire venir ce cercueil par eau, comme on fait venir un chargement de vins, pour économiser sur le transport! Puisqu'on n'osait pas avoir le courage de son imprudence, et faire rentrer à Paris le héros mort par le chemin qu'il avait pris pour y rentrer vivant. Mais j'y pense, l'Angleterre l'avait peut-être défendu? Des restes que le monde regardait passer à genoux, livrés aux périls d'une navigation d'hiver, sur la Seine, entre les tempêtes, les bancs, la barre de l'embouchure, et les tourbillons, et les pointes, et les fausses berges, et les ponts, et toutes les abominables passes de l'intérieur !

Un cercueil qui contenait l'Empereur, chargé et déchargé trois fois d'un navire sur un autre,

en pleine eau, à coups de palan, comme on craindrait de le faire pour une voiture de Thomas Baptiste! Napoléon au bout d'une corde! C'était bien de ceux qui l'ont laissé recevoir à Courbevoie par un curé tout seul; de ceux qui l'ont attendu aux Invalides, les pieds sur des chenets; de ceux qui n'ont su imaginer pour faire à ce mort si énorme une voie triomphale rien de mieux que des statues de plâtre, offrant bêtement des couronnes de plâtre; que des aigles de carton, embrochés sur des colonnes de toile; qu'une soi-disant apothéose, ignominieuse saleté dont le fils de leur portier n'aurait pas voulu pour son père; le tout entremêlé de pots de terre, où brûlait du goudron en guise d'encens! Gens dont le cœur ne bat plus à ce qui est grand; gens sans esprit comme sans ame! Ils ont appelé ce qu'ils ont fait des funérailles. Des funérailles! enfin, je le veux bien. Alors, où étaient

les amis du mort? où était la famille du mort? Montholon et un Bonaparte prisonniers en France ce jour-là! c'est incompréhensible. Quand l'histoire le dira, on ne la croira pas.

Des funérailles! vous ne savez donc rien de la vie de cet homme, puisque vous l'avez enterré comme un maréchal de France? Des fusils et des sabres, nous n'avons vu que cela. Le général passait, mais non pas l'empereur; on eût dit un convoi commandé par Louis XVIII. Ils n'ont pas osé voir que ce corps était une conquête, qu'il s'agissait moins de crêpes que de lauriers : qu'il fallait là une fête, une fête immense, à quelque jour bien choisi, au quantième bien historique, 2 décembre, 20 mars, 15 août, ou tout au moins le funèbre 5 mai, avec toute la France convoquée, du golfe Juan à Dunkerque. Et ce jour-là, on eût pris le testament du héros, on eût fait honneur aux promesses de cette bouche auguste qu'on a laissé

mentir, aux volontés de cette signature sainte qu'on a laissé déshonorer. Des héritiers pieux paient d'abord les dettes des morts, et la Légion-d'Honneur attend toujours, et ces gens n'ont pas honte de dire en se frottant les mains que dans dix ans il l'auront payée, puisqu'elle sera morte, elle aussi!

Mais, qu'est-ce que je dis là? mais, où vais-je? Était-il donc possible de faire autrement qu'il a été fait? Après tout, on n'y a vraiment pas mis trop de mauvaise grace. Ramener l'empereur en France aujourd'hui, au point d'immense abaissement où nous sommes, c'était gênant; c'était même dangereux. Si les têtes eussent été frappées de soleil, au lieu d'être frappées de glace, on ne sait pas vraiment ce qui en serait advenu.

Le *Morlaisien* n'était point parmi tous ces beaux navires à feu, mugissante flotte qui fait l'honneur et la gloire du Hâvre. Il avait son

coin à part, dans un des bassins, non loin de la division des paquebots américains, ces maisons de plaisance qui voyagent, non loin des deux géans que le commerce normand venait tout récemment de donner pour rivaux à ceux-ci, le *Graville* et l'*Andelle*, deux modestes trois-mâts qui ne jaugaient guère chacun moins de huit à neuf cents tonneaux, et dont le plus beau, le *Graville* est déjà mort, hélas ! à son premier voyage : le *Graville*, un chef-d'œuvre, honneur suprême des charpentiers de Villeguier. Quand je vis le *Morlaisien*, il me plut tout d'abord : un élégant et solide paquebot, fait par Normand, du même bois et de la même main que le *Phénix*, que la *Normandie*, dans toute la fraîcheur de la première jeunesse, neuf et sain de la quille à la flamme, rapide comme une mouette, sûr comme une chaise de poste.

On finissait le chargement, une centaine de

balles de tabac, pour la manufacture de Morlaix ; on allait partir dans une heure ou deux ; il y avait encore un lit : c'était à dire oui ou non, et vivement ! J'avoue que le cœur me battit. Le vent soufflait fort et le ciel était noir : à mesure que montait la mer, les navires roulaient et s'entrechoquaient dans le port comme les tasses vides d'un déjeûner dans le baquet où on les lave. Mon terrible passage de Dieppe en Angleterre avec David et Duvelleroy, à bord de l'affreux tombereau *the Mountaineer*, revenait à ma mémoire effrayée. Je n'hésitais pas, mais j'avais peur. C'est si horrible, le mal de mer ! Ce qui me fait tant admirer Nelson, le Duguay-Trouin, le Ruyter des Anglais, qui n'ont eu ni un Duquesne, ni un Jean-Bart, c'est qu'il lui a fallu toute sa vie subir l'infâme épreuve du mal de mer, et j'estime qu'un tel courage n'est permis qu'aux héros.

Mais faire près de cent lieues en seize ou

dix-huit heures! mais passer sans étape, sans intermède, sans préparation, de ma Normandie, moins aimée depuis qu'elle est si connue, sur cette illustre terre de Bretagne, qui jamais n'a laissé froid un voyageur, et y entrer par mer, au milieu des roches de Mélusine, courtisanes pétrifiées qui alongent leurs bras verts sur le passant; sous les clochers de neige de Saint-Pol-de-Léon, cette Rome armoricaine; sous le canon du château de Taureau, incompréhensible forteresse bâtie dans l'eau, et dont la garnison ne mange pas quand la mer est mauvaise, et puis enfin, savoir qu'à seize lieues de là je trouverais Brest et son bagne, et mon cher Aubry!... C'était une séduction triomphante; c'était braver l'espace pour vaincre la durée; c'était emprunter aux vents leurs ailes pour porter plus vîte une consolation!... D'ailleurs, Corbière, lui qui a été marin, affirmait que nous aurions beau temps. Son ami, notre

excellent Auguste Brostrom, se taisait ; et je ne savais pas encore, hélas ! ce que *beau temps* veut dire dans la langue intrépide de Corbière, ni ce que signifiait au juste le silence de Brostrom.

Je fis comme César : je m'embarquai.

Toute la ville, je crois, bordait les quais pour nous regarder sortir. Armateurs et leurs commis, constructeurs, capitaines, matelots et leurs femmes, coururent du port à la jetée, curieux de voir comment le *Morlaisien* allait franchir les premières lames, lui, ce beau navire si bien campé, mais à peine baptisé, et qui n'avait guère appris de la mer plus qu'un garde national n'apprend de la guerre aux innocentes parades du Champ-de-Mars. L'air et l'eau n'avaient encore eu que du respect pour le hardi pyroscaphe ; on eût dit qu'ils lui savaient gré, comme les hommes, d'ouvrir ainsi une route nouvelle dans des parages inconnus

aux navigateurs de son espèce. Mais, comme les hommes aussi, les élémens se lassent d'admirer : gare à qui les laisse revenir de leur surprise! Ceux-ci s'apprêtaient à livrer au *Morlaisien* quelqu'une de leurs plus rudes batailles. Je le vis à la façon dont le breton Moal, notre paternel capitaine, qui peut être sûr que je ne l'oublierai jamais, se mit, quand nous eûmes pris le large, à interroger la direction, la force, la couleur de nos adversaires. Au bout de deux heures, c'était déjà très beau.

La pluie tombait par torrens, et s'il est vrai de dire que petite pluie abat grand vent, je vous engage fort à croire que grande pluie fait tout le contraire; et cette pluie grise qui fouettait les vagues noires; et le pont, ruisselant à plaisir de l'eau d'en haut et de l'eau d'en bas; et les voiles souffletant et renversant quiconque avait, parmi nous, la maladroite confiance de s'accrocher à leurs écoutes pour s'ai-

der à rester debout; et la basse vergue (je demande pardon à Corbière, à M. Jal, à M. Sue, à tous les maîtres en narration maritime, si j'appelle improprement ce long morceau de bois) et la basse vergue criant en tournoyant sur le grand mât avec un grincement à nous donner la chair de poule; et la cuisine, notre espoir, roulant sa gémissante maison de tribord à babord dans une imminence de chûte extrêmement inquiétante; et tous les autres bruits étranges, inhumains, monstrueux, de ce commencement de lutte entre une attaque si furieuse et une résistance si hardie; tout cela, je le déclare, avec la terre en vue et la certitude d'y arriver bientôt, eût composé le plus majestueux comme le plus terrible spectacle qu'il fût donné à mes sens de contempler, indigne coureur de grandes routes et d'eau douce que je suis. Car la musique de l'Océan est soumise aux mêmes lois qu'une autre, ses vacar-

mes sont comme tous les vacarmes : trois mille instrumens ne portent pas à l'ouïe une secousse plus profonde que le feraient douze cents. Entendre tonner à la fois mille canons ou la moitié ; c'est absolument la même chose.

Ainsi, quand un orage, quand une tempête nous ont donné tout ce que nos organes peuvent sentir, qu'importe ce qui vient ensuite, puisque nous ne le percevrons pas, puisque nous serons réduits à l'anéantissement ? Une fois le navire au fond d'un puits de vagues, sous un ciel irrité par la foudre, s'ouvrant toujours un chemin à travers cette muraille humide qui se venge de lui toujours, que font au passager quelques éclairs, quelques pieds d'eau, quelques déchiremens de toile, ou de bois, ou de fer, de plus ? c'est l'affaire des matelots, ce n'est plus la sienne. Quant à moi, mes forces militantes allaient s'épuiser : j'essayai de chanter, j'essayai de rire ; mais la

rime s'arrêtait incomplète sur mes lèvres, mais le rire n'en sortait qu'à l'état de la plus affreuse des grimaces. J'y renonçai, et sur le conseil d'un baleinier qui assistait impassible à ma dégradation, je voulus fumer des cigares que m'avait donnés Brostrom le matin, et que j'avais goûtés avec une satisfaction profonde; ils me parurent exécrables. Je bus de l'eau-de-vie alors, infaillible remède indiqué à mon misérable estomac par un autre vieux loup qui avait fait le tour du monde, et de ce tonique si éminemment diffusible, il me sembla que l'eau seule pénétrait dans ma bouche, tandis que l'alcool me restait au nez et me dévorait les yeux. Je voulus me lever et marcher, mais ma tête s'était changée en bombe, elle m'écrasait de son poids, et mes pieds, en cherchant un point de station, trouvaient un abîme ouvert. Je tombai tout naturellement, et je ne sus que j'étais à bas qu'en m'y voyant, car

je n'avais pas même éprouvé la commotion de la chute. Le capitaine me releva, et de mes yeux qui regardaient rouge je cherchai la terre; il n'y en avait point. Alors je me rendis; le mal de mer était venu. Je glissai par le capot de chambre le long de l'escalier plein d'eau comme le reste, et certes je ne saurais dire comment, par quel secours, par quelle voie je parvins à trouver un lit quelconque à travers lequel je m'étendis tout éperdu.

A peine couché, je sentis mon être revenir. C'était un bruit en bas à effaroucher mille diables. J'étais dans les flancs du navire alors, et je pouvais à mon aise compter, apprécier, admirer les généreux efforts qu'il faisait pour tirer d'affaire sa charpente et les nôtres. Je doute que la sensation éprouvée dans une tempête à bord d'un bâtiment qui ne marche qu'à la voile puisse se comparer à celle dont jouissent les malades arrimés dans les coquettes

cabines d'un paquebot à vapeur. C'est la réalisation de l'allégorie de Jonas dans le ventre de la baleine. A mesure que venait le *grain* — ils appellent les orages des grains, ces enragés matelots! — sous les lamentations des mâts et de tout le gréement, non plus des voiles toutefois, car il avait fallu les carguer; sous les craquemens affreux des bordages, tels qu'à chaque instant on eût dit que le navire vaincu allait ouvrir ses côtes de chêne à la mer qui le tourmentait, la machine à vapeur, cette invention par laquelle l'industrie est devenue dieu, ce souffle, cette âme de la force de cent quarante chevaux, faisait toujours entendre ses battemens sonores, profonds, réguliers, vivans! Et la tempête, et la mer laissaient courir en grondant l'immense poisson aux nageoires de fer, aux ouïes de bronze; et quand elles revenaient sur lui indignées, furieuses, quand elles le pressaient entr'elles

deux pour le briser, il leur crachait sa fumée au visage et passait !..... C'était sublime. Oh! que la vapeur est belle, et grande, et divine entre toutes les découvertes de l'homme, pour qui la voit employer ainsi les merveilleuses ressources de son incommensurable puissance! Comme on l'admire alors sans arrière pensée, sans restrictions, sans regrets! Lorsqu'elle se déploie à terre, au sein de nos populations pauvres et sans espérance, les larmes se mêlent à son triomphe; on compte en gémissant les bras de chair que ses bras de fer condamnent à l'inaction. Mais en mer, que pourraient cent quarante chevaux, que pourraient mille hommes à la marche d'un navire arrêté, repoussé par la tempête? Au lieu qu'avec deux pauvres diables qui mettent de l'eau dans une chaudière, du charbon dans un fourneau...

Oui, c'est sublime, disais-je en m'arran-

geant de mon mieux pour résister au roulis qui menaçait de me jeter à bas; mais si quelqu'un de ces pauvres diables était pris comme me voilà? Si l'eau manquait? Si le feu allait s'éteindre?...

Et la nuit était venue; et la mer toujours plus méchante avait soufflé les fanaux, les lampes, rendu la boussole invisible dans son habitacle, inondé le charbon, les fourneaux, les chauffeurs; et j'entendais sur ma tête les pompes qui vidaient le local de la machine à moitié submergée; et ne voyant point comment ni de qui savoir où nous en étions dans ces chambres devenues toutes noires, où nageaient nos malles et nos bottes, étourdi du tapage infernal que faisait la vaisselle de l'office, brisée pour la millième fois par le tangage, je crus, ma foi, que les pompes voulaient dire une voie d'eau, et alors le quatrième livre du Pantagruel me revint à

la mémoire! Je me rappelai la tempête dont l'illustre fils de Gargantua et ses compagnons furent assaillis après avoir passé l'île de Tohu et Bohu, et assisté au trépas de Bringuenarilles, l'avaleur de moulins à vent; il me sembla voir Panurge, ayant du contenu en son estomac bien repu les poissons scatophages, se tenir accroupi sur le tillac, tout affligé, tout meshaigné, et l'entendre s'écrier, à demi-mort : « Oh! que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux! O Parques, que ne me filâtes-vous pour planteur de choux! Oh! que petit est le nombre de ceux à qui Jupiter a telle faveur porté qu'il les a destinés à planter choux! Car ils ont toujours en terre un pied; l'autre n'en est pas loin... Dispute de félicité qui voudra, mais quiconque plante choux est présentement, par mon décret, déclaré bienheureux. Ha!

pour manoir déifique et seigneurial, il n'est que le plancher des vaches! »

Alors j'entendis, non plus Panurge, mais deux dames charmantes couchées au fond de la cabine où je me trouvais; car, dans le trouble de mon estomac et de ma tête, j'avais, sans le savoir, violé la sainte porte du Gynécée nautique, et mes membres tordus dans leurs vêtemens salis par la tempête foulaient bien innocemment le crin d'un lit virginal. De ces deux dames, l'une, la plus petite, un enfant, un sylphe aux cheveux noirs, m'était apparue vers le soir, attachée de ses deux petites mains au caban du bon capitaine, et ferme pourtant sur ses pieds d'oiseau au milieu des matelots qui la prenaient pour un ange, qui l'appelaient leur Petite-Vierge de Bon-Secours! Il avait fallu la nuit et les prières du capitaine pour la faire descendre, et elle consolait son amie du mieux qu'elle pouvait, et celle-ci, sûre de

mourir, faisait d'une voix expirante le testament de ses bijoux et de son âme, donnant l'une à Dieu, les autres à sa compagne, sans songer plus que Panurge, de qui Rabelais nous raconte la même chose, que le testateur périssant, le legs et le légataire devaient probablement périr aussi. Enfin, ce fut comme cela toute la nuit et tout le jour qui suivit, et puis voici qu'au soleil couchant une voix immense cria *terre !* et, tout éclopé que j'étais, m'aidant des boiseries, de la rampe, d'un bout de corde, je me hissai sur le pont, et là je dus me frotter les yeux, car ce qu'il m'était réservé de voir passait tous les rêves de ma voyageuse vie. La mer était encore terrible, pour moi, du moins ; mais la terre était là, en vue, la belle terre de Bretagne, la baie de Morlaix, sur laquelle gouvernait le bateau, tout droit contre le vent qui avait beau hurler... C'était une victoire magnifique. Quelle mer et quelles

côtes ! Qu'on se figure notre marche entre deux rangées, deux armées de roches élevant sur l'eau leurs aiguilles noires, à chaque instant argentées, brodées, empanachées par les vagues ; à droite, la bonne île de Batz, patrie de notre capitaine, tranquille plage brune, couronnée au loin par la magique perspective de Saint-Pol-de-Léon, blanche apparition de dômes et de flèches sur lesquelles mourait le soleil ; à gauche, Paimpol, Lannion, et toute cette côte si fière, festonnée de sombres récifs ; en face de nous l'entrée de la baie, et le château du Taureau, debout près d'elle comme la guérite d'un Titan... Voyez-vous toutes ces choses, toute cette terre, toute cette vie, après trente heures de solitude entre le ciel et l'eau ? Et le brave navire nous menait là-dedans, paisible, fort, indifférent, sûr de lui, sans une égratignure sur lui plus que sur nous. Il avait out bravé, tout repoussé, tout vaincu, à l'éter-

nel honneur de ses armateurs, de son constructeur et de sa ville. Il avait subi un temps d'hiver au milieu de l'été, et quand tous les bateaux sortis du Hâvre avec nous avaient été forcés de rentrer, ou de relâcher, ce que nous ne savions pas encore, seul il avait accompli sa noble tâche sans autre souci qu'un peu d'eau. Nous comprîmes bien alors que c'était là un puissant et valeureux navire, et quand son ancre tomba sur le sol breton, à travers les immobiles eaux de la baie, tous nos cœurs crièrent : *vive le Morlaisien !*

Si je ne connais rien au monde de plus misérable qu'un homme qui a le mal de mer, je ne crois pas non plus qu'on puisse rencontrer quelque part, ni dans aucun cas, un être aussi arrogant, et aussi naïf, en même temps, aussi comique dans son arrogance, que celui qui ayant eu le mal de mer, sent l'estomac lui re-

venir et le navire s'arrêter immobile sous lui. Comme il est brave, alors ! comme il tient bien ! comme il est intrépide! comme il a le pied marin! comme il rappelle bien le paillasse des Funambules traçant une raie blanche sur le plancher et marchant hardiment sur cette raie, les yeux aux ciel, un pied en l'air, sans balancier! comme c'est bien toujours Panurge, le vrai, l'admirable Panurge, qui après avoir claqué des dents et fait *halas! halas ! be be bous, be be bous*, pendant la tempête, se relève du coin où il gisait mourant pour dire aux autres avec une effronterie superbe :

— Ah ! ah ! tout va bien ? l'orage est passé ? Bonjour, messieurs, bonjour tretous. Vous vous portez bien tretous ? Dieu merci et vous. Vous soyez les bien et à propos venus ! Ha ! descendons... Vous aiderai-je encore là ? Je suis alloui et affamé de bien faire comme quatre bœufs ! Enfans, avez-vous encore affaire de

mon aide ? N'épargnez la sueur de mon corps, pour l'amour de Dieu. Adam, c'est l'homme, naquit pour travailler comme l'oiseau pour voler, etc. »

Je me trouvai donc tout-à-coup le courage d'un caboteur et l'aplomb d'un pilote quand *le Morlaisien*, en faisant halte, m'eut rendu mes jambes qui tout-à-l'heure étaient deux écheveaux de laine. Puis aussitôt je demandai à manger, non pas que j'eusse faim le moins du monde, malgré mes trente-six heures de jeûne, car je soutiens qu'il est faux de dire que le mal de mer disparaît avec sa cause, sans laisser trace aucune; mais tout le monde criait à manger autour de moi : je fis comme tout le monde.

Or, à la tempête devait succéder la famine. Ni cuisinier, ni maître-d'hôtel ne répondaient. Nous les cherchâmes et nous les vîmes piteusement assis sur les débris d'une cage, consi-

dérant comme quoi la mer, dans ses malhonnêtes indiscrétions, avait chaviré la cuisine, cassé la vaisselle, noyé les poules, asphyxié les canards, gâté, perdu l'eau, le pain, la viande et le reste.

Il fallait passer la nuit dans la baie, cependant; la marée était basse et nous n'eussions pas trouvé d'eau en rivière. Les plus affamés se firent mettre à terre et s'en allèrent comme ils purent, les étoiles aidant. Moi, j'attendis et je me couchai, pour dormir, cette fois.

Le lendemain, sous un ciel bleu, par un soleil qui couvrait tout d'émeraudes et d'or, nous fîmes la montée délicieuse qui devait nous conduire à terre. Mais je ne pensais plus déjà qu'au motif triste et sacré de mon voyage, et jusqu'à Brest je n'avais rien à regarder. Les charmantes rives pourtant, et comme leur aspect nous ôta vite le souvenir de nos misères

maritimes ! Les beaux prés, les beaux bois ! Ah oui, c'est superbe, la mer .... mais les arbres, mais les fleurs ? Et puis, songez que nous étions en Bretagne, en pleine Bretagne , pays de croyances vieilles et saintes comme le ciel ; songez que *le Morlaisien* nous avait transportés là tout-à-coup, du Havre, de l'extrême civilisation à l'extrême innocence, sans nuance aucune, sans autre transition que des flots en furie ! Mais qu'importe ! Je n'avais pas le temps d'admirer.... Ainsi donc, je ne vous dirai pas la pieuse émotion que nous éprouvâmes en passant sous le couvent de saint François, monastère tout primitif, aux murs de roche, au toit de chaume , simple comme ton institution, Christianisme, religion des faibles et des pauvres ! J'oublierai son voisin, le manoir de la Fruglaye, lié au couvent étroitement, immédiatement, avec la rivière pour les deux ; symbole resté debout de l'antique association

féodale, la croix et l'épée, le moine et le seigneur. J'oublierai Morlaix, bonne vieille ville aux maisons espagnoles, et ses belles filles aux pieds nuds, qui portent tout sur leur tête, les bras gracieusement arrondis; et son église de la Rivière où l'on garde un doigt de saint Jean le Précurseur; et l'hôtel de Paris, ingrat! et sa gentille Yvonne, dont la cuisine et les soins nous furent de bien puissans réparateurs; et les danses de Saint-Nicolas, avec le *bigniou*; et les bouquets dorés de la fête des jardiniers. J'oublierai la route de Morlaix à Brest, les grands paysans si majestueux, et les petits enfans qui nous suivirent presque jusqu'à Landevisiau, avec leur chanson d'une mélodie si douce :

An ani goz è madous,
An ani goz aou zur!
An ani yaoang, aro couant,
An ani goz à deuz argant...

An ani goz è madous,
An ani goz aou zur!

Ce qui veut dire, hélas, — voyez comme l'innocence se perd :

La vieille est la meilleure ;
Elle est la meilleure, c'est sûr !
La jeune est bien jolie, sans doute...
Mais la vieille a beaucoup d'argent !
La vieille est la meilleure :
Elle est la meilleure, c'est sûr !

Dirait-on mieux et plus sagement dans les familles parisiennes ?

Je laisserai-là toutes ces choses : l'église de Sainte-Gonec, à deux lieues de Morlaix, une merveille d'architecture et de site cependant, célèbre par la momie de sainte Gonec, comme l'église de la Rivière l'est par le doigt de saint Jean ; le château du Brézal, dont la propriété n'a pas mieux réussi que la ferme

des bains de Dieppe à faire nommer député l'un des plus heureux spéculateurs de ce tems-ci ; les ruines magnifiquement funèbres du château de La Roche ; Landernau ; toute la route enfin... et Brest lui-même, malgré son port, ses vaisseaux et ses arsenaux ; et sa rade, qui prouve comme la nature entend bien la fortification des empires ; et son bagne, que tous les philantropes ont bien ou mal décrit pour la plus grande obscurité de la question pénitentiaire.....

II.

LE BAGNE.

Il faut bien cependant en dire un mot, de ce bagne, puisque c'est là que nous allons.

Je trouvai Eugène, Frédéric et Alfred qui m'attendaient chez notre ami De S***, le plus aimable des employés de la marine royale. Grâce à lui, tout fut bientôt prêt pour notre

visite dans ce sérail de douleurs dont il tenait la clé. Il nous en fit les honneurs en grand, non pas comme à des bourgeois en promenade, impertinens curieux, gens sans cœur qui voyent dans le bagne une ménagerie d'hommes où les bêtes travaillent ainsi qu'au Jardin-des-Plantes elles dînent, pour le divertissement du public; mais comme à des gens sérieux qui venaient s'instruire d'un malheur et peut-être apporter une consolation.

Quoique nous fussions encore assez jeunes, tous les quatre, personne de nous n'entrait là dans ces dangereuses dispositions à la *sensiblerie* qui font qu'en présence de tourmens pour la plupart trop justifiés par les faits dont ils sont la conséquence, on se prend si souvent à oublier les conditions monstrueuses auxquelles une société mal faite condamne chaque jour tant d'innocens pleins de labeur, de courage et de vertu. Eugène Artaud était

un médecin, à qui l'amphithéâtre et ses charniers, la clinique et ses souffrances, ne permettaient plus de s'émouvoir déraisonnablement. Son beau-frère, Alfred Listel, avocat déjà bien posé parmi les robes de différens étages, avait sa réputation naissante fondée sur cinq ou six ans de plaidoyers en police correctionnelle : ingrate besogne accomplie tous les jours à côté de Wollis, son maître, le plus spirituel, le plus viveur et le moins riche des avocats de Paris. Or, après six ans de voleurs étudiés sur nature, un homme est tant soit peu cuirassé contre les vocations détournées, les intentions méconnues et les infortunes imméritées, ce pavage ordinaire des prisons. Quant à l'autre, Frédéric Demarsy, l'homme politique, le journaliste, le député futur, notre gloire à tous que nous étions, sortis ensemble du même collège, il croyait fermement au libre arbitre : et convaincu que

l'homme peut toujours choisir, jamais il n'avait pris en pitié ni le crime ni ce qui s'ensuit.

J'étais le moins absolu des quatre. Vieil écolier de la vie déjà, mes leçons si nombreuses et si rudes n'avaient pu me guérir encore de la manie de croire meilleurs les hommes au fond qu'à la surface et les choses dessous que dessus. On ne renonce jamais entièrement à ses premières folies !

L'immense port de Brest est comme un vallon entre deux montagnes qui s'ouvrent devant lui pour que la mer puisse y entrer. L'hôpital de la marine, le jardin botanique, la caserne, les bureaux de l'administration, le cabinet d'histoire naturelle, se groupent, magnifiques constructions, sur le sommet d'une de ces montagnes : au-dessous est le bagne, au bas les chantiers, au fond le port.

Le bagne est un long bâtiment carré, sinistre à voir à cause des ferrures dont toutes ses

ouvertures sont armées, mais qui, ceci à part, donnerait assez l'idée d'une grande fabrique. L'expression de *bagne industriel*, appliquée à la plupart des maisons où l'on file et où l'on tisse en France, ne manque de justesse ni dans la pensée ni dans la forme.

Ce bâtiment est divisé en plusieurs salles semblables, vastes, propres et suffisamment aérées, du moins pendant le jour. Une rangée de piliers coupe chacune de ces salles : dans chaque pilier est une pompe. A droite et à gauche de ces piliers ou de ces pompes, il y a des planches juxtaposées sur des massifs en pierre, en plan légèrement incliné : ce sont les lits. Sept forçats couchent ensemble, c'est-à-dire sur chaque lit, car une planche verticale marque la place où chacun doit dormir. Il y a dans ces sortes de stalles un matelas et une couverture, passablement symboliques : mais, en somme, vos ouvriers, Lyon, Rouen, et vous

toutes, nos grandes villes, enfers du pauvre travailleur, vos ouvriers soupireraient d'envie s'ils voyaient ces couchers-là! Au pied du lit sont des anneaux où viennent s'attacher les chaînes des dormeurs, réalités qui rendent le réveil dur après le songe, si peu doré que le songe puisse être. Et puis, au bout du dortoir, il y a deux canons chargés à mitraille et leurs canonniers qui veillent, quand les autres dorment ou font semblant, la consigne dans la poitrine au lieu de cœur, la mèche allumée.

En entrant dans ces salles, malgré le courant d'air qui les balayait, je fus saisi d'une senteur étrange et suffocante, qui ne tenait ni du vivant ni du mort, qui me frappait vraiment pour la première fois. Je me dis que c'était probablement là cette fameuse *odeur de crime*, dont parlent les poètes. Je demandai là-dessus l'avis de notre grand physiologiste Eugène; il me répondit fort tranquillement que cette

odeur n'avait rien de particulier; que c'était celle qu'exhalent toutes les grandes agglomérations d'hommes, celle qu'on respire dans les casernes, dans les séminaires, dans les hospices, et surtout dans les hôpitaux.

J'avoue que, le dernier mot excepté, l'explication d'Eugène me satisfit très-médiocrement. Je n'insistai pas cependant : on a tant peur de paraître ridicule, à ses amis encore plus qu'aux autres ! J'avançai et j'aperçus une grille à fleur du pavé, comme ce qu'on appelle le *regard* d'un égoût : cette grille avait quelque chose de singulier et de sordide. Je demandai ce que c'était à un homme qui se promenait là, une canne à la main, un bonnet de police sur l'oreille. Il me répondit, en changeant de joue sa chique, que c'était le lieu d'aisance des condamnés. Je compris, alors, et le frisson me vint. Cette grille me révélait tout un régime affreux de cynisme, d'impudeur et d'abrutissement.

Que peut-on avoir voulu en obligeant des hommes à remplir ainsi en public la plus sale des fonctions?

Une autre chose me frappa: c'est que les forçats se ressemblent presque tous. J'avais déjà fait cette remarque à propos des gendarmes. Cela ne vient pas de l'uniforme: les soldats le portent et ne se ressemblent pas. Quant à l'instinct d'imitation, il ne se manifeste guères que chez les êtres inférieurs, et les habitans du bagne, pour être des criminels, ne sont pas tous des êtres inférieurs: le mal a ses dimensions et son génie, comme le bien. Je ne sais si je me trompe, mais de même que l'unité du type gendarme pourrait s'expliquer par cette pensée unique: surveillance; de même l'unité du type forçat me paraîtrait se rapporter à cette autre pensée vraiment despotique: évasion. Quant à de la honte, je ne crois pas que les forçats en conservent beaucoup après

les premiers mois : tout ce qu'on leur fait faire est admirable pour la leur ôter. C'est donc à l'éternelle volonté de s'enfuir que j'attribue leur regard inquiet et chercheur, leur air farouche et indécis.

Et pourtant si tout, chez ces hommes, se réduisait à des sensations physiques, ainsi que certains pénalistes l'ont orgueilleusement affirmé, on pourrait trouver absurde qu'ils voulussent s'échapper. Car non-seulement, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage, ils sont mieux traités que d'autres condamnés beaucoup moins coupables qu'eux, mais encore ils sont plus *heureux*, je demande pardon à ce mot de le faire entrer dans une phrase pareille, que la plupart des citoyens prétendus libres qui rament, chaque heure de leur héroïque vie, au profit de la spéculation, de la concurrence ou du monopole. Prenons en effet le forçat à l'état simplement animal, et

nous trouverons que sa condition offre une parfaite analogie avec celle du cheval, par exemple. Et que de fois, sous la sueur de sang qui ruisselait de leurs membres sans nourriture, n'avons-nous pas vu des prolétaires jalouser le cheval gras et luisant qui marchait au pas devant eux! Le forçat a une tâche à faire, des fardeaux à porter; il balise les bassins, il nettoie les vaisseaux, il cure le port et les égoûts; on l'attelle à une voiture et il charrie par la ville le bois, les cordages, les grosses provisions; il balaie les rues; en cas d'épidémie, choléra ou n'importe, il enterre les morts; il scie, il creuse, il pioche : tout cela pendant un temps donné. S'il marche bien, s'il porte bien, s'il nettoie et s'il enterre bien, personne ne le bat plus qu'on ne battrait un bon cheval. Plus vîte il va, plus tôt il a fini, plus longtemps il se repose. J'en ai vu dans le port cesser leur travail et se mettre à l'abri parce qu'il pleu-

vait : le chef d'escouade paraissait trouver cela tout naturel. Le forçat est sûr d'être habillé, logé, nourri pendant cinq ans, dix ans, vingt ans, pendant toute sa vie même, selon la gravité des faits qu'il a commis quand il était un homme ; et s'il tombe malade, l'incertitude de l'avenir ne vient pas redoubler ses maux ou lui faire peur de sa guérison. Un bon cheval a toutes ces douceurs-là : mais l'ouvrier les a-t-il ? non. J'ai vu dans les ateliers de Brest, des forçats et des ouvriers libres travailler ensemble, aux mêmes pièces, et confondus : et dans ce mélange qui me révoltait, j'ai trouvé le *numéro* toujours moins triste que l'homme. Le *numéro*, c'était le condamné. Donc, si l'on pouvait faire du forçat une brute, son sort vaudrait mieux que le vôtre, pauvres galériens des faubourgs de Paris ! Que dis-je ! Pour vous, infortunés sans lendemain, sans espoir, sans épargnes, toujours tremblans, toujours

menacés dans votre femme, dans vos enfans et dans vous-mêmes ; dont chaque convulsion commerciale ou politique allonge le travail et raccourcit le salaire ; pour vous, la vie animale du forçat serait presque un encouragement au crime ! Mais non, martyrs d'une société qui s'en va : reprenez courage, relevez la tête, mourez plutôt que de faillir : tous les forçats ne sont pas parmi ces bêtes de somme aux harnais jaunes, rouges et verts, qui travaillent, mangent et dorment comme je vous le raconte : si même il a jamais été vrai de dire que, par son œuvre ou par celle d'autrui, un être humain ait pu arriver à n'avoir plus de sensible que l'estomac, les muscles et la peau!...

Il y en a d'autres. Cet homme que vous voyez en capote grise, avec un bâton blanc, et qui fait travailler quatre ou cinq couples enchaînés, est un forçat. Celui qui vous a ouvert la porte, quand vous êtes entré; celui qui était

assis à ce bureau et qui a inscrit votre nom sur un registre; celui qui lavait ce beau plan que vous avez admiré et qui s'est levé pour vous conduire, et qui est à vos côtés maintenant, si complaisant, si poli.... sont des forçats. Ils ont vu votre horreur, ceux-ci; vous ne leur avez point caché vos impressions; vous vous serriez contre eux pour éviter le contact de leurs camarades; vous leur disiez qu'un forçat vous effraye plus qu'une bête féroce : ils ont pu souffrir, qu'en pensez-vous? Au jardin botanique, où vous irez tout-à-l'heure, vous serez reçu par quelqu'un de charmant, instruit comme un Jussieu, comme un Richard, comme un Thouin, disert autant qu'instruit, philosophe et poète à vous faire voir tous les mondes dans la contexture d'une feuille : c'est un forçat. Ce matin, par la ville, vous avez rencontré des hommes qui portaient l'un une flûte, l'autre un violon, l'autre un carton ou une

boîte de couleurs; ces hommes étaient accompagnés. L'un d'eux est entré dans la maison où vous êtes logé et où il y a des jeunes filles; il a pris son violon, et l'aînée de ces jeunes filles, bel enfant de seize ans, s'est mise au piano, tandis que le surveillant écoutait, taciturne, assis dans un coin. Ces professeurs, ces artistes sont des forçats, et leurs surveillans aussi. Voici l'atelier de serrurerie, d'où sortent de véritables chefs-d'œuvre : les forçats qui travaillent là-dedans reçoivent six sous par jour, comme les charpentiers, les menuisiers, les sculpteurs, les tailleurs de pierre, etc.; un tiers du prix de la journée est retenu à chacun pour la réparation ou le remplacement des pièces de son costume, auxquelles le règlement a assigné l'impossible durée de cinq ans. Remarquez en passant combien ce bas prix du salaire des forçats, ajouté même aux soixante ou soixante-cinq centimes par jour

que représentent la nourriture et l'entretien de chacun, constitue une concurrence dépravée, mortelle, à la journée de l'ouvrier honnête et libre! Au bout de cet atelier de serrurerie est une petite cellule, propre et galante comme un boudoir; les meubles délicieux qui l'ornent sont l'ouvrage de celui qui s'y tient pendant le jour; le bureau, que Vervelle envierait, est couvert de livres choisis : le maître, l'ouvrier de toutes ces jolies choses, grand jeune homme pâle et mélancolique qui se lève à votre approche, et qui répond à vos questions avec une politesse si exquise, un choix d'expressions si distingué, est l'inspecteur de l'atelier. C'est un prêtre, dont le procès fut un plaidoyer terrible contre le célibat du clergé catholique : c'est un forçat comme les autres.

Eh bien, ce soir, au coup de canon de la retraite, les surveillans, le portier, l'écrivain, le dessinateur, le naturaliste, les peintres, les

musiciens, le prêtre, rentreront dans la vie commune; et après avoir tous, plus ou moins avidement, achevé la livre et demie de biscuit et la demi-livre de légumes exceptionnels, qui font leur pitance quotidienne, ceux qui sentent et ceux qui ne sentent pas, ceux qui souffrent et ceux qui ne souffrent pas, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui se repentent et ceux qui se moquent, viendront s'enchaîner deux à deux sur le châlit des dortoirs. Cherchez, imaginez ce que penseront à cette heure, dans le silence et l'obscurité, ceux de ces hommes dont les membres moins brisés par un travail moins physique céderont au sommeil les derniers. L'organisation riche et puissante de quelques-uns, une seule fois vaincue par les passions qui changent l'homme en tigre, mais tout aussitôt relevée, remontée par le repentir à ses dimensions larges et généreuses, ne s'est point laissé décheoir dans

cette vie fangeuse, déshonorante, déshonorée; elle l'a acceptée comme un martyre mérité, comme une expiation voulue par Dieu lui-même : ils seront horriblement malheureux alors, ceux-là, quand n'étant plus distraits, la nuit, par le hideux mais mouvant spectacle de leurs tortures de tous les jours, ils songeront qu'ils ont perdu pour jamais cette estime des hommes qui était jadis leur gloire et leur besoin; ils se souviendront de tant d'années nobles et innocentes qu'un moment coupable a suffi pour effacer; ils se diront que, cette vengeance de la loi finie, toute leur volonté de faire le bien, tout leur héroïsme de réparation, tout leur amour de l'humanité, tomberont, impuissans et brisés, devant l'affreux préjugé qui repousse l'homme qui a été puni et parce que cet homme fut criminel une fois, veut absolument qu'il le soit toujours! Il se peut que les plus robustes résistent à ces idées

terribles, il se peut qu'ils attendent, qu'ils espèrent, et qu'ils n'en deviennent ni féroces, ni fous : si Georges Sand a rêvé un Trenmor, il se peut bien que la nature en ait fait.

Mais ceux, plus timides et plus tendres, qui sont devenus criminels peut-être parce qu'ils ont trop aimé une femme; car c'est plus facile et plus commun qu'on ne pense, une femme qui met dans la vie d'un ange une heure, un quart-d'heure, une minute de la vie d'un démon! ceux-là qui pleurent, parce qu'ils n'ont pas de force pour se défendre, parce qu'ils n'en ont jamais eu que pour aimer, ceux-là qui ne pouvant se suffire en eux-mêmes, et se consoler par la pensée, ont cherché autour d'eux une affection et n'ont trouvé dans ce pandœmonium que des rires pour leur compassion et du mépris pour leur amitié! ceux-là qui ne croyaient pas à la méchanceté primitive, innée de l'homme, et qui se voyant haïs parce qu'ils ne sont

pas assez méchans, regrettent peut-être, dans leur repos éveillé, de n'être pas des monstres, car alors ils trouveraient un monstre comme eux pour les accueillir et leur répondre!... pour ceux-là ce n'est point le travail forcé, ce n'est pas le vêtement infâme, ce n'est pas la puante nourriture, rebut des vaisseaux qui reviennent de la mer après trois ans, ce n'est pas l'enchaînement deux à deux, ce n'est pas le bâton des surveillans, le nerf de bœuf des gardiens, qui sont des choses bien terribles; car on s'y habitue, si on n'en meurt pas, au bout des six premiers mois. Quant au canon toujours chargé, toujours prêt à vomir sur eux la mitraille et la mort, c'est une chimère qui ne tire jamais : les Napolitains ont bien le Vésuve qui tient une mer de flammes continuellement suspendue sur leur ville et qui la laisse quelquefois tomber! Ce qui tue ces hommes, c'est l'isolement, le veuvage, le jeûne de leurs

facultés affectives ; c'est le pays, la famille qu'ils n'ont plus ; c'est, quand il leur est permis quelquefois d'écrire à une mère, à une femme, à une fille, bien plus aimées depuis qu'un si affreux monde les sépare, de n'oser se plaindre à ces chères absentes, ni leur rien confier, rêves, espérance ou désespoir, ni leur dire aucun des mots charmans et secrets qu'on emploie pour s'écrire et qui sont toute une confession d'amour, parce que les malheureux savent qu'un froid gratteur de papier lira ces choses et s'en moquera tout au moins, s'il ne les dénonce pas! Et quoiqu'il sache bien tout cela, le pauvre misérable, quoiqu'il ait ordonné lui-même aux cœurs qui gémissent loin de lui d'être aussi muets, aussi fermés que le sien, il pleure néanmoins toutes ses larmes et tout son sang sur les rares nouvelles qui lui arrivent ternes, glaciales et décachetées, parce qu'il croit, malgré lui, qu'en lui répondant

on n'avait plus rien dans l'âme, et que son opprobre a tout pétrifié, tout effarouché, tout chassé loin de son souvenir et de son nom!...

Le législateur n'avait voulu, sans doute, infliger à personne un châtiment si grand. Mais quand les hommes font des lois, ils ne savent jamais positivement ce qu'elles seront; et trop souvent, par malheur, lorsque l'application les trompe, l'amour-propre les oblige à maintenir leur ouvrage.

Mais qu'est-ce que tout cela? Rien encore. Le crime de ces gens fut énorme, n'cst-il pas vrai? Donc, que leur pénitence soit comme leur crime, inhumaine, effroyable... je le veux bien! Mais supposons, pour un moment, que parmi ces insomnies du désespoir, de la haine, de la honte ou du remords, qui se tordent ainsi dans la vermine physique et morale du bagne, il y ait l'insomnie d'un innocent? Cela peut se voir encore puisque cela s'est déjà vu...

Dans quel cercle sinistre devront tourner ses pensées, à celui-ci? Comment jugera-t-il une législation criminelle qui procède à la punition de l'homme par l'outrage de l'homme et à sa correction par son avilissement? Quelle horreur, quelle fureur, quelle misanthropie tout au moins, sera la sienne à lui, victime infortunée d'une exécrable erreur, qui ne trouvera peut-être ni dans son innocence, ni dans sa conscience, ni dans sa foi, ni dans l'estime restée fidèle de quelques hommes plus clairvoyans que ses juges, assez d'énergie pour le garder contre la dépravation qui monte peu à peu de ses pieds jusqu'à son cœur, jusqu'à son cerveau, comme une inondation de venin, de sang et de boue? Savez-vous que c'est horrible, ceci? Et que si la présence d'un innocent dans un bagne peut n'être tout simplement qu'un malheur, l'innocent mis au bagne et qui en sortirait criminel aurait pour insti-

gateurs et pour complices la législation, les juges, le monde entier tel que les hommes, et non pas Dieu, ont voulu qu'il fût fait?

Enfin ce qu'il a d'affreux dans les bagnes, ce n'est pas qu'on y fasse souffrir le corps, mais c'est qu'on y empoisonne les ames. Voilà tout. Car pour la machine, en définitive, la société, nous le répétons, a des sphères de liberté où elle la tourmente bien davantage. Je reconnais que des condamnés peuvent jouir au bagne d'une sorte de richesse, puisque certain article des réglemens porte qu'on ne laissera jamais plus de cinq francs à la disposition de chacun. Je sais que l'on donne du vin à ceux dont le travail demande le plus de force musculaire, ou qui travaillent les pieds dans l'eau. Je sais qu'on permet aux forçats horlogers, graveurs, bijoutiers et autres dont l'industrie n'est pas exploitable par l'administration, de nuire au travail des ouvriers libres, en ache-

tant le droit à cette concurrence par une prime qu'ils paient et qui les exempte des corvées : ce qui peut faire qu'à la longue des ouvriers honnêtes deviennent voleurs et ensuite forçats. Je sais qu'on ne leur interdit ni la tabatière, ni la pipe, ni la chique, jouissances devenues assez rares dans les ateliers de mon pays ; et qu'aux plus recommandés on permet quelquefois d'avoir un chat, d'aimer un rat, d'instruire une araignée, comme Pélisson, de faire un cent de piquet ou de dominos, comme leurs gardiens et même avec leurs gardiens, honneur au-dessus de tous les honneurs!.. Mais pour les corriger, pour les améliorer, pour les guérir; car, après tout, c'est une maladie que le crime.... que fait-on ? qu'essaie-t-on ? Rien.

Vous allez voir si au bagne les voleurs deviennent moins voleurs. Une frégate revenait de la station du Brésil. Une escouade de condamnés, vingt - un hommes, sous la conduite

de deux surveillans, fut désignée pour nettoyer la cale de cette frégate. Selon l'usage, on les fouilla tous à leur entrée dans le vaisseau, on fit de même à la sortie; les deux surveillans les accompagnaient; tout un poste de matelots avaient l'œil sur eux : et pourtant, ils trouvèrent le moyen de pénétrer dans la cambuse et d'y prendre une marmite en fonte du poids de trois cents! On pense si cette excessive hardiesse mit toute la marine en mouvement; et pourtant la marmite n'eût pas été retrouvée peut-être, sans la révélation d'un des voleurs, effrayé par les menaces que proférait l'amour-propre administratif, si violemment froissé. On la retrouva donc, à plus de cinq cents pas de la frégate.

A la même époque, les forçats de Toulon volèrent deux canons en plein arsenal, sous les yeux des factionnaires et des gardiens.

C'est ce qu'à Brest on appelle des vols *héroïques.*

Il faut remarquer, au reste, que par un de ces mystères qui rendent l'étude de l'homme si difficile, si magnifique et si terrible, les forçats, intrépides au vol brutal, proprement dit, répugnent et n'entendent rien au vol *civilisé.* Ainsi, presque tous ont quelque chose à vendre aux visiteurs : des petits ouvrages fabriqués dans les heures de repos, pour leur compte personnel ou pour celui d'un entrepreneur, car le commerce, au bagne, a ses grands et ses petits comme dans les villes ; eh bien, cet ouvrier, ce marchand qui vous emprunterait, sans scrupule et sans vous le dire, votre montre, votre bourse ou votre foulard, se croirait un misérable, un homme déshonoré, s'il vous trompait sur la valeur ou la qualité des objets qu'il vous vend.

Maintenant, pour juger jusqu'à quel point

le séjour, le régime du bagne moralisent les hommes et les rendent propres à rentrer dans la société, sachez que les forçats ont une charte, contrat de terreur et de sang, pacte de démons qui porte la mort dans chacune de ses infractions. Je n'en citerai que deux articles, et qui suffiront bien.

Si un forçat qui s'ennuie a pu ou cru s'arranger enfin la réalisation de la pensée commune à tous, l'évasion, il confie son projet à ses camarades. A l'instant même toutes les bourses s'ouvrent, les épargnes les plus secrètes sont entamées; on fait la quête pour le frère qui va partir; et, en lui remettant cet argent, tous s'engagent et sont tenus à l'aider de leur mieux. Mais la charte veut l'exécution du plan dans les trois jours qui suivent la déclaration du projet de fuite : sinon la mort. De plus, la charte ne permet à personne de reprendre et d'accomplir le projet de tel ou

tel : sinon, au premier soupçon, le jugement et la mort.

Si la moitié plus un des forçats d'un dortoir a décidé qu'un surveillant lui déplaît, le surveillant doit être *supprimé*. On tire au sort, en conséquence, à qui le tuera, et l'exécuteur désigné doit accomplir l'arrêt dans les trois jours : sinon, la mort.

Ce qui contribue à rendre faciles les crimes de cette effroyable justice privée, c'est qu'au bagne le coupable, comme on dit, ne *languit* pas. Les forçats relèvent du ministère de la marine, et sont jugés militairement, dans les vingt-quatre heures. La peine ordinaire est la mort. Tout le bagne y assiste, dans les chaînes et à genoux, avec du canon partout, la gueule ouverte. C'est terrible. Mais si la punition est prompte, et douce conséquemment, puisqu'elle n'entraîne ni l'agonie de l'instruction, ni celle du pourvoi, la découverte du coupable n'est

pas aisée, à moins de prendre celui-ci sur le fait; car, d'après leur charte, les forçats ne se dénoncent guères...

Et nunc, judices, intelligite !

LE PASSE-PARTOUT

III.

LE PASSE-PARTOUT.

Nous avions demandé d'abord à revoir Aubry. Nous le trouvâmes horriblement changé. Il était blanc et courbé comme un vieillard ; et gras de cette mauvaise graisse grise qui est un si triste symptôme chez les hommes de trente-cinq ans. Nous découvrîmes pour-

tant, à notre grand soulagement, qu'il ne savait rien de l'arrivée de Charles Benfeld au bagne, et que personne n'avait encore eu le barbare courage de lui apprendre comment sa sœur Marie était morte. Il ignorait même qu'elle eût cessé de vivre, et il nous dit tranquillement qu'elle aussi le croyait coupable sans doute et ne le pleurait plus, puisqu'elle ne lui écrivait plus. J'ai raconté ailleurs la sombre histoire de notre camarade d'enfance. Il me revit avec quelque plaisir, mais comme un homme qui n'a plus d'affections. Nous lui fîmes part de nos démarches en sa faveur, et de l'espoir que nous avions de le tirer bientôt du bagne; il nous demanda pourquoi faire, à quoi bon déranger la justice humaine, et quelles raisons nous lui supposions de se trouver mieux ailleurs que là? Et cependant, malgré l'indifférence morne, glacée, désolante, qu'il semblait étendre à toutes choses, je compris

en prononçant devant lui le nom de mylady Eastwood, qu'au fond de son cœur éteint il y avait toujours un sanctuaire pour cette femme héroïquement aimée, et jamais je n'aurais pu me décider à lui dire qu'elle était devenue folle.

En sortant des bureaux où travaillait Aubry — c'était un premier adoucissement qu'il n'avait dû qu'à lui-même et à son admirable patience — on nous conduisit à l'Arsenal, pour y voir Charles Benfeld.

Dans le chemin, nous eûmes occasion de remarquer certain effet fort ingénieux de l'accouplement des forçats. Deux condamnés nègres, amenés de la Martinique, avaient été enchaînés ensemble, pour la commodité du travail et parce que leur patois eût été inintelligible à tout autre compagnon. Ils étaient employés comme scieurs de long, et il était arrivé que celui qui se trouvait debout sur la

pièce de bois ayant perdu l'équilibre, il avait, en tombant, soulevé de terre son camarade, de sorte que tous deux étaient en l'air, pendus à la poutre par leur commune entrave. Dans leurs efforts instinctifs pour se dégager, l'un s'était démis le genou, l'autre s'était luxé la cuisse; et l'on riait beaucoup autour d'eux, à cause de la douleur qui leur arrachait des contorsions et des exclamations, très grotesques sur ces faces noires et dans ce parler inconnu !

Dans l'Arsenal on nous montra un homme d'une magnifique stature, qui portait des boulets dans sa main comme un enfant porte des pommes. Il avait l'air farouche, irrité, quelque chose d'un Hercule de mauvaise humeur et qui m'inspira une crainte involontaire......

C'était le beau-frère de Georges Aubry, c'était le sculpteur Charles Benfeld.

I.

Charles Benfeld, né à Strasbourg en 1808, avait alors un peu plus de trente ans. Sa mère, Minna Benfeld, était fille du bourgmestre de Bischofsheim, joli village à deux lieues de Kehl, sur la route de Carlsruhe. Elle était si belle, la jeune Minna, que dans je ne sais plus quelle campagne de nos armées, un fournisseur, cé-

lèbre depuis par son immense fortune, et que, de crainte des procès en diffamation, j'appelerai simplement M. Renaudin, devint amoureux d'elle et l'enleva; procédé rapide, commode et fort utile à cette époque glorieuse. Or, l'Empereur ne voyait pas toujours d'un très bon œil les habitudes tant soit peu cosaques que ses officiers civils et militaires faisaient prendre à leur galanterie. Les paternelles réclamations du pauvre vieux bourgmestre de Bischofsheim, transmises par un général qui n'était pas bien avec le fournisseur, arrivèrent promptement jusqu'à Sa Majesté; et M. Renaudin reçut l'ordre immédiat d'épouser mademoiselle Benfeld, s'il n'aimait mieux aller refaire ses comptes dans certain lieu très clos et très bien bâti, que les bons troupiers alsaciens appelaient plaisamment le *poële des riz-pain-sel.*

Il n'y avait pas à choisir, et M. Renaudin

obéit. Mais, ainsi qu'il arrive assez ordinairement en pareil cas, il se prit à aimer beaucoup moins cette femme qu'il n'avait plus le droit de déshonorer et d'afficher à sa fantaisie. De son côté, la belle Allemande n'avait pas trouvé dans la réparation brillante commandée par l'Empereur des motifs suffisans pour pardonner entièrement à son époux les brusques préliminaires de leur mariage; et, comme personne ne se prêtait à le rendre bon, naturellement le ménage devint froid, maussade et détestable.

Au bout de quelques mois, un joli jeune homme, aux cheveux longs et blonds, passa le Rhin à Kehl, venant du pays de Bade. C'était le cousin de Minna. Le fournisseur ne se trouvait pas à Strasbourg : il avait été appelé je ne sais où, pour des souliers mal livrés et des bonnets à poil qui déteignaient. Madame Renaudin vivait seule, aux portes de la ville,

dans ce paradis de verdure qu'on appelle le Contades. Le cousin retrouva facilement sa cousine; ils eurent tous deux la faiblesse de se souvenir qu'ils avaient été fiancés jadis, et afin de pleurer avec lui plus commodément, la cousine dit à son cousin de regarder la maison du fournisseur comme la sienne et d'y venir déjeûner, dîner et souper tous les jours. Le gentil jeune homme obéit; on prétend même qu'après souper, quelquefois, quand l'heure de fermer les villes fortes était venue, il lui arriva de coucher au Contades. C'est assez l'usage dans les maisons de Strasbourg situées ainsi extrà muros, qu'il y ait un lit à pouvoir offrir aux visiteurs attardés, surtout quand ce sont des cousins.

M. Renaudin revint et mit l'hôte de sa femme à la porte. C'était tout simple. Le lendemain, à la nuit tombée, Minna et l'étudiant se promenaient, comme deux enfans indociles,

sous de tranquilles et muettes allées que les fêtes populaires du jardin Lieps remplissent maintenant de musique et de joie. Le fournisseur les rencontra ; il les guettait probablement. Il donna un soufflet à sa femme et dénonça le jeune homme à la police impériale comme un membre des sociétés secrètes d'Allemagne, envoyé par la *Burschenschafft* pour souffler jusque sur le sol français les doctrines impures et criminelles de l'indépendance.

Le pauvre garçon n'était ni du Tugend Bund, ni de la Ligue Germanique, ni un Chevalier Noir, ni un Manteau Rouge, ni un Concordiste ; il n'était que beau, jeune et amoureux , ce que savait très bien M. Renaudin ; et voilà précisément pourquoi après six mois de mauvais lard, de choucroûte pourrie et de bière aigre, dans un cachot fort malsain, il fut reconduit à Kehl entre quatre gendarmes, avec avertisse-

ment de ne plus repasser le Rhin, s'il ne voulait être fusillé.

Pendant cette captivité de son imprudent cousin, Minna avait mis au monde un fils que le fournisseur reçut avec défiance, et qu'il ordonna bientôt d'éloigner, comme un étranger dont la présence était un outrage pour lui. Là dessus la jeune femme se révolta, et prenant en haine une maison où son enfant même était le mal-venu, elle quitta le Contades et vint à la ville pour se distraire.

On avait déjà fait passer le Rhin au jeune homme.

Le monde accueillit Minna avec transport ; les hommes bien mieux que les femmes, sans doute : elle était si belle, si étrange, si naïve ! Elle fut bientôt la reine de ce peuple jeune, mouvant et pressé de vivre, pressé d'être heureux, que l'Empereur entraînait, brillant d'or, d'acier et de gloire, dans la course ardente

de sa fortune. Elle ne se souvint plus qu'elle était Allemande; d'ailleurs Strasbourg, c'était presque l'Allemagne : elle sentit seulement qu'elle était femme, belle et malheureuse, et elle alla vers qui l'attirait, elle prit sans compter, sans regarder, les caresses, les hommages, les flatteries qui lui venaient, ne sachant pas que le monde est méchant, égoïste, avare et jaloux, et que tôt ou tard il reproche comme un crime, il reprend violemment et avec insulte tout ce qu'il a donné.

M. Renaudin la laissa courir ainsi et se perdre, sans lui rien dire. Et puis, au bout de l'année, il invoqua l'article 229 du Code Napoléon, et obtint son divorce pour cause d'adultère. On trouva qu'il s'était admirablement comporté.

Madame Renaudin fut mise en prison et y resta six mois, comme avait fait son cousin. En apprenant la condamnation de sa fille, le

bourgmestre de Bischofsheim mourut, et ses paroles suprêmes furent une malédiction pour Minna.

Sa peine finie, madame Renaudin se montra dans la ville une dernière fois. C'était à la cathédrale, un jour de cérémonies singulières. On venait de chanter un *Te Deum* pour le mariage de Napoléon divorcé, avec cette grasse Autrichienne qui a osé ne pas rester sa veuve : et devant l'autel encore tout fumant de la glorification deux fois impériale, il y avait un homme et une femme à genoux sous un poële d'or tenu par deux colonels étincelans. C'était M. Renaudin qui se remariait. Minna regarda longtemps cette union qui complétait sa honte, pâle, en grand deuil, toujours belle, toujours noble, simple et résignée. Il y eut quelques hommes qui la saluèrent. Elle alla ensuite chercher son enfant qui était en nourrice à Saverne, et disparut sans laisser de traces.

II.

Dix-huit ans plus tard; dans un atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, bon et tranquille quartier sur lequel les vieux arbres du Luxembourg secouent leurs belles têtes, et où l'on dit que les malades meurent plus tard, quand ils ne guérissent pas, un jeune homme, triste, couvert de sueur, presque nu jusqu'à

la ceinture, finissait de modeler une statue de Niobé. Le jour commençait à venir par les châssis vitrés du plafond, et rendait plus jaune la clarté de deux lampes qui avaient brûlé toute la nuit, de sorte qu'entre le sculpteur et la statue résultait ce mélange verdâtre d'ombres noires et d'ombres bleues, de lumière pure et de lumière blafarde, qu'on admire et qui vous fait peur dans les tableaux de Prudhon et de Gérard-de-la-Nuit.

Le sculpteur pouvait avoir vingt ans. Sa tête haute, noble, inspirée, portait une forêt de cheveux bruns qui tombaient, humides et désordonnés, sur son cou. Il avait la poitrine découverte, les bras nus et superbes; et beau, jeune, puissant, attaché comme il était à cette femme d'argile qui semblait s'animer et se plaindre sous ses mains créatrices, on eût dit le dieu fils de Latone lui-même, poursuivant sur la malheureuse Niobé la vengeance,

la colère d'une maternité jalouse. De temps en temps il s'arrêtait, malgré son feu, malgré sa fièvre, non pour regarder son œuvre qui s'élevait ainsi, magnifiquement éplorée; mais pour écouter, haletant, penché vers un coin encore obscur de cette grande salle, où l'œil démêlait confusément de longues draperies blanches qui descendaient du plafond jusqu'à terre.

Longtemps il n'avait rien entendu et s'était remis à l'ouvrage avec une énergie sauvage et désespérée, lorsqu'enfin une voix faible et douloureuse sortit des rideaux et appela :
— Charles !

L'artiste tressaillit et l'ébauchoir tomba de ses mains tremblantes. D'un bond il s'élança au fond de l'atelier.

Il y avait là un lit, et sur ce lit une femme de quarante ans qui se mourait.

Elle tendit la main au jeune homme. Il se

mit à genoux pour baiser cette main déjà froide du froid de la mort et sur laquelle tombaient ses larmes, à lui, qui la brûlaient sans la réchauffer.

— Charles... mon Charles! dit-elle avec amour.... crois-tu pouvoir l'achever aujourd'hui?

— Oui, ma mère; bientôt... une heure encore, peut-être... répondit le sculpteur en sanglottant.

— Vous êtes donc bien plus mal, dites? ajouta-t-il après un moment de silence.

— Je ne suis pas plus mal, ami, reprit péniblement la malade. Non, je crois que le mal a fini, vois-tu!... Il n'a plus rien à me faire et il me laisse tranquille. A présent, je ne souffre pas....

— Mon Dieu!.. comme vous me dites cela, ma mère?... N'est-il plus d'espoir, plus rien!

— Le médecin n'est pas revenu, tu vois bien!..

— Mais ce médecin ne sait peut-être pas, lui!... Il ne revient pas, parce qu'il ne sait pas... J'en veux un autre... Je vais en chercher un autre!

— Non, Charles, c'est inutile; je ne veux pas... ne sors pas, dit la mourante. Je suis lasse de leur servir d'étude depuis six mois, à tous ces savans!... Je sens bien comment je suis, va, mon pauvre enfant: et que la main des hommes s'userait en vain sur moi; la main et le génie!... Je n'avais fait qu'une prière à Dieu qui m'a tout pardonné à cause de ton amour, c'était qu'il me laissât vivre assez pour voir ta première statue, mon beau Charles, ma fierté, mon noble artiste! Et Dieu m'a exaucée, n'est-ce pas? Tu vas me la montrer, ta Niobé, dis?... Oh! dis-moi vîte... tiens, voici le jour venu: le soleil s'est levé encore une fois sur

ma vie, mon bien aimé; mais c'est là dernière!.., Ne pleure pas, allons! tu es un homme. La statue, Charles, la statue!

L'enfant regarda celle qui le suppliait ainsi, et faisant un effort terrible, il se leva pour lui obéir. Une toile cachait son ouvrage, il l'arracha, fit tourner sur son socle le colossal modèle, et l'ayant mis en pleine lumière, il le montra à sa mère en frémissant.

La malade jeta un cri, et resta quelque temps comme éblouie: toute sa vie était dans son regard.

— Oh! que c'est beau, dit-elle enfin, les mains jointes. O mes yeux, ouvrez-vous encore, ouvrez-vous bien grands, puisqu'il m'est permis, à l'heure de ma mort, de contempler la gloire future de mon fils! Oh oui, c'est beau, et ton art est divin, mon Charles, et cet instant suprême me console et me rachète de toute ma vie. Qu'elle est triste et sublime, ta

Niobé! Quelle révélation t'a donc appris ce secret du désespoir d'une mère, enfant? Les artistes voient donc dans le ciel, et parlent avec Dieu, dis? Oh viens, viens! donne-moi ton grand front à baiser, toi qui as conçu ce chef-d'œuvre... donne-moi tes mains, tes belles et fortes mains qui l'ont exécuté... Dieu sera jaloux de toi, mon Prométhée! Que c'est donc beau! Que ne sont-ils là, tes maîtres, Thorwaldsen, Flaxman, qui trouvaient mon fils trop beau pour devenir un artiste, comme si Raphaël et Van-Dick n'avaient pas été comme lui les plus beaux parmi les enfans des hommes! Merci, mon Dieu, merci... Je puis mourir à présent, car je laisse sur la terre un enfant plein de santé, de force et de génie. Il n'a plus besoin de moi, il sera riche. Thorwaldsen a des palais comme un prince; on a fait Canova marquis... Il est impossible, n'est-ce

pas, mon Dieu, que la misère atteigne jamais cet homme-là ?

Et elle couvrait son fils de baisers sur le visage, sur la poitrine, sur les bras. Elle riait, elle pleurait et elle regardait encore.

— Dis-moi donc, Charles, reprit-elle ; comme j'ai eu là une heureuse idée de me faire descendre dans ton atelier, à côté de toi?... Sans cela, tu n'aurais pas si bien travaillé, peut-être !

— O ma mère, répondit le sculpteur en retombant à genoux, c'est un attentat sur vous même que je vous ai laissé commettre !... L'air humide de cette salle, le bruit que j'y faisais... tout cela vous aura été bien funeste, j'en suis sûr...

— Méchant, dit la mourante d'une voix que l'amour seul empêchait de s'éteindre... Méchant, qui s'imagine que le bruit du travail de son enfant peut faire du mal à une mère!...

Écoute, et ne pleure donc pas comme cela. Pendant ces six mois, mon pauvre Charles, est-ce que tu n'as pas vu que je me mourais tous les jours?... Écoute : il est temps... Tout s'en va de moi... Cette joie dernière que je bénis a terminé l'œuvre de mes remords et de ma douleur... Prends ces papiers que j'ai tenus sur mon sein depuis que la maladie m'a saisie. C'est l'histoire de ta coupable et malheureuse mère, cher enfant ! Tu la liras. Elle est vraie, je te le jure !... Tu y trouveras une déclaration que je te renouvelle à la face de Dieu et sur ce qu'il fera de mon âme... c'est que tu es bien le fils de M. Renaudin ; c'est que jamais avant mon divorce et l'emprisonnement criminel, infâme, qui l'a suivi, je n'avais été infidèle au misérable que l'Empereur força jadis à me donner son nom. J'ai suivi un autre homme pendant cinq ans après cela, le seul que j'aie aimé, un qui était de mon pays, qui

s'appelait Charles comme toi, et Benfeld comme moi, et qui m'eût épousée à la fin de toutes ces horribles guerres!.. Mais l'impitoyable mort nous l'a ôté, à Waterloo, à l'heure où l'Empire tombait... Et alors, ta mère mal élevée par un bon vieillard qui la gâtait, ta mère à qui le travail faisait peur, et c'est pour cela qu'elle veut que tu travailles toujours, toi; ta mère, pardonne-lui, ô mon Charles, a vécu de désordres et d'un opprobre où l'orcache la fange, parcequ'elle avait un enfant à élever... Excepté celui qui est mort, quel est l'honnête homme, comme ils s'appellent tous dans ce monde hypocrite et avare, qui eût jamais voulu faire de moi sa femme? Songe donc! divorcée, condamnée pour adultère.... et pauvre!! Maintenant, je veux que tu me fasses un serment, Charles. Tu es le fils de M. Renaudin, mais il t'a renié, il t'a chassé tout petit, à deux mois : il a dit aux juges que

tu n'étais pas de lui et ils l'ont cru : jure-moi que tu ne prendras pas volontairement le nom de cet homme ; jure-moi de tout faire pour laver le nôtre de ma souillure en le rendant célèbre ; jure-moi que tu ne chercheras pas ton père, et que si le hasard, dans ses jeux cruels, te met jamais en sa présence, tu ne lui révéleras ta naissance que pour empêcher un crime ou pour sauver ton honneur... Jure-moi tout cela, mon fils, afin que je meure heureuse et consolée !

Charles Benfeld fit le serment. Puis il bénit sa mère qui lui demandait pardon, et la tint embrassée, noyée du baptême de ses larmes, jusqu'à ce qu'elle mourût.

III.

Charles pleura sincèrement sa mère, quoiqu'il l'eût peu connue, en réalité. Dans sa vie honteuse et turbulente, la femme divorcée avait tenu longtemps son fils éloigné d'elle, par respect ou par nécessité. Elevé dans un collége, l'enfant voyait, pendant une heure, deux ou trois fois par an, une grande et belle

dame, somptueuse, éblouissante, qui s'informait de lui, l'interrogeait, l'embrassait, lui laissait des pièces d'or ; et voilà tout. Il y avait tantôt un homme, tantôt un autre, qui venait le chercher au temps des vacances, et qui l'emmenait prendre les bains de mer.

Mais quand, à dix-sept ans, il eut achevé de se fourrer dans la tête la somme d'études classiques qui convient à un jeune homme bien élevé; un jour de distribution de prix, comme il sortait, chargé de couronnes, et pleurant de n'avoir pas eu, ainsi que les autres, un père, une mère, une sœur, quelqu'un d'aimé, pour témoin de son triomphe : un vieux domestique qui l'attendait le conduisit à une voiture attelée en poste, dans laquelle était couchée pâle, malade, mais bien heureuse, la dame qui venait le voir au collége, deux ou trois fois par an. Elle lui tendit les bras, l'appela son fils et le couvrit de caresses tumul-

tueuses. Ils quittaient Paris tous les deux.

Ils avaient voyagé ensemble pendant deux ans. Ils avaient vu l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie; et Charles s'était attaché à madame Benfeld, comme un fils à sa mère, sans doute, mais aussi comme un homme s'attache quelquefois à une femme, d'une amitié admirable, enthousiaste, d'un intérêt fraternel et dévoué. Pour lui sa mère était la représentation de tout ce qu'il y a de parfait dans la forme et dans l'esprit, et ce fut certainement à force de contempler cette beauté dévastée, mourante, mais grande encore qui avait rendu Minna si fameuse, que Charles un jour s'éveilla statuaire. Elle ne le traitait pas non plus comme un enfant; elle était trop orgueilleuse de lui; il était trop beau, trop fort, trop majestueux dans sa jeunesse; il ressemblait trop à ce qu'elle avait été autrefois. Et puis, pour donner à la femme sur l'homme qu'elle a mis au monde

cette domination familière qui survit à l'enfance, à la jeunesse, souvent même à la maturité, il faut que le sein et les bras de sa mère puissent se souvenir comme ses entrailles; il faut qu'elle ait soutenu son premier pas, essuyé sa première larme, partagé sa première peine, sa première joie, et su ce que voulait dire son premier, son incompréhensible bégaiement..... charmant et divin mystère entre la cause et l'effet, entre la coquille et la perle!

Entre Minna et Charles il n'y avait pas eu tout cela, comme on sait. Ils s'aimaient cependant. Mais dans l'amour de la mère, il y avait du regret, de la pénitence, de l'expiation pour ainsi dire; dans l'amour du fils, se trouvait une adoration vague, indéfinie, quelque chose d'étrangement terrestre et céleste tout à la fois; de la méfiance, de l'inquiétude; le désir d'interroger et la peur d'apprendre; ce qui

faisait qu'ils s'aimaient enfin, mais qu'ils ne se disaient pas tout.

Après ces deux années de voyages, exclusivement consacrées au développement des forces, de l'intelligence et des talens de son fils, deux années dont chaque mois peut-être en avait dévoré douze de sa vie, Minna Benfeld était revenue à Paris, dans un état désespéré, mais ramenant au monde un homme, un artiste, un savant, tout de vigueur et d'energie. On sait le reste.

Charles ne se demanda pas, dans sa vertu, s'il répudierait ou non l'héritage de sa mère; il ne se crut pas le droit insolent de juger ce qu'elle avait fait, et il lui parut que le but devait avoir au moins purifié la source des débris d'opulence qu'elle lui laissait. Pourtant il n'en voulut rien garder. Il paya religieusement les dettes de madame Renaudin, fit pour son âme une fondation pieuse, et pour son

corps un tombeau qu'il sculpta de ses propres mains. Puis, de ce qui lui restait d'argent, il coula en bronze sa Niobé, magnifique ouvrage qui remua la presse et le public pendant tout un salon, que la liste civile d'alors voulut acheter pour le jardin des Tuileries, mais que Charles refusa de vendre parce que les yeux de sa mère s'étaient fermés sur cette figure et l'avaient à jamais consacrée. Ceux qui ont vendu les meubles de cet homme pour payer son jugement l'ont trouvée. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis.

Il travailla ensuite, bravement et sans relâche, ainsi que le lui avait ordonné la mourante, vivant seul avec la sobriété d'un Spartiate, comme il en avait l'esprit. Aussi eut-il peu de succès. Les arts ne sont point de consommation vulgaire; ils ont besoin pour subsister qu'on les protège d'en haut, et pour être protégé, il faut savoir se courber. Jamais les gou-

vernemens n'ont aimé les hommes de fer: les républiques pas plus que les monarchies.

Au commencement de 1830, affreux hiver qui peut-être annonçait les foudres de l'été, l'auteur de la Niobé en était déjà réduit à inventer pour les frères Raingo, pour Denière, pour Thomire, des modèles de pendules et de flambeaux. Il gagnait bien peu, mais il lui fallait si peu! Des trois grandes passions qui se disputent la vie des jeunes gens, il n'avait ni le vin ni le jeu, et il n'osait pas avoir les femmes... Il allait droit devant lui, trouvant le présent mauvais, mais plein de confiance en l'avenir. Tout artiste est poète, et tout poète se croit prophète. Charles sentait se lever le jour du peuple et l'attendait paisiblement, comme son jour à lui, non pour sa vengeance personnelle, mais pour la commune justice qui veut que si tous ne peuvent être heureux à la fois, chacun du moins ait son tour. Car il ne

reprochait rien aux hommes de ce temps-là pour ce qui le regardait, le bon Charles; il trouvait fort naturel, au contraire, que les monarques de droit divin fissent faire des statues par des barons.

La révolution vint, et devint ce que vous savez. Charles Benfeld la vit plus belle qu'elle n'était, et voulut qu'elle fût désormais son poëme. Il se dit que le peuple avait reçu sa dernière et définitive émancipation, qu'il fallait l'éclairer et l'instruire, et que les arts avaient la mission de précéder les sciences dans cette œuvre vaste et sublime. Arrière donc l'idéal, s'écria-t-il! Adieu aux beautés qui devraient être et qui ne sont pas, et qui seraient monstrueuses, peut-être, si elles étaient! Adieu à l'allégorie, aux symboles, aux chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne éternellement recopiés et défigurés à mesure... A l'œuvre l'histoire du peuple en pierre! à l'œuvre l'immortalisa-

tion de la grandeur de ses enfans! A vous tout ce que j'ai, tout ce que je sais, tout ce que je puis, mes frères! Je vais faire des hommes maintenant; fasse des dieux qui voudra!

Et à l'exemple de David d'Angers, l'artiste magnifique qui donne à son pays tout ce qu'il fait; à l'exemple de Maindron qui, pour vivre, jouait du flageolet chez les traiteurs de la barrière; à l'exemple de Préault, qui jeûnait et s'aveuglait à la peine, Charles abjura la doctrine idolâtre de *l'art pour l'art*, et se fit sculpteur *humanitaire*. Le mot est vieux et ne sert plus, aujourd'hui qu'on a ridiculisé tout ce qui est grand, excepté les grands sacs... Mais alors il servait.

Il imagina, pour le salon de 1833, une composition immense : l'univers dans un bas-relief, le peuple sauvage, conquérant, conquis, esclave, soldat, libre, roi. C'était grand comme un mur de son atelier, et pour l'en faire sor-

tir il eût fallu abattre un pan de la maison. C'était superbe. Tout Paris y courut, et pendant un mois Charles dut se croire Michel Ange. Le jury des Beaux-Arts, forcé dans son antre par la rumeur publique, lui fit l'insigne, le royal honneur de venir en personne voir la chose... et la refusa. C'était trop haut pour des nez à lunettes. Charles avait travaillé un an, dépensé six mille francs, et n'avait plus de quoi manger!

Il resta stupéfait, ferma sa porte, s'assit et pleura. Il doutait de lui, il était perdu!..

Alors il sentit une main fraîche et douce s'appuyer su son front brûlant, et il entendit une voix du ciel qui lui disait : — Eh quoi, monsieur Charles!.. vous pleurez?.. vous!

Il releva la tête, rouge de confusion, osant à peine regarder la personne qui lui parlait C'était une belle jeune fille, bien émue elle-

même, bien tremblante, qui essayait de lui sourire et qui ne le pouvait pas.

— Comment étiez-vous là? dit-il enfin.

— Je me suis cachée quand vous avez renvoyé tout le monde, répondit la jeune fille. J'ai bien vu que vous aviez un grand chagrin, et j'ai voulu rester pour vous consoler..... Pourtant je ne savais pas que vous pouviez pleurer, ajouta-t-elle avec une tristesse naïve.

L'artiste la regarda d'un air égaré. Puis il secoua la tête et se leva.

— Oui, je pleure, dit-il d'une voix mélancolique; je pleure, Marie, parce que ceux qui sortent d'ici ont porté un jugement qui a tué un homme!.. Oui, Marie, Charles Benfeld le statuaire est mort; et le misérable qui vous parle n'est qu'un ouvrier en plâtre, un orphelin obscur, inconnu, qui demain sera sans doute un vagabond et un mendiant, mais qui porte un cœur sous sa honte, et qui pleure sur Char-

les Benfeld le statuaire, qu'on vient de tuer, je vous dis!.. Qu'est-ce qui vous étonne?... Oh! si vous saviez!.. Tenez, je puis vous dire cela, moi : il ne l'eût pas osé, voyez-vous; ce sont des choses que personne n'a entendues... Mais qu'importe, à présent? Cet homme qui n'est plus vous aimait, Marie... Il n'avait jamais aimé que sa mère avant vous... Quand il eut perdu sa mère, il rêva la gloire, le pauvre fou! Il s'imaginait apparemment qu'un cœur peut vivre avec cela... Et il n'eut pas ce qu'il rêvait : au lieu de la gloire, ce fut la misère qui lui arriva... Elles vont ensemble quelquefois : et c'est du bonheur, alors! Cet homme n'avait pas plus de sens qu'un enfant, Marie Aubry! Il avait cru que les arts, qui nous sont venus du ciel, étaient comme la lumière, leur sœur, à laquelle on vient parce qu'elle brille, et qui n'a besoin d'aller chercher personne. Il regarda, et il vit que les travaux étaient des

faveurs pour les artistes, des faveurs qu'on n'obtenait que le front dans la poussière, le mensonge sur les lèvres, la livrée sur le dos... et il se fit artisan. Juillet vint, météore inutile, et le cœur de l'artiste se dilata d'abord, dans une joie immense. Il pensa que des temps se passeraient, magnifiques comme ceux de la Grèce, et que sur les titres abattus, sur les blasons tombés, le mérite, la vertu seraient proclamés les seules grandeurs, les seules puissances, les seules majestés... Son illusion dura longtemps, le croiriez-vous! La passion de l'Humanité lui était venue; elle le nourrissait, elle le soutenait, pas toujours, pas assez : c'est trop grand, voyez vous, Marie; c'est trop saint pour les jeunes cœurs! Il y avait plus d'un an, déjà, et son âme affamée le dévorait, lorsque vous vîntes avec votre mère habiter cette maison. Vous souvient-il qu'un jour, dites-moi, comme il rentrait, un vieil homme qui

se tenait devant la porte lui demanda l'aumône? Sans songer à sa misère, hélas! il voulut donner à ce vieillard, et quand il trouva sa poche vide, une larme lui monta du cœur, car il avait le double malheur de refuser un secours et de tromper une espérance.... Le vieillard s'en allait, tout triste; mais vous étiez là, vous aviez vu! Charles entendit que vous disiez à votre mère: — Pauvre jeune homme... Vous rejoignîtes le mendiant et ses bénédictions annoncèrent bientôt que vous lui aviez donné pour Charles et pour vous. De cette heure, Marie, vous eûtes à vous l'âme qui se mourait éperdue. Sans vous connaître, il se dit qu'il fallait vous mériter. Tout de suite, il voulut devenir grand, illustre, le premier, à cause de vous et à cause de votre mère, famille sainte et chérie qu'il se croyait envoyée par Dieu, le pauvre orphelin!... Vous aviez un frère qui voyageait au loin, il voulut vous

le rendre; il voulut vous protéger, vous qui étiez deux femmes toutes seules dans cette grande maison perdue. Il prenait tous ces droits-là, Marie!.. Il vous suivait dans les rues pour vous garder, sans réflexion, sans voir jamais où vous alliez, seulement. Le soir, quand il n'entendait plus de bruit, il venait à votre porte écouter votre sommeil, à genoux... et puis, il rentrait alors, le cœur plein de votre amour, les yeux pleins de votre image, et il travaillait à ceci, son œuvre inspirée par l'Humanité dont vous étiez l'ange pour lui, à ceci qui fut sa gloire, son orgueil, toute sa force et tout son espoir; tâche folle, démesurée, absurde! fièvre chaude d'une année entière, sans relâche et sans sommeil!... Oh oui, folie!.. oh oui, absurdité!.. L'ambitieux croyait au triomphe de ce qu'ils viennent de repousser, eux les maîtres, les juges; eux qui sont sages... eux qui sont froids! Et il se disait

qu'un jour alors, peut-être, son nom qu'il avait promis à sa mère de relever et de venger, serait digne enfin d'être offert à quelqu'un de beau, de jeune et de pur... Il osait espérer que vous... oh! pardonnez-lui sa vanité à cause de son malheur .... Il était bien insensé, n'est-ce pas, ce Charles?.. Pourtant, regardez donc!.. Est-ce que vous ne trouvez pas que c'était beau, Marie?

Et l'infortuné montrait son bas-relief à la jeune fille, tremblant à la pensée qu'elle allait lui dire non... timide comme un enfant qu'on vient de battre; n'ayant plus de conviction, plus de confiance; écrasé par la douleur et par la honte, enfin... Puis il se ranima tout-à-coup, la fureur lui était venue. Il saisit un maillet, il allait briser cette ébauche géante, où tant de génie resplendissait que les yeux vieux et malades des professeurs n'avaient pu, sans doute, en supporter l'éclat... Marie l'arrêta d'un geste

suppliant qui fit tomber la massue de ses mains meurtrières.

— Charles, lui dit-elle avec une voix pleine de douceur et de franchise, j'ai écrit à mon frère George, et il y consent... j'ai parlé à ma mère, et elle m'a embrassée sans me répondre... Charles Benfeld, voulez-vous que Marie Aubry soit votre femme?...

IV.

Cinq ou six lieues avant Lyon, sur la route de Paris, au milieu d'un plateau richement boisé tout à l'entour et qui commande une vallée délicieuse, s'élève une grande maison en pierre, avec un toit à l'italienne, qu'on appelle le château de Saint-Irénée. Bâtie vers le milieu du siècle dernier, pour un chanoine comte de

Lyon qui avait une fortune immense, elle servit pendant la Révolution à faire une manufacture d'armes; l'Empereur y mit un hôpital militaire, et quand la Restauration la rendit à des émigrés, parens éloignés du chanoine, ceux-ci, qui n'étaient pas riches et qui pourtant tenaient à ce qu'on les appelât les *messieurs de Saint-Irénée*, se contentèrent d'habiter quelques petites pièces du château, modeste logement dans lequel ils mangeaient et buvaient paisiblement le revenu des terres; mais ils n'effacèrent point les outrages que la forge et l'hôpital avaient fait subir à l'architecture intérieure de ce superbe édifice.

La révolution de Juillet mit la guerre entre ces tranquilles messieurs de Saint-Irénée. De trois qu'ils étaient, l'un voulait suivre Charles X, l'autre le remettre sur son trône; le troisième ne voulait rien. Ils se brouillèrent, ils plaidèrent, et le domaine fut vendu presque

pour rien, après un procès qui avait duré six ou sept ans. De sorte qu'en 1838, époque à laquelle nous allons y conduire le lecteur, Saint-Irénée renaissait vraiment de sa poussière. Un riche capitaliste, inconnu dans le pays, mais dont on parlait fort avantageusement, quoiqu'on ne l'eût jamais vu, venait d'en faire l'acquisition, et paraissait ne vouloir rien épargner pour rendre à la maison du chanoine sa splendeur première. Tout ce que Lyon possédait de décorateurs et de peintres avaient été enrôlés à cet effet. Quant aux travaux de sculpture, les plus importans de beaucoup, la ville des *canuts* n'inspirant pas assez de confiance, on avait écrit à Paris, à un homme expert en toutes ces choses, au directeur de l'*Artiste*; et c'était sur Charles Benfeld que le choix de notre bon Ricourt était tombé.

Charles avait accepté, parce que, l'absence devant être longue, on l'autorisait à emmener

sa femme. Il n'aurait pas pu la laisser à Paris : madame Aubry était morte depuis cinq ou six mois, et à cette douleur si légitime, si sacrée venait de s'en ajouter une autre, plus grande sans doute, et plus affreuse, celle de la condamnation de Georges pour le meurtre de l'Anglais. Aussi Benfeld s'était-il hâté d'éloigner sa pauvre Marie d'une ville où cette malheureuse affaire était encore dans toutes les bouches.

Le sculpteur et sa femme furent logés au château. On ne les y connaissait que sous le nom de monsieur et madame Charles. La raison que nous venons de dire avait décidé Benfeld à en agir ainsi pendant quelque temps. A Paris même, du reste, c'était de ce simple nom de Charles qu'il signait, au besoin, les figures que Giroux, Susse et les bronziers lui faisaient faire. Le nom de Benfeld n'avait encore paru que sur des pièces capitales, et beaucoup le croyaient étranger, un nom de Munich ou de Dresde :

c'est au point que plusieurs journaux avaient une fois trouvé très inconvenant et très honteux, à propos d'un concours où figurait ce nom, que le gouvernement protégeât les artistes de l'Allemagne au préjudice de ceux de la France. D'autres avaient répondu par ce beau sophisme, que le génie a droit de cité partout, et il s'était ensuivi une polémique fort curieuse et fort agitée. On prétend même que si Charles n'eut pas le travail dont il était alors question, c'est aux réclamations de la presse qu'il dut en partie l'attribuer.

On était à l'ouvrage depuis plusieurs mois, quand l'architecte reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée prochaine de M. de Saint-Irénée. En achetant la terre, le financier avait acheté aussi le nom, et il le portait de plein droit. Il aurait pu même y ajouter un titre, s'appeler comte ou marquis; la loi ne défend plus ces petites satisfactions-là. Mais M.

Saint-Irénée était un homme qui avait de la modestie.

On se hâta de mettre quelques chambres en état, et le seigneur, à son arrivée, trouva un pied à terre parfaitement logeable.

Le nouveau M. de Saint-Irénée avait cinquante-huit ans. Il était mince, haut et droit. Il avait la démarche distinguée, le geste sobre et facile, la voix douce et lente, le regard fin, mais paisible, la mise simple et de bon goût, la perruque admirablement faite, du linge superbe, des gants jaunes et pas de ventre ; enfin un grand, sec, et beau financier de ce temps-ci. Car, il faut bien en prendre notre parti, nous n'avons plus en France ces êtres comiquement énormes, ces poussahs pleins de louis, ces Lepeintre jeune en habits de drap d'or, qui répondaient jadis au nom de traitans ou de fermiers-généraux. Quoiqu'en dise le Vaudeville, le Turcaret est mort, et le Beaujon et

le Lapopelinière aussi. Autrefois, on trouvait des hommes qui faisaient leur fortune, honnêtement ou non, pour la joie unique de la manger en bonne compagnie. Dans ce temps-là, les grands plaisirs, les plaisirs de princes et de maréchaux, étaient fort chers, et il fallait à ces gros hommes des plaisirs de princes et de maréchaux. Il y avait sur le trône d'alors Louis XV et une vieille fille de joie; conséquemment la comédienne et la danseuse se vendaient un prix fou; témoin cette Thévenin, qui est morte à Fontainebleau au milieu d'une fange de deux millions. Aujourd'hui, les pauvres femmes épousent des fils de famille qui les ruinent, ou bien elles se donnent à des camarades, à des gens de lettres, à des artistes qui les battent et qui n'ont pas le sou. La noblesse, en ce temps, l'antique noblesse, était tout ce que l'on savait de plus digne d'admiration et d'envie, et les financiers

payaient, c'est-à-dire *prêtaient* des sommes énormes pour avoir l'honneur de traiter à leur table, ou de réjouir dans leurs petites maisons, la majestueuse reconnaissance d'un Rohan, d'un La Ferté, d'un La Rochefoucauld. La République vint; mauvais temps: on était obligé de se cacher pour voler! d'ailleurs des assignats ne brillent pas comme de l'or; plus de seigneurs, ni de *de*, ni de ducs; on portait son pain avec soi quand on dînait en ville, et tout le monde allait à pied. Sous le Directoire, on n'osa pas bien encore être riche. Le Consulat donna des espérances. Mais sous l'Empire, les affaires redevinrent superbes; les fournisseurs remontèrent en voiture, et comme c'était l'épaulette qui régnait, on vit les fournisseurs faire des folies pour plaire à l'épaulette. Ces avances intéressées eurent plus tard leur récompense. Les Bourbons étant revenus, et la vieille noblesse avec eux, le sa-

bre et le sac résolurent de s'unir contre le commun ennemi ; l'épaulette entée sur la finance, la finance alliée à l'épaulette, constituèrent une immense bourgeoisie, mi-partie de fer et d'or, qui joua la Comédie-de-Quinze-Ans, fameuse comédie, si l'on en fit jamais, dont la péripétie fut le mariage de la fille d'un banquier au fils d'un maréchal de l'Empire, et le dénoûment, l'union triomphante de la bourgeoisie et du trône.

En attendant qu'une autre pièce, comique ou non, et qui est sans doute à l'étude, soit jouée, il est constant qu'aujourd'hui la finance n'a plus besoin du patronage de personne. C'est, au contraire, le sien qu'on demande. Elle en est venue à son point ; elle gouverne : et à quoi bon se mettre en frais quand on gouverne? Qui est-ce qui lui porte ombrage? Pour qui serait-elle caressante ou généreuse? Pour l'opinion? parce que l'opinion parle en-

core quelquefois du mérite, et de la vertu, et place ces hypothèses-là plus haut que l'or? Que lui importe l'opinion?

Donc, le financier d'à-présent n'a plus ni grosses joues ni triple menton. Il donne des dîners d'affaires, des dîners courts, des dîners d'hommes, quand il en donne; et dans ses châteaux, c'est lui qui est le seigneur absolu, féodal et jaloux. Il ne boit plus, il ne chante plus, il ne rit guères; au lieu de femmes qu'il paie, il a des chevaux qu'il vend, et qu'il se réjouit à voir courir, parce qu'il y gagne, comme autrefois ses pères se réjouissaient à voir leurs maîtresses danser, quoiqu'ils y perdissent. Il n'est pas content cependant: il songe; il cherche. Il a le pouvoir, mais il n'a pas la majesté. Il voudrait bien l'avoir. Il se dit son nom à l'oreille, et c'est un nom d'homme, dont il rougit. Il lui faut un nom de saint, ou de bois, ou de ville. C'est pour cela que

de temps en temps il ôte un peu d'argent des fonds publics et le met en fonds de terre.

M. de Saint-Irénée n'était pas tout-à-fait le financier moderne. Il tenait un peu du vieux temps. Ainsi, il s'accusait volontiers d'avoir perdu plus d'une belle affaire par amour pour les femmes, et il n'avait pu se faire encore ni au cigare, ni à l'écurie. Son éducation première avait été un peu négligée par son père, lequel, du vivant du Louis XVI, était marqueur du fameux jeu de paume de Versailles, et avait eu plus d'une fois l'honneur de compter la partie des princes. Si faible qu'elle eût été, cependant, elle lui permettait de s'exprimer convenablement et de mettre assez souvent l'orthographe. Jeté de bonne heure dans les affaires, il avait beaucoup vu le monde, et comme c'était un homme de goût, il en avait copié, pour son usage, les belles formes plu-

tôt que les laides. Il était gracieux, poli, galant; un service facile ne lui coûtait pas à rendre, et si personne ne pouvait dire qu'il avait vu dans son cœur, plusieurs pouvaient se vanter d'avoir vu dans sa bourse. Enfin, son ame était probablement tout aussi boueuse que celle de la plupart des agioteurs ses confrères, mais elle habitait une plus agréable maison.

Parmi les mille jouissances que l'argent permet à l'amour-propre des gens riches, M. de Saint-Irénée s'en était donné une qui ne contribuait pas mal à le poser d'une façon distinguée dans la nouvelle aristocratie. Il protégeait les beaux-arts, à son profit, bien entendu, mais convenablement et sans trop mettre ses protégés sur la paille. Lié avec les Bonnefons Lavialle, les Durand Ruel, les Paillet, les Avenin, ces experts émérites en peinture et sculpture hautes et basses, vieilles et neu-

ves, on le citait comme un amateur éclairé, et comme d'usage, certaines croûtes n'avaient qu'à entrer dans sa belle maison du boulevart, pour acquérir tout-à-coup une valeur estimative fort exagérée, qu'il réalisait à son gré en les en faisant sortir.

Dès son arrivée au château, il pria l'architecte de le présenter à ses artistes, et leur donna un fort joli dîner où foisonnaient le vin blanc de Condrieux, la clairette de Die, les rubis parfumés de la côte du Rhône et de la Bourgogne. Il fit généreusement, en vrai gentilhomme, l'éloge de tout ce qu'il venait de voir; il parla surtout des sculptures, dont la hardiesse et l'originalité l'avaient vivement frappé. Il demanda même, comme un Médicis ou un Demidoff, à porter la santé de l'auteur, et ce fut alors qu'il apprit que M. Charles n'était pas à table parmi les autres. Il avait profité de cette joyeuse suspension des travaux

pour aller, avec sa Marie, faire une promenade à Lyon. Naturellement, l'incident amena les camarades à jaser de madame Charles, de sa beauté, de sa tristesse, de son deuil; et ils en jasèrent beaucoup, avec ce style, cette vigueur, cette passion, cette liberté, que les artistes mettent dans tout ce qu'ils disent, particulièrement quand ils ont bu. M. de Saint-Irénée les écouta fort attentivement, et ne fut point fâché de se savoir ainsi pour commensale une jeune et jolie femme qui, d'après sa pâleur et son silence si bien décrits par les jeunes gens, ne paraissait pas très heureuse avec un homme, son mari, selon les uns, son amant, selon les autres..... car *madame Charles*, ce n'était pas un nom! et d'ailleurs, qui sait, en vérité, comment vivent les artistes? Il ne dit rien, cependant, des pensées qui pouvaient lui venir; les paroles étaient, en général, ce qu'il dépensait le moins.

Mais le lendemain matin, tandis qu'il donnait son avis sur les ornemens des pavillons de la grille d'honneur, on l'entendit demander, comme par manière d'acquit, à quelle heure passaient les diligences de Lyon. Deux heures après, il était silencieusement à déjeûner avec l'architecte, un gastronome fort respectable, lorsque résonnèrent au loin les grelots de celle qui allait à Tarare; il ne put s'empêcher de quitter la table pour regarder sur la grande route, blanc et poudreux ruban qui se déployait au bas de la colline de Saint-Irénée. La voiture s'arrêta; deux personnes en descendirent et prirent le chemin du château. Alors, le propriétaire, se tournant vers son convive beaucoup plus solidement occupé, lui dit avec négligence :

— Monsieur Grandhomme, voici une dame en noir et un jeune homme qui entrent dans le parc... Est-ce que ce ne serait pas ce

M. Charles, que j'aurais tant de plaisir à féliciter?

M. Grandhomme se leva, la bouche pleine, et reconnut Charles en effet.

— Oui, monsieur, dit-il; c'est lui-même...

— Eh bien, mon cher Grandhomme, reprit M. de Saint-Irénée, veuillez le prier de venir, ainsi que cette dame, prendre le thé avec nous.

M. Grandhomme allait sortir, regrettant vivement la perte d'une excellente truite à la génevoise, que le valet de chambre desservait déjà, probablement parce qu'il portait sur elle le même jugement que lui; lorsque M. de Saint-Irénée le rappela pour lui dire ces mots consolans : — Ils n'ont pas déjeûné peut-être?... Soyez assez bon pour vous informer s'il y a quelque chose de présentable... voyez. Vous êtes maître en cuisine aussi bien qu'en

impostes, et vous ordonnerez beaucoup mieux que moi.

L'événement se dessinait d'une façon moins funeste pour l'appétit de l'honnête architecte. M. Grandhomme s'empressa de courir d'abord à l'office, ensuite chez le sculpteur... Mais, ô fortune ennemie.... les jeunes gens avaient déjeûné à Lyon!

Restait le thé, amère et triste ressource d'importation anglaise, affreuse duperie de laquelle sont tombés victimes tant d'estomacs bien pensants.

Charles vint; mais il vint seul. Cette invitation collective et subite qui le saisissait ainsi au bas du marchepied de la voiture l'avait blessé, sans qu'il pût se dire précisément pourquoi. Il trouvait cela trop familier ou trop hautain, non pour lui peut-être, mais pour sa Marie si respectée, si aimée... Les gens qui

souffrent ont de ces susceptibilités-là : et c'est le plus affreux de leur condition.

Quand il entra dans la salle à manger, où l'avait précédé l'architecte qui ne dissimulait pas son dépit, il salua M. de Saint-Irénée avec une politesse froide et fière à laquelle celui-ci n'était point très habitué.

— Vous m'avez fait demander, monsieur, lui dit-il... Je viens prendre vos ordres.

A la vue de cet homme superbe, qui semblait le type vivant de toutes les beautés de son art, M. de Saint-Irénée ressentit quelque chose de singulier et d'inconnu. Il le regarda longtemps, en silence, sans se rendre compte des mouvemens qu'il éprouvait.

Charles restait debout, pâle et droit comme une statue. Dans la mauvaise disposition où il se trouvait, ce long examen lui paraissait une impertinence de plus.

— Est ce que je n'ai pas eu le plaisir, dit

enfin le financier, de vous rencontrer quelque part, M. Charles?

— Je l'ignore, monsieur... c'est possible, répondit le sculpteur, en le regardant à son tour.

— Oh oui!... certainement nous nous sommes déjà vus, n'est-ce pas?...

— Je ne me souviens point d'avoir jamais eu cet honneur, monsieur.

— Mais, au moins, vous avez bien un autre nom que Charles? dit M. de Saint-Irénée, avec le secret ressentiment de l'homme qui s'aperçoit qu'il vient de commettre une erreur ou de dire une bêtise.

— Non, monsieur... quant à présent, du moins... Et d'ailleurs, qu'importe? répliqua le jeune homme d'un ton glacial.

M. de Saint-Irénée se sentit humilié, froissé, décontenancé; et par un revirement d'esprit assez naturel en pareil cas, cet homme qui tout

à l'heure l'attirait avec une puissance inexplicable, se mit à lui déplaire profondément. Il se leva avec brusquerie, et dit à M. Grandhomme stupéfait : — Allons voir les dessins de monsieur.

Charles s'inclina et passa le premier.

Le logement qu'on avait donné au sculpteur touchait presque à celui qui venait d'être mis à la hâte en état de recevoir M. de Saint-Irénée. C'était un des plus jolis coins du château : de la lumière, des arbres, des fleurs et une vue magnifique. Le propriétaire trouva convenable d'en faire l'observation.

— Vous avez noblement fait les choses, monsieur Grandhomme; dit-il avec un sourire qui poignarda le pauvre architecte. Vous avez logé les hôtes mieux que le maître, et les arts mieux que la finance... Comment donc! mais c'est très philosophique et très bien... C'est tout à fait royal. Je vous en fais mon compliment.

M. Grandhomme rougit jusqu'aux oreilles, et balbutia quelques mots qui n'eurent aucun succès. Charles marchait toujours le premier. Il ouvrit la porte d'une charmante petite rotonde qui lui servait d'atelier, et se rangea pour laisser passer ces deux messieurs. Au bruit qu'ils firent en entrant, une femme qui était assise se leva, toute troublée. C'était Marie. Elle attendait Charles avc inquiétude; car il ne lui avait point caché sa mauvaise humeur en recevant l'invitation choquante dont M. Grandhomme s'était fait le messager plus maladroit, plus choquant encore, et elle craignait que par quelques paroles trop fières, il n'eût indisposé contre lui un homme riche, puissant, généreux, leur unique ressource pour le moment. Par malheur, et la sœur du condamné Georges le savait, cet homme appartenait à une classe que détestait Charles, depuis surtout qu'un agent de change,

escroc décoré qui se mêlait aussi de beaux-arts, s'était enfui après un festin, emportant parmi ses richesses volées, fortune de cent familles en pleurs, les vingt-cinq mille francs légués à Georges par le marquis de Bloomsborough, qui avaient été la dot de Marie Aubry.

— Pauvre Charles! se disait-elle... nous avons besoin qu'on nous trouve humbles comme notre fortune, et il voudrait, lui, qu'on me traitât partout comme une duchesse !..... Il m'aime tant !

Et sans même quitter ses habits de voyage, elle était venue dans cette chambre guetter le retour de son mari, afin d'empêcher, s'il était possible, une imprudence ou une boutade.

M. de Saint-Irénée était entré le premier. Il aperçut Marie, et il s'arrêta tout-à-coup, frappé d'admiration. La jeune femme, que la

chaleur accablait, avait jeté son châle et son chapeau dans un coin, et ses cheveux noirs, magnifiquement déprisonnés, tombaient comme un long plumage d'ébène sur ses épaules éblouissantes. Ne s'imaginant point qu'elle pût être surprise ainsi, elle avait ôté les lourdes manches de sa robe de deuil, et ses bras étaient nus. Or, parmi les doux et suaves spectacles qui nous sont quelquefois permis sur la terre, quoi de plus adorable dans sa majesté, de plus ravissant dans sa splendeur, qu'une belle femme blanche qui fait sortir de sa robe noire son beau buste et ses beaux bras? Le prophète de l'Islamisme avait, dit-on, mis dans son paradis de ces femmes d'albâtre et de velours... Le prophète était un homme de goût.

Le financier tenait un peu du prophète sous ce rapport. Après ses *fin-du-mois*, ses *reports* et ses *primes*, ce qu'il aimait le mieux, c'était les femmes; et nous devons dire qu'à leur

tour, quoiqu'il eût cinquante huit ans, beaucoup de femmes l'aimaient fort, ou bien en faisaient semblant... Il était si riche!

En voyant celle-ci qui demeurait chez lui, qui vivait daus sa dépendance, pour ainsi dire, et qui était belle à renverser un budget, il ne sut que dire ni que faire; il fut extrêmement ridicule, et il le sentit, ce qui est la pire chose en pareil cas. Il fit un pas vers elle, et puis il revint en tournant sur ses talons; il prit la main de l'architecte, il lui marcha sur les pieds; s'il avait eu un chapeau, il l'aurait laissé tomber. Il chercha des mots jolis, expressifs, courts, pour dire à la fois son regret d'avoir surpris une dame, et sa joie de l'avoir surprise si belle; il voulut, il songea, il conçut mille locutions séduisantes; et quand sa langue paresseuse ou perfide fut chargée de les mettre en lumière, elle ne sut que proférer des formules horriblement vulgaires et

stupides, telles que : — Madame, je vous demande bien pardon... Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer !...

Marie s'inclina, confuse, triste, mais rassurée. Charles traversa rapidement l'atelier, lui donna son châle, et lui dit : — Ma chère Marie, monsieur est le maître de ce château, et comme en entrant ici, il devait se croire chez lui, il n'a pas d'excuses à te faire pour sa brusque apparition...

— Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'architecte, vous pourrez disposer de ces trois pièces aujourd'hui même... Nous irons, ma femme et moi, loger dans le village.

En ne voyant plus les épaules ni les bras de la jeune femme, M. de Saint-Irénée avait promptement retrouvé l'aplomb d'un homme de bon sens et de bonne compagnie. — Comment donc! s'écria-t-il... Qu'est-ce, mon cher monsieur Charles? Auriez-vous donc pris en

mauvaise part l'observation que je faisais tout à-l'heure à ce pauvre Grandhomme? J'en serais très peiné, je vous assure... Une plaisanterie! Votre main, monsieur; et ne me donnez pas le chagrin d'avoir involontairement offensé deux personnes en si peu de minutes.

Et en prononçant ces paroles, il salua de nouveau Marie avec tant de grâce à la fois et de respect, que Charles se crut dans son tort envers cet homme, et lui tendit la main en réparation.

— Oh! messieurs les artistes, reprit le financier d'un air charmant, vous êtes trop exigeans avec nous. Vous nous supposez toujours, à nous, pauvres gens d'affaires, cette exquise finesse de sensations qui vous distingue, et qui vous inspire tant de belles choses... C'est nous faire trop d'honneur aussi!

— Voici mes dessins, monsieur, dit le

sculpteur radouci, en montrant les murs tout couverts de maquettes admirables.

Marie voulait se retirer; M. de Saint-Irénée la supplia de rester : — Ah madame, dit-il en souriant, vous qui êtes la flamme, sans doute, à laquelle son talent se féconde, voudriez-vous l'abandonner dans la difficile épreuve qu'il va subir? Il m'a fâché, vous le savez; et je serai très rigoureux, je vous en préviens!

Et il regarda longtemps, en silence, placé toujours de manière à rencontrer le plus souvent possible le visage céleste qui l'avait si vivement saisi. Une fois même, ses yeux s'attachèrent sur Marie avec une telle hardiesse, que la jeune femme en devint toute rouge. Il s'en aperçut, et comme un homme d'esprit qu'il était, il se hâta de dire du ton le plus aimable, en mettant le doigt sur une figure d'ange qui joignait les mains, rêveuse et sainte, dans

un délicieux modèle de chapiteau : — Les artistes du moyen-âge, m'a-t-on dit, immortalisaient, dans leurs ouvrages, leurs amours et leurs haines..... Vous avez fait comme eux, monsieur Charles. Tenez, madame, n'est-ce pas vrai?... voyez !

Marie fut obligée, pour voir, de tant s'approcher, que ses cheveux effleuraient la main de M. de Saint-Irénée. C'était elle, en effet, frappante, vivante, que Charles avait ainsi, sans le vouloir, modelée sur ce mur au lieu d'une fleur ou d'un oiseau. Le sculpteur détourna le regard, et n'eut pas l'air d'entendre... Mais d'un mouvement que nul ne vit, il arracha un pendentif qui était en face... Il lui déplaisait que quelqu'un eût reconnu Marie avant elle... Il ne savait pas qu'il l'avait mise partout, et que son amoureuse manie n'était plus un secret pour personne.

— Cette maison m'en fera vendre au moins

deux pour la payer, M. Grandhomme, ajouta le propriétaire..... mais qu'importe. j'aurai mieux que Ferrières, mieux que Petit-Bourg... Rothschild et Aguado sont vaincus... Quel talent! que de merveilles!.. Allez donc me parler de la peinture, à présent! Qu'est-ce que la peinture, jouissance des yeux, à côté de ces formes qui palpitent et que l'on peut prendre avec la main? Les hommes supérieurs ont le droit d'être fiers, madame! C'est pourquoi je dois pardonner à votre mari de m'avoir humilié tout à l'heure... Cependant, il me faut une vengeance... quand ce ne serait que comme consolation de ne plus oser faire enrager mon gros Grandhomme lorsque M. Charles sera là!... Madame et monsieur... voulez-vous me faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec moi?

Charles et sa femme s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Mon cher ami, dit M. de Saint-Irénée à

son architecte, quand il fut rentré chez lui; il faut absolument que je fasse ma maîtresse de cette femme-là.

V.

Un soir d'hiver, — il y avait déjà longtemps que toutes ces choses s'étaient passées — dans une petite chambre de la place des Terraux, à Lyon, une femme pleurait, agenouillée devant un homme. Elle était belle à briser le cœur, dans sa détresse infinie ; et l'homme, qui se tenait debout tandis qu'elle répandait à terre

ses prières et ses larmes, paraissait goûter une joie tranquille à la voir ainsi prosternée.

— Je n'ose, disait-elle, je n'ose plus lever les yeux même sur vous, monsieur, qui vous êtes fait de ma honte une victoire et une joie... Mais, je vous en prie, ne m'imposez pas de conditions nouvelles!... Les marchés les plus odieux, les plus féroces sont des marchés, n'est il pas vrai? Le brigand qui s'unit à un autre brigand, dicte ou accepte des termes qui sont ensuite observés dans l'accomplissement de leur crime : il y aurait pour eux du déshonneur à se dédire... Eh bien, pourtant, monsieur, que me voulez-vous encore? Je vous ai donné pour la liberté de mon mari un prix unique, infâme, celui que vous demandiez enfin!... N'êtes-vous pas satisfait? Oh! je vous le dis, monsieur! même pour sauver encore Charles maintenant, non de la prison cette fois, mais de l'échafaud, je crois!... je

ne pourrais plus faire ce que j'ai fait, subir ce que j'ai subi... Non, j'en mourrais. Oui, c'est certain, j'en mourrais! Mais hélas! c'est peut-être là ce que vous voulez... Votre victime vous fait peur vivante... vous craignez qu'un jour — c'est possible, cela! — un cri ne s'élève de ses entrailles déshonorées pour demander pitié pour elle et vengeance contre vous... Elle se taira, monsieur : elle regardera sans se plaindre sa douleur la dévorer : elle ne dira son martyre et votre cruauté à personne, pas même à Dieu... car un confesseur, c'est Dieu!.. Mais vous la laisserez, dites? vous la délivrerez, n'est-ce pas? Vous ôterez d'elle votre amour homicide! vous ne serez plus le démon de son ame et le bourreau de son corps!... Car enfin, songez-y, je ne vous ai rien fait, moi! et je pourrais vous tuer, avant que de me laisser mourir sous vos étreintes infernales... Et ce serait juste, au moins!..

n'est-ce pas que ce serait juste, ô mon Dieu qui vois cet homme et qui me vois!

Elle s'était relevée à ces mots, si terrible de désespoir et de colère, que l'homme fit un mouvement et recula, commc épouvanté.

Mais ses forces l'eurent bientôt trahie, la pauvre misérable; et elle eut besoin du bras de son ennemi pour se traîner, chancelante, jusqu'à une chaise.

— Vous m'avez fait peur, dit alors M. de Saint-Irénée d'une voix douce et posée. Pourquoi donc n'êtes-vous pas plus raisonnable? A quoi bon cette exaltation funeste qui me désole et qui vous tue? Ne suis-je pas votre ami, et ne pourriez-vous me parler tranquillement? Vos larmes, vos cris, cette colère inhumaine qui vous défigure vainement, ma belle Marie, n'empêcheront pas mon amour d'avoir triomphé de vos scrupules, vous le savez bien. La sagesse, séduisante folle que vous êtes, consiste

à accepter les faits accomplis et à se ménager, autant que possible, de bonnes chances pour l'avenir. Laissez hier de côté, hier qui est déjà vieux... et songez à demain. Je vous aime, Marie. Je vous aime avec une ardeur qui n'est pas de mon âge, si vous voulez, mais plus invincible précisément parce qu'elle est plus tardive et plus étrange. Les philosophes qui posent tout en principes, tiennent pour fondamental et indispensable que chaque homme aime une fois, dans sa vie, d'un amour qui le possède et l'assujétisse tout entier. Avant que de vous avoir vue, je ne croyais pas cela; je me regardais comme à jamais affranchi de cette nécessité vulgaire, commune, *classique*, comme on dit dans les arts. J'ai été marié tout jeune aux deux plus belles femmes de l'Europe; au bout de huit jours, elles m'ont déplu. J'ai eu des maîtresses depuis, parce qu'il faut bien en avoir quand on est riche, quand on joue un

rôle dans le monde. Et puis, c'est un délassement après les affaires; on ne peut pas toujours non plus se rompre la tête à gagner de l'argent!.. Mais je n'aimais pas ces femmes, moi... Qu'était-ce? un délassement, une distraction, je vous dis... Souvent même c'était moins que cela : c'était une chose rare et chère, que je payais afin de la montrer, par amour-propre, et que je changeais quand on l'avait assez vue. Ainsi se passait mon existence, fort ennuyeusement, je vous assure, quand un hasard que je ne saurais trop bénir vous amena tous deux dans ma maison. J'avais bien déjà songé à chercher, je ne sais où, une jeune femme ou une jeune fille, quelqu'un de modeste, de pauvre, dont j'aurais fait ma compagnie, sans m'afficher, vous comprenez cela; sans lui donner une position ni une influence ridicules... Je l'eusse peut-être aimée, celle-là : qui sait ? J'avais chargé

M. Grandhomme de cette affaire, car je n'avais pas le temps de m'en occuper... il est bon à tout, ce M. Grandhomme ! Mais je vous vis, Marie, et je ne songeai plus à personne ; je sentis que mon destin était résolu ; je sentis que j'aimais enfin, moi, presque un vieillard, de ce premier, de ce grand amour qui m'était inconnu... Savez-vous qu'il y avait là quelque chose de providentiel?... Vous étiez triste; votre ame, comme dirait un poète, paraissait en deuil comme votre personne : je pensai que vous viviez dans des conditions fâcheuses, indignes de vous, et en même temps que vous me plaisiez si fort, vous m'intéressiez profondément. Je fus bien hardi, sans doute... je jurai que vous seriez à moi, mais aussi je jurai que vous seriez heureuse... Si je n'ai pas réussi, c'est votre faute et non la mienne !

Ici M. de Saint-Irénée s'arrêta un moment ; sa voix était si émue qu'on eût dit qu'il allait

pleurer. Cet homme là entendait parfaitement la *mise en scène* de ses discours. D'ailleurs il avait en réalité beaucoup de passion pour sa victime.

— Heureuse, grand Dieu! soupira douloureusement la jeune femme... Heureuse, quand il m'a perdue, déshonorée, salie, jetée en opprobre à moi-même!... Heureuse, quand il m'a réduite à ne plus croire en toi, ni en ta justice, Seigneur tout-puissant!... Heureuse, hélas, quand tout-à-l'heure, devant mon Charles qui va revenir, il me faudra peut-être mourir de désespoir et de honte!

— Vous l'aimez donc bien?... dit le financier avec amertume.

— Oh! s'écria-t-elle en se tordant les mains, je suis encore souillée de l'affreux sacrifice que je vous ai fait pour le sauver, et vous me demandez si je l'aime!

— Vous avez bien tort, Marie, reprit froi-

dement M. de Saint-Irénée. Cet homme-là ne vous convenait pas du tout. Un fou, un égoïste; un ambitieux mécontent, jaloux... toujours occupé de son importance ou de sa gloire; voulant à toute force être célèbre, en mal ou en bien, sans souci de ceux qui le touchent, sans s'inquiéter si on pleure et si on souffre chez lui!... Qu'avez-vous cru être à ses yeux? Une compagne, dites? Une égale, une amie?... Non! vous êtes tout uniment une belle femme, une belle forme, un symbole, un modèle..... Les artistes aiment toute la nature; quelle place un simple individu peut-il tenir dans leur cœur? Voyez ce qu'il a fait pour vous. Il travaillait chez moi, et je le payais richement, à cause de son talent, à cause aussi de vos graces, ma toute belle... Il aurait pu continuer et vous amasser quelque chose, comme ont fait ceux de Rothschild... Non! sa soif de bruit n'y trouvait pas son compte : il a mieux aimé

venir ici, se fourrer dans une misérable conspiration de tisserands ; au risque de faire de vous une mendiante, au risque de me compromettre, moi qui le faisais vivre !... Le peuple!... le peuple!... Ils ont tout dit avec ce mot si bête ! Ils veulent être tous les Hommes du Peuple, les héros du Peuple, les défenseurs du Peuple... Pourquoi pas les pères du Peuple, hein, à vingt-cinq ans !... Il est beau, leur Peuple ! il est propre, leur Peuple! Grouillante masse de crétins en haillons, de malfaisans et puants animaux, qui boivent jusqu'à leur lit, jusqu'au pain de leurs enfants, afin que des Spartacus comme M. Charles viennent nous dire ensuite d'une voix menaçante et le pistolet au poing : — Le Peuple n'a pas de quoi manger ! — Le noble chemin pour parvenir, en vérité; et comme on est estimable de se marier quand on a de ces idées-là !...

— Oh ! taisez-vous, monsieur, interrompit

Marie frémissante... C'est lâche, ce que vous dites! car vous savez bien que s'il était là, celui que vous insultez, vous n'oseriez pas parler ainsi... vous savez bien que s'il vous entendait, il vous écraserait!... Vous oubliez donc toujours que je suis sa femme, dites?... Il va venir, monsieur; sortez!

M. de Saint-Irénée pâlit légèrement et regarda sa montre.

— Bah! reprit-il avec une insouciance affectée, nous n'avons rien à craindre. Il n'est pas huit heures, et il y a loin du fort Montessuy aux Terreaux! On ne sort pas de prison aussi vite qu'on y entre; il faut des formalités. Au surplus, madame, soyez tranquille: je sais vivre. Je comprends qu'un peu de temps vous soit nécessaire pour vous préparer à une réunion, fort désagréable pour moi, cependant... je vais vous le donner. Résumons-nous donc, et veuillez m'accorder une minute encore votre

attention... Si le sort de votre mari n'est plus dans mes mains, votre repos, madame, votre honneur, comme on dit, y sont restés. Voici mes propositions. Demain, vous reviendrez tous deux à Saint-Irénée : il faut que dans la journée j'aie de vous une heure qui sera toute à moi. Car enfin, je vous aime avec passion madame, et je veux, j'ai besoin que vous finissiez par m'aimer à votre tour. Je me charge d'éloigner votre mari, d'ici à peu de jours. Vous lui ferez comprendre, c'est bien simple, que c'est dans son intérêt; qu'il a été gravement compromis; qu'il est important qu'on l'oublie en ne le voyant plus pendant quelque temps, jusqu'à une époque plus ou moins prochaine, un changement de ministère, n'importe... nous verrons toujours bien. Il partira et vous resterez... Oh! ne m'interrompez plus, nous n'avons pas le temps. Par un contrat secret je vous assure la propriété de cette maison,

celle où nous sommes, et qui est louée six mille francs par an. J'y ajoute mille francs par mois pour les soins que vous voudrez bien prendre de mon ménage au château. Voilà, je pense, des conditions honorables et qui valent un peu mieux que cette vie sans lendemain dans laquelle un énergumène, un tribun qui se fera mettre au mont Saint-Michel, si on n'y prend garde, vous traîne misérablement avec lui. Réfléchissez, Marie, et acceptez, si vous êtes sage. Le bonheur pour une femme, après la beauté, est le même que pour l'homme... c'est la liberté : et quand on est pauvre, on n'est pas libre. A demain.

— Non pas, monsieur... non pas! dit la jeune femme suffoquée de honte et d'indignation. C'est trop infâme, aussi!... Mon Dieu, je suis donc devenue bien vile, même aux yeux de cet homme, pour qu'il parle ainsi de m'acheter?

— Vous acheter?... Allons donc! reprit le financier en rougissant malgré lui : pourquoi dire de ces vilains mots–là? Deux personnes ne peuvent-elles s'entendre amiablement sur un point, par convenance réciproque, sans qu'il y ait aussitôt une vente et un achat? Ai-je acheté M. Charles, votre mari, en le prenant chez moi? Eh mon Dieu! ce sont les mots qui nous brouillent avec les idées, mon cher ange! M. Charles a embelli ma demeure, vous embellirez ma vie : voilà tout. C'est la chose la plus simple du monde.

— Jamais, monsieur!... vous me faites horreur, vous êtes le démon! Sortez!

— Marie, dit lentement M. de Saint-Irénée, si demain je ne vous vois pas au château venir à moi, seule et raisonnable, après-demain M. Charles saura que vous êtes ma maîtresse...

— Bourreau !... Je lui dirai, moi, que vous en avez menti !

— Vous n'oserez pas.

— Vous verrez !...

— Eh ! bien, peu m'importe. Il ne vous croira pas, dit le millionnaire en prenant son chapeau... et la prison, qui s'ouvre pour lui ce soir, pourra bien alors une seconde fois se refermer sur lui. Comme vous voudrez, ma belle victime ! Il est huit heures, je vous laisse : réfléchissez. A demain.

Marie attendit vainement Charles pendant toute la nuit.

VI.

A quelques jours de là, chez un restaurateur du faubourg de Vaise, deux hommes, qui avaient demandé une chambre particulière, attendaient l'arrivée d'un troisième. La table était mise depuis longtemps, et le chef était déjà venu, dignement et douloureusement, avertir ces messieurs qu'il ne répondait

plus de la qualité des plats. Une ardente inquiétude semblait dévorer également ces deux hommes, dont l'un pourtant souffrait plus que l'autre, à en juger par les efforts qu'il faisait pour cacher ses tortures à son ami. Ils marchaient, se croisaient et se regardaient sans rien dire; de temps en temps ils allaient, l'un ou l'autre, se mettre à la fenêtre pour voir si le troisième venait.

— Enfin! s'écria l'un d'eux en s'élançant de la fenêtre dans la chambre, l'enfer nous exauce... le voici!

L'autre sonna aussitôt. Une fille parut.

— Mon enfant, lui dit-il, servez et faites frapper deux bouteilles de vin de Champagne

— C'est bien, monsieur, répondit la fille.

— Du vin de Champagne? dit le premier qui avait parlé... Et qu'en veux-tu faire, Raymond?

— Je veux le faire boire à notre homme,

afin qu'il jase, mon pauvre Charles... Je le connais, vois-tu. Il adore le vin de Champagne, mais il ne sait pas le porter. Tiens-toi bien, par exemple!.. qu'il ne se doute de rien; ou nous en serions pour nos frais. Chut ! je l'entends qui souffle.

L'homme entra. C'était M. Grandhomme, le complaisant architecte de la demeure et des plaisirs de M. de Saint-Irénée. Les autres étaient Charles Benfeld et Raymond Lascaris, un jeune Grec élevé à l'école de peinture de Lyon, et profondément dévoué à Charles, dont il admirait le caractère encore plus que le génie.

— Arrivez donc, gros paresseux ! s'écria Raymond en simulant un bâillement énorme ; je m'endormais à vous attendre, en vérité...

— Mon Dieu, ne m'en parlez pas, répondit M. Grandhomme tout essoufflé. Est-ce qu'on en a jamais fini avec ces chiens d'ouvriers? Ça

demande de l'ouvrage, et ça prie le bon Dieu de n'en pas trouver !

— Ceci n'est pas très neuf, ô le plus gros des entrepreneurs ! dit le peintre.

— C'est neuf comme la pluie et les cors aux pieds ; ça revient tous les jours. Voilà une heure que je suis chez le serrurier pour une maudite clé, tenez !... Ouf ! je meurs de faim. Bonjour, M. Charles ; ça va bien, aujourd'hui ?

Il jeta, en effet, une clé neuve sur la table.

— Une jolie clé, et qui paraît habilement faite, dit Raymond en l'examinant machinalement... Qu'est-ce que ça ouvre ?.. la caisse du receveur général ?

— Farceur ! fit l'architecte... Non, c'est un passe-partout du château.

— Un passe-partout ?... cette idée ! pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'y a pas la cloche,

les chiens, le concierge, les domestiques, les deux gardes?

— Sans doute... Mais pourtant, on peut aimer, dans certains cas, à ne mettre en branle ni le battant de la cloche ni la langue des chiens... On peut avoir des raisons pour ne pas montrer sa figure à toute cette honnête valetáille... Et puis, c'est qu'il ouvre tout, celui-là : c'est commode.

— Vrai ?..... vous me le prêterez quelquefois, hein, papa Grandhomme?

— Mauvais sujet!... Pour aller dans la lingerie, n'est-ce pas? S'il était à moi, encore...

— A qui donc est-il?

— A Crésus, jeune et curieux étranger!.. Mais voici le potage : à table, mes enfans.

Ils s'assirent tous trois, occupant chacun une face de la table, de façon à ce que Char-

les montrât moins que Raymond son visage au confident de M. Saint-Irénée.

— Mes chers amis! continua le bonhomme d'un ton pénétré, quoique tout en mangeant: mes collègues! mes gloires! Savez-vous que c'est bien gentil à vous de m'avoir mis de ce petit dîner d'adieux?... C'est que je puis le dire hautement, nous étions à ce château comme de vrais Horaces; des *frères à l'épreuve*, sans aucune espèce de calembourg! des fidèles, et des fameux!... Pour moi, quoique je sois loin, c'est tout simple, de partager les opinions de Charles, et malgré les dix mois de cage qu'il vient de faire, je ne me serais pas consolé de l'avoir laissé partir sans lui serrer la main... Ah! ça, comment part-il, décidément, ce pauvre Charles?

— Eh bien! dit le peintre, après dîner nous irons à Saint-Irénée, dans le cabriolet. Charles y trouvera sa femme, ses bagages, et

pas de gendarme pour l'ennuyer. Et puis, ce soir, la diligence le prendra en passant.

— Et qui ramènera madame?

— Le domestique ou moi, n'est-ce pas, Charles?

— Sans doute, mon ami, dit le sculpteur d'une voix brisée.

— Allons donc, mon cher! s'exclama l'architecte : du courage! Buvons un coup, tenez... C'est dur, j'en conviens; mais vous reviendrez. On se reverra, que diable!... C'est pour votre bien, après tout. Vous aviez fait une fière sottise, dans tout cela..... Heureusement que M. de Saint-Irénée a le bras long aujourd'hui: au premier petit changement, vous rentrerez, vous serez sage, et personne ne vous inquiétera... Soyez tranquille, allez! celui qui vous a fait sortir de prison saura bien vous rappeler de l'exil... Vous ne vous figurez pas tout l'intérêt que cet homme-là

vous porte ; et à votre femme, donc !.. Ce qui vous rendra l'absence moins triste, mon cher ami, c'est la douce certitude que, grâce à lui, cette charmante femme ne manquera de rien... Ah ! c'est qu'il aime les arts en roi, celui-là !

— Oh ! je ne doute pas que sa générosité n'égale sa puissance !... Je crois que M. de Saint-Irénée m'aime et me sert singulièrement !... répondit Charles, les dents serrés...

— Comme un père, mon ami ! c'est un véritable père pour madame et pour vous... Raymond, versez-moi donc de ce vin de Champagne, il est ma foi bon ! A propos, l'avez-vous vu aujourd'hui, notre François Ier ?

— François Ier ! Oui... c'est cela ! ce doit être cela, murmura le sculpteur à l'oreille de son ami : le roi corrupteur ! le lion débauché !

— Non... Il s'est dérobé à notre reconnaissance, se hâta de répondre Raymond qui voyait que Charles se contenait à peine...

Mais ils se sont dit adieu hier; et d'ailleurs, ce soir, ne sera-t-il pas au château ?

— Non.

— Vous croyez, M. Grandhomme? dit Charles en pâlissant.

— Il dîne chez le préfet, et il y passera la soirée... Affaire d'élections... c'est grave.

— Il ne couchera donc pas à Saint-Irénée? demanda Raymond d'un air tout joyeux.

— C'est possible... Pourquoi?

— Oh bien, prêtez-moi le passe-partout, père Grandhomme! J'irai faire la conduite à Charles jusqu'au haut de la côte, et je rentrerai à mon aise... Les nuits sont si belles!

— Je ne peux pas, mon cher ami. C'est sacré, ces choses-là: vous entendez... Croyez-vous donc que je serais resté une heure à l'attendre, tout uniment pour vous le laisser? Vous êtes encore bon enfant!

Charles fit un mouvement.

— C'est juste! dit le Grec en lui froissant le genou sous la table. Nous ne vous demandons pas vos secrets, ô Vitruve!... Mais buvez donc! car vous ne buvez pas; car nous ne buvons pas, morbleu!... Allons, Charles... A des temps meilleurs!

— A la vengeance! répondit le sculpteur d'une voix funèbre.

— Voulez-vous bien vous taire, buveur de sang! dit l'architecte en regardant la lumière au travers de son verre vide... A la vengeance de quoi? A force de fréquenter vos *canuts*, on dirait que vous avez fini par en devenir un. Ils se plaignent; hein? Il leur faudrait encore un 93, n'est-ce pas?... Eh! qu'ils travaillent!... Tas de fainéans! Tas d'idiots!...

— C'est vrai, monsieur. Vous avez raison, interrompit Charles avec un sourire amer; la faim rend fainéant... ou voleur; la misère rend idiot, ou féroce! Ils ont choisi l'extrémité

qui ne pouvait nuire qu'à eux-mêmes, ces pauvres canuts!... Mais ce n'est pas de les venger qu'il est question pour le moment, M. l'architecte de la préfecture: ainsi, calmez-vous.

— Et buvez! continua le jeune Lascaris, en remplissant le verre du gros homme.

— Il n'y a pas de doute à cela! reprit celui-ci, déjà tout rouge et retenu dans son ordre d'idées anti-démocratiques par ce douzième ou treizième hommage aux étourdissantes vertus d'un vin qu'il faut bien que le monde entier aime, ô Champagne! puisque dans le monde entier on le contrefait... Il n'y a pas de doute!... Ceux qui travaillent deviennent des gens comme il faut, des gens riches, quand ils ont de l'ordre et de l'économie. Voyez un député d'ici, M. Fulchiron ...... Il a été canut, lui; il ne s'en cache pas... et à présent il est millionnaire, il va à la cour, il

a le plus beau jardin de Passy! Ce n'est pas plus difficile pour un canut honnête, ces choses-là, que pour un soldat de devenir maréchal de France... Il faut du travail et de la conduite, voilà tout. Les Français sont égaux devant la loi. Qui est-ce qui peut m'empêcher de devenir académicien et baron, moi? et vous aussi, avec quarante mille francs de rente? M. de Saint-Irénée en a bien davantage: et il n'a guères commencé plus haut que nous, pourtant!... Laissez-moi donc tranquille avec votre peuple, tenez! Il reste dans sá fange comme les cochons de la ferme, parce qu'il s'y complaît... Vous avez pitié de ses haillons? donnez-lui des habits propres, et vous verrez s'il ne les vend pas pour aller boire... Pouah! A votre santé!

— Boire!... boire! s'écria le sculpteur indigné. Et que faites-vous donc à cette heure, vous?

— Moi je travaille; moi j'ai des moyens!...

balbutia l'architecte : je suis un honnête homme! Vous faut-il ma tête, voyons, parce que j'ai dit cela?

— Allons donc! dit Raymond, est-ce qu'il faut chagriner le papa Grandhomme? Ce n'est pas de lui, tu vois bien! c'est copié ; ça sent son châtelain d'une lieue, n'est-ce pas, mon gros Mansard? Vous ne renieriez pas votre origine, vous, hein?... Au peuple, papa! au peuple!... Très bien!... Ainsi M. de Saint-Irénée n'est pas noble? et il veut le paraître en criant contre la canaille?... Ce n'est pas fort : les vrais gentilshommes n'ont jamais pris ces précautions-là. Ah! monsieur de Saint-Irénée! Cela ne me surprend point, au reste ; et comme vous le disiez, il faut que ce pauvre Charles lui ait inspiré une affection tout-à-fait singulière pour...

— Tais-toi! dit Charles en se levant et lui serrant le bras convulsivement.

L'architecte riait d'un rire hébété et cynique.

— Viens! s'écria le sculpteur qui ne se possédait plus.

— Non! pas encore, répondit le peintre à voix basse.

— Raymond, dit M. Grandhomme, c'est bête!.. Vous êtes garçon et moi aussi, très bien... Mais on a des égards pour un ami dans le malheur, que diable!

— Enfer! gronda Charles entre ses dents; n'en savons-nous pas assez?... Veux-tu donc que ce porc me dise tout?

— Je veux que tu te venges! dit le Grec. Je veux t'avoir cette clé... Un moment.

— Damnation!... perfidie!... Elle, mon Dieu, elle! murmura le sculpteur accablé.

Raymond sonna pour demander du vin de Champagne.

— Encore? fit le bon architecte, de ce ton de reproche amoureux que les buveurs seuls savent prendre; ce n'est pas raisonnable.... Voilà des folies!... Pourtant, du Moët!.. pas moyen: du vrai Moët goudronné!... Eh bien, c'est pour moi, alors! Je ne veux pas que Charles se compromette... On parle trop quand on a bu... Allons, à la santé de M. Renaudin!

— Renaudin! s'écria Charles... qu'est-ce que cela, Renaudin?... Quel Renaudin?

— Eh bien... Renaudin de Saint-Irénée!... Chut! n'allez pas le dire, vous autres; j'ai su cela tantôt, chez le petit notaire qui trouve madame Charles si jolie... Il est jaloux du patron comme un vrai tigre!

— Renaudin!... répéta le sculpteur pâle, immobile, inerte, comme si la foudre l'eût frappé.

— Ça vous étonne, hein? dit l'architecte...

Un fichu nom !... C'est pourtant le sien !... Il a été commis dans les charrois... C'est pour cela qu'il voudrait être baron... C'est bien pardonnable, un si brave homme !

— Renaudin.... Savez-vous s'il a habité Strasbourg ?

— Strasbourg ?... je crois que oui... Il aura fait des munitions par là, dans le temps : *des orges*, comme on dit,et des bonnes, il paraît ! Ah ça, motus... vous êtes un ami, et ce n'est pas parce que votre femme !..... Il ne serait pas bien aise, vous comprenez ?.. A la vôtre !... Qu'est-ce que cela vous fait ? vous êtes philosophe... Du joli vin! C'est dommage qu'il soit trouble... c'est la chaleur, voyez-vous !... Eh bien ?... qu'est-ce que j'ai donc ? Raymond!.. mon ami !..

Il avait trois bouteilles passées. Il se leva, trébucha, se coucha. Raymond lui prit le

passe-partout, mit à sa portée une carafe, un verre, et dit aux gens de la maison de le laisser dormir.

VII.

Un peu après minuit, la diligence partie de Lyon s'arrêta, comme c'était alors l'habitude, au sommet de la côte de Saint-Irénée, pour attendre et reprendre les voyageurs qui, selon l'habitude aussi, avaient mis pied à terre au bas de la côte, afin d'alléger le lourd véhicule dans sa pénible ascension. Les voyages en di-

ligence n'ont plus guères aujourd'hui de ces petites promenades si salutaires aux détenus engourdis des voitures publiques. Le bon plaisir du Paquet, toujours si pressé d'arriver, condamne à une célérité mortelle le voyageur, cette superfétation incommode en fait de messagerie.

Le conducteur appela vainement, de la trompette et de la voix, deux jeunes messieurs qu'il avait pris au château une heure auparavant : ni l'un ni l'autre ne répondirent, et cependant on avait les bagages de l'un des deux. Après maints jurons, la diligence reprit sa course, à la large satisfaction d'un puissant membre du conseil des manufactures, habitant du coupé, que la venue nocturne de ces deux voyageurs avait singulièrement contrarié dans ses arrangemens de sommeil.

A la même heure, deux hommes, enfoncés dans l'angle rentrant d'un des pavillons de la

grille de Saint-Irénée, écoutaient en silence le bruit lointain, mais déjà distinct et sonore, des roues d'un cabriolet. C'était Charles et le Grec Lascaris. Bientôt ils se penchèrent sur le chemin; les lanternes brillaient et venaient à eux dans la nuit noire, semblables aux deux yeux d'un de ces monstres que l'on voit courir dans les rêves, tout pleins d'une lueur liquide faite de phosphore et de sang. On entendit des voix alors; la voix tranquille d'un homme qui parlait au cheval; la voix agitée d'une femme qui avait peur et qui pleurait. Charles et son compagnon se rejetèrent derrière le pavillon.

Le cabriolet s'arrêta devant la grille et un homme en descendit. Cet homme, on s'en doute bien, était M. de Saint-Irénée. Il fouilla dans les poches de la voiture, et n'y trouvant point ce qu'il cherchait, apparemment, il grommela ces mots que les jeunes gens entendirent :

— Il n'a pas mis le passe-partout!.. L'imbécille!... Il faudra qu'on me voie entrer!

Il chercha encore, fort irrité, et se décida enfin à heurter aux vitres du pavillon opposé à celui qui servait de cachette aux deux artistes. On vit s'allumer une chandelle, s'ouvrir une fenêtre, et paraître la grosse tête rouge du concierge, lequel, envisageant son maître, s'empressa, tout étonné, d'aller ouvrir la grille. La voiture entra: Charles s'était précipité, et à un rayon égaré du flambeau que tenait le suisse, Charles avait reconnu Marie!.. Marie, qu'une heure auparavant il avait vu monter avec un domestique, dans ce même cabriolet, pour retourner à Lyon, malgré les prières que tout le château et lui-même lui faisaient de rester!...

Alors, tournant le pavillon dans la ligne des murailles du parc, les deux amis coururent à travers les champs jusqu'à une petite porte

dans la serrure de laquelle Raymond glissa le passe-partout enlevé du gousset de l'architecte ivre-mort. La clé tournait à merveille.

Quand cette porte fut ouverte, Raymond tira de ses poches deux pistolets, de son sein un poignard, et remit ces armes au sculpteur. Puis il l'embrassa et lui dit :

— Allons, frère! va te venger et reviens. Je veille et je t'attends ici : tout est prêt derrière la ferme pour ta fuite... Va.

Et lui serrant la main dans une dernière étreinte :

— Toi qui n'es pas de mon pays, pardonne, ajouta-t-il les larmes aux yeux... si tu peux pardonner!

Charles ne répondit pas, mais il montra le ciel et disparut tout aussitôt dans les fourrés du parc.

Arrivé en vue du château, il regarda et vit une lumière monter lentement l'escalier d'une

tourelle qu'il connaissait; puis disparaître, puis revenir, puis s'arrêter enfin dans la rotonde dont nous avons déjà parlé, celle où M. de Saint-Irénée avait vu Marie pour la première fois. Quelqu'un vint prendre le cabriolet resté au bas du perron et le conduisit dans la cour des remises. Au bout d'un quart d'heure, plus rien ne bougea. Alors, serrant ses armes sur son cœur comme pour en comprimer les battemens, le sculpteur se dirigea vers la partie du château que l'on n'habitait pas encore. Il entra où il voulut sans peine; le passe-partout était vraiment une clé magique, le rameau d'or du couvent de Sainte-Rosalie. La parfaite connaissance qu'avait Charles des mille détours de cette vaste demeure lui permit de parvenir à tâtons jusqu'à la porte du couloir qui séparait les appartemens terminés de ceux qui ne l'étaient pas. Il ouvrit cette porte aussi facilement que les autres, et trou-

va le couloir éclairé, comme c'est l'usage, la nuit, dans les nobles habitations. Il écouta encore et n'entendit rien. Il se remit à marcher sur un épais tapis qui éteignait ses pas ; il y avait des glaces dans le couloir, il tressaillit en s'y voyant passer, tant son visage avait une expression terrible. Enfin il mit la main sur la serrure de la chambre fatale ; un cri partit dans l'intérieur, et sur ce cri il entra... M. de Saint-Irénée tenait Marie sur son sein, et couvrait de ses baisers impurs la jeune femme tout éplorée!

Ils ne l'avaient pas entendu: et quand ses doigts qui n'étaient plus de la chair mordirent leurs bras pour les disjoindre, ils se séparèrent terrifiés et restèrent sans regard et sans voix, comme si du plancher dérobé sous leurs pieds se fût tout-à-coup dressée jusqu'à leurs têtes quelque infernale apparition.

Charles Benfeld alla fermer la porte et mit

la clé dans sa poche. Puis, sans regarder le financier, il vint à sa femme atterée et lui dit, en armant un pistolet :

— Marie Aubry, vous allez mourir!

Au son de cette voix si redoutable et pourtant si aimée, la malheureuse femme sortit de son anéantissement.

— Que dis-tu, mon Charles? s'écria-t-elle en tombant à genoux, les bras tendus vers lui.

— Je dis, Marie Aubry... qu'il faut que vous mouriez! reprit-il, étonné de ne pas sentir de haine pour cette femme qui l'avait trahi et qu'il allait tuer.

— Oh merci! soyez béni, mon Dieu, qui envoyez sa main pour me délivrer!

Puis elle se releva, ferme, résolue, radieuse, et elle dit :

— Charles, avant de frapper, comme c'est

juste que tu le fasses, car je suis adultère, car je suis déshonorée!... écoute-moi.

— Je n'écoute rien, madame... Priez, car vous allez mourir! répondit le sculpteur d'une voix sourde.

— Alors, parlez-lui, vous, monsieur, reprit Marie en se croisant les bras et regardant M. de Saint-Irénée. Dites-lui, vous à qui je me suis vendue, si c'était pour de l'or ou pour du sang!... Vous vous taisez? Vous êtes aussi lâche que cela, monsieur de Saint-Irénée?... Eh bien je parlerai donc, alors; car il faut bien que celui qui va me punir de mon crime, sache comment je l'ai commis. Au nom de votre mère, Charles! au nom de Dieu, je vous commande de m'écouter... Cet homme que tu vois-là est un monstre d'égoïsme et de luxure, figure-toi! Dès qu'il a eu mis le pied dans le château, il m'a poursuivie, obsédée de ses tentations infâmes, tous les jours, en personne

ou par les siens, sans respect pour la douleur sainte dont nous étions enveloppés, mon Charles, et qui me tenait corps et ame sous son deuil éternel. Vingt fois j'ai voulu aller à toi et te dire tout, mon protecteur, mon mari, mon maître!.. Mais tu travaillais, ici: tu étais bien, ta santé revenait; tu oubliais, tu vivais! et je me fiais à mon amour, à ma force, à ma vertu. Cet homme vit cela, Charles. Tu fus arrêté, mis en prison, accusé de je ne sais quel complot invraisemblable, insensé; il vint, il m'effraya, il me dit que tu étais perdu; il me parla de la cour des pairs, de la déportation, du mont Saint-Michel où l'on devient fou, entends-tu! Il me dit qu'il pouvait t'enlever à tes juges, te rendre libre, te faire riche et heureux hors de la France... Son confident, son complice, Grandhomme, me parlait comme lui.... Il mit un prix à ce service : c'était mon honneur, c'était mon salut, c'était

mon ame; car le désespoir tue les ames, Charles!... J'ai prié, mon Dieu! j'ai pleuré... et j'ai tout livré, tout! Il fallait bien te sauver, n'est-ce pas?

Elle s'arrêta, étouffée par ses sanglots. Charles s'avança vers M. de Saint-Irénée et lui toucha le bras en frémissant.

— Est-ce vrai, dit-il, que vous ayez fait cela, monsieur?

Le châtelain tressaillit... mais il ne répondit pas.

— Ce n'est pas tout, écoute, écoute encore! reprit la jeune femme avec un accent terrible. Le jour que tu devais sortir de prison, il est venu. Il m'a fait des propositions comme on en fait aux femmes perdues; il a voulu m'affermer ma honte à l'année, au mois; il m'a tenue ainsi toute une nuit, suspendue à l'affreuse idée que si je n'acceptais pas, tu ne sortirais pas... Et j'ai accepté!!

— Oh! mais dites donc, monsieur, répéta Charles d'une voix brisée par la colère et la douleur... Est-ce que c'est possible?... Est-ce que c'est vrai?

— Tu l'interroges? Charles, dit amèrement Marie... Il ne te répondra pas. Pourquoi faire? Il sait bien que j'achèverai... ; que dirait-il ? Tu es sorti, il y a quatre jours, des prisons de Montessuy; et tu m'as cherchée pendant trois jours..... Je te fuyais; j'étais folle; je courais devant toi de Lyon à Saint-Irénée, de Saint-Irénée à Lyon... Enfin hier tu m'as trouvée, tu m'as vue ; tu m'as tenue mourante, glacée, épouvantée dans tes bras ; mon corps se sauvait de ta main ; mes lèvres avaient peur de tes lèvres ; tu m'as soupçonnée, condamnée dans ton ame, je l'ai vu !... Mais j'avais un jour à souffrir encore ; tu devais partir aujourd'hui... Tu es parti ce soir, en effet ; et cette uit je me serais tuée, et tu n'aurais rien su.

Car c'était plus honteux que ma honte, plus infâme que mon opprobre! Il m'avait trompée, entends-tu!... ce n'était pas vrai : il ne t'a pas fait sortir de prison, il t'y a fait mettre; il ne te sauvait pas d'un danger, il t'éloignait!...

— Comment, comment! qu'est-ce que tu dis là, Marie? tu es folle, s'écria le sculpteur hors de lui.

— Je te dis que c'est sur la dénonciation d'un de ses complaisans, Grandhomme ou un autre, que tu as été arrêté. Je te dis que tu n'es pas libre de son fait, mais du fait des juges de la mise en accusation qui n'ont rien trouvé contre toi. Je te dis que cet homme m'a volé mon affreux sacrifice, enfin! entends-tu cela, Charles? Il m'a trouvée sur la route tout-à-l'heure, il m'a ramenée; et il était à tout me dire, il était à s'en vanter, quand tu es entré, envoyé par le ciel qui m'a pris en pitié... A présent, mon bien-aimé, que tu sais

mon malheur, fais ton devoir : je suis prête... je te bénis... J'attends !

Et elle s'inclina devant lui, les mains croisées sur sa poitrine, belle, et pâle, et sainte comme une martyre.

Charles vint à elle, la releva et lui baisa le front.

— Monsieur de Saint-Irénée, dit-il avec une oppression si violente, que ses paroles semblaient tomber une à une; voilà qui est bien horrible, et pourtant voilà qui est bien vrai, n'est-ce pas ? Vous êtes, convenez-en, le plus cruel et le plus lâche des hommes ! Un brigand n'eût pas fait ce que vous avez fait. Eh quoi ! vous à qui sourient tous les bonheurs, toutes les grandeurs de la terre ; vous, prince de ce règne de Plutus, qui n'avez qu'à étendre la main, qu'à frapper du pied pour qu'il vous vienne des joies, des hommages, des caresses à enivrer tout un peuple : il a fallu que vous

ôtiez sa pauvre part à un misérable honnête homme qui n'avait que cela pour se tenir fier et debout au milieu des ignominies dont vous et les vôtres, monsieur, avez fait à la France un lit où elle se meurt incurable, pourrie, vilipendée! Si je vous tuais pour cela, agioteur féodal! pacha qui voulez des sultanes et des eunuques! vampire qui se prend à la pureté des femmes après avoir aspiré la fortune des hommes! Si je vous tuais, comme j'en ai le droit..... ne croyez-vous pas que vous l'auriez mérité?

— Monsieur, dit le financier avec effort, je ne vous demande pas comment vous êtes entré chez moi... Je vous ai offensé, je vous dois une réparation... Fixez l'heure et le lieu.

— Une réparation! répondit le jeune homme avec un rire étrange, en jetant sur une table le pistolet qu'il tenait à la main. Et qu'est-

ce que vous pouvez réparer, je vous prie ? Ils ont tout dit avec ce mot : c'est leur confession et leur absolution !... Vous n'avez donc pas songé qu'elle n'est même pas toujours possible, cette réparation chimérique! Si j'étais un forçat ? ou le frère, ou le fils d'un forçat ? Si j'étais un bâtard, un homme sans nom ? Si Marie n'était que ma maîtresse ? Si vous étiez... Tenez, j'ai lu dans l'histoire de Florence qu'un jeune homme qui était l'amant d'une femme mariée, fut surpris par le mari. Il fallait une réparation : au moment de se battre, l'amant de la femme apprit qu'il était le fils du mari .. en réparation, le mari fut obligé de se tuer ! Non, vous ne me ferez pas de réparation, monsieur ; je vous punirai d'une autre manière... Oh ! ne souriez pas : écoutez. Je savais que Marie me trompait ; j'ignorais comment, voilà tout : et ce matin j'avais résolu de vous tuer l'un et l'autre. Mais en

chemin pour venir, j'ai reçu de Dieu une révélation... Vous saurez plus tard ce que c'était, et ce sera une horrible vengeance... peut-être! J'ai feint de partir ce soir, et je suis revenu me cacher près d'ici, avec cette clé enlevée à votre fidèle, qui dort ivre, à cette heure, dans une auberge du faubourg de Vaise. Si le cabriolet n'était pas revenu, vous ne m'eussiez jamais revu sans doute... Mais quand vous avez ramené cette femme, j'ai cru que nos adieux avaient été une comédie, et je suis rentré ici afin de la tuer!... Maintenant que je sais tout, monsieur, vous voyez, je suis calme et désarmé; car Marie est innocente pour moi, le crime forcé n'est pas un crime. Viens, Marie! viens, chaste et sainte victime de l'impureté humaine!... Adieu, monsieur de Saint-Irénée... Un mot encore, cependant... Vous vous appelez bien Renaudin, n'est-ce pas?

— Renaudin ! s'écria le millionnaire stupéfait... qui vous a dit ?

— Vous avez bien habité Strasbourg ? vous étiez bien fournisseur des armées impériales ?

— Comment savez-vous ?

— Vous me demandiez un jour où nous nous étions vus... nous nous sommes vus à Strasbourg, Renaudin de Saint-Irénée..... Adieu. Ne chassez pas M. Grandhomme..... il peut encore vous être utile... Que ta nouvelle aristocratie t'en promet de belles, ô mon pays !...

— Un instant ! dit le financier en frémissant de rage... Vous n'aurez pas la joie de me laisser seul à souffrir... Vous n'emmènerez pas cette femme ! Par l'enfer, non ! vous ne l'emmènerez pas !

D'un mouvement prompt comme l'éclair, il prit le pistolet qui était sur la table et étendit Marie morte à ses pieds.

— Vous n'avez donc pas compris que, moi

aussi, j'aimais Marie? dit-il ensuite avec un horrible sang-froid.

Charles se jeta sur lui, bondissant de fureur, son poignard à la main... Mais il s'arrêta tout-à-coup, laissa tomber l'arme, et regardant cet homme de la manière dont les fous regardent :

— Pourquoi, dit-il? Tant mieux, ô ma Niobé! la vengeance n'en sera que plus effroyable.

Vous venez de lire l'histoire de Charles Benfeld. Je ne la sus pas si vite. Le forçat ne me connaissait pas assez pour se montrer si confiant à mon égard, peut-être; ou bien n'eût-il pas daigné, dans la fierté de son immense malheur, attendrir même son ami le plus cher par le récit de ce sacrifice héroïque de l'honneur d'un homme à une vengeance et

à un serment. Seulement, lorsque je lui eus appris qui j'étais, il parut se souvenir et me conduisit en silence dans un coin reculé de l'arsenal de Brest; là, de ses mains d'Hercule, soulevant un énorme bloc de rocher, il démasqua un léger enfoncement dans lequel se trouvaient quelques ardoises qu'on eût dit avoir été jetées au hasard. Il les examina soigneusement, l'une après l'autre, et m'en remit une qu'il m'invita aussitôt à cacher sous mes vêtemens, en me faisant comprendre qu'elle était creuse. Revenus tous deux près du bagne, il me demanda mon portefeuille, y crayonna quelques mots, et, après me l'avoir rendu, il s'éloigna en me saluant de la main, comme on fait à ceux que l'on peut revoir tous les jours. Il avait écrit ceci: — Porter l'ardoise à Raymond Lascaris, peintre, rue de l'Abbaye-St-Germain, à Paris, et aller ensemble où Lascaris dira d'aller.

Le lendemain, Eugène Artaud, Alfred Listel, Frédéric Demarsy et moi, nous étions de retour à Morlaix, nous communiquant mutuellement les impressions diversement funèbres et terribles qu'avaient laissées dans nos cœurs un si douloureux pélerinage; et parmi nous qui, je le répète, ignorions tous encore le mystère du crime prétendu de Charles Benfeld, il n'y eut guère que le sévère Frédéric qui ne voulût pas admettre la possibilité de l'innocence, ni même, bien plus, l'atténuation du forfait jaloux de ce magnifique condamné.

— C'est à de pareilles organisations surtout, nous dit-il, que la violence est défendue. D'ailleurs, quand la justice se trompe, c'est, à mes yeux, comme une révolution du globe. Trop de garanties enveloppent l'accusé dans nos lois, pour qu'une erreur judiciaire puisse être un phénomène qui se répète. Depuis quarante ans bientôt, vos récriminations vi-

vent sur Lesurques, mes philantropes. La justice a pu se tromper pour Aubry ; elle ne s'est pas, soyez-en sûrs, trompée pour Benfeld.

Et nous étions sur le pont du Morlaisien, en pleine mer, doucement bercés par les flots qui nous souriaient cette fois, que notre discussion n'avait pas encore épuisé ce triste sujet.

— Allons, dis-je, aussi bien le retour en sera abrégé ; à ma connaissance et à celle d'Eugène, Brest a enfermé deux innocens au moins. Frédéric, pour des esprits comme le vôtre, un fait vaut plus que des torrents de dissertations. Je ne vous recommencerai pas, après l'Institut, le calcul des probabilités judi-

ciaires ; je veux bien tenir pour illuminés de Dieu les sept bourgeois sur douze qui disent à un homme *meurs* ou *vis* ; *sois pur* ou *sois déshonoré* ; seulement laissez-moi vous raconter la mort juridique de Pierre, l'Auvergnat.

MORT ET VIVANT.

MORT ET VIVANT.

I.

Quand vous quittez Clermont pour aller à Lyon, vous rencontrez d'abord Pont-du-Château, une ville très parfaitement laide et sale, ainsi appelée, parce qu'elle possède sur l'Allier un pont, et au bord de l'Allier un châ-

teau, vieux manoir qui tombe, inutile et méprisé comme les autres grandeurs de son temps, mais de la terrasse duquel l'œil se promène sur un long paysage plein de montagnes vertes et d'eaux grises qui n'est pas sans beauté. Au reste, il est vrai de dire que dans toute cette partie de l'Auvergne, la nature semble avoir jeté ses dons aux hommes avec autant d'abandon et d'amour que les hommes ont mis d'ingratitude à les reconnaître, et d'ignorance à les employer. Nulle part en France, et peut-être en Europe, et peut-être au monde, vous ne trouverez un plus beau sol déshonoré par une culture plus sauvage, ni des sites plus enchanteurs, tachés d'habitations plus misérables. La Limagne, cette terre promise, cette Chanaan de l'Écriture, qui commence aux bois de Randan, et finit au-delà d'Issoire; la Limagne, autrefois un immense lac que les volcans ont soulevé et desséché, en s'affaissant

et s'éteignant autour de lui; aujourd'hui un immense verger où tout vient, les blés comme en Beauce, les vignes comme en Languedoc, les pommes comme en Normandie, le reste mieux qu'en Touraine; où il suffit de gratter la terre du bout d'un bâton, pour qu'à l'instant la terre travaille et produise; la Limagne donne pourtant au voyageur l'idée d'une possession féodale, où le serf est resté attaché, mourant de faim, hâve, hébêté, maudit, aidant la terre à se faire panache pour les casques, or pour les armures, joyaux, festins, fêtes de châtelaines et de châteaux, sans qu'il ait le droit de prélever seulement sa nourriture sur toute cette richesse, lui, l'homme de somme, l'esclave de la glèbe, marqué à la cuisse et compté par paires comme les bœufs qu'il mène!

Oui, c'est en vérité hideux, que de voir comment les Auvergnats traitent l'Auvergne.

Ils n'ont point de routes ; car je ne pense pas qu'ils aient le droit d'appeler routes les fossés de boue éternelle ou les douloureux semis de grosses pierres qui passent à travers leurs magnifiques campagnes. Remarquez qu'ils ont chez eux des roches et des laves à faire des chemins beaux comme les rues de Gênes. Les autres beautés de la vie de l'Auvergnat, demeure, costume et le reste, résultent avec une logique parfaite de l'état infâme des moyens de communication. L'Auvergnat perdrait ses souliers dans la fange des sentiers : il ne met pas de souliers ; il casserait ses sabots parmi les pierres : il porte ses sabots à la main et va pieds nus ; le cuir de l'éléphant, la carapace de la tortue sont du satin, comparés à la peau d'un pied auvergnat. L'Auvergnat briserait les ressorts de ses voitures, au bout de deux heures des effroyables cahots que ses chemins gardent à qui ose s'y faire rouler, donc

il ne suspend point ses voitures : il voyage dans je ne sais quoi de bas et d'informe qu'il appelle *patache*, ouvert par les deux bouts, où l'on se tient courbé, dos à dos, assis sur une planche attachée par des ficelles, et les pieds dans des paniers qui remuent. La voiture cellulaire des bagnes n'est point, je suppose, plus afflictive ni plus infâmante que cela. L'été, quand il fait beau, on met de la paille dans une charrette, on s'y couche, et puis fouette ! au grand trot!... les apothicaires d'Aigueperse, de Limons, de Maringues vendent de l'eau-de-vie camphrée.

Aux chemins de l'Auvergne, nous devons aussi les chars à bœufs de l'Auvergne, brancards d'aspect primitif, faits tout en bois, avec les essieux en bois et les roues sans garnitures. L'Auvergnat met tout là dedans, ses veaux, ses cochons, ses oies, sa femme qui tricote, du charbon, des fagots, son ménage entier. Il se

tient assis gravement au bord, les jambes pendantes, une perche au bout de son bras, et au bout de la perche un clou qui lui sert à piquer la paire ou les deux paires de bœufs ou de vaches, aux cornes desquels est suspendue la flèche du char, à l'aide d'un monstrueux harnais, fabriqué de paille et d'écorces. Les bœufs d'Auvergne vivent en forçats, deux à deux, accouplés, rivés l'un à l'autre, non point par les pieds, mais par la tête. Si le plus fort veut dormir, il faut que l'autre se couche; si celui-là ne veut plus manger, il faut que celui-ci jeûne. C'est une continuelle et mutuelle tyrannie, qui a pour principal mérite d'empêcher les animaux de se lécher. C'est pour cela aussi qu'on ne les nétoie ni les lave presque jamais.

J'oubliais de vous dire qu'on ne graisse point les roues de ces chars. Il est utile qu'elles pleurent et qu'elles grincent sur les essieux. C'est un moyen pour que, la nuit, le bouvier

qui vient soit averti de l'approche du bouvier qui s'en va. Or, comme assez ordinairement, ces Messieurs marchent en convois, vous pouvez juger de la musique !

Les chars sont tenus, au reste, à l'image des bœufs. On laisse les trains et les roues se maçonner de terre : le bois en dure plus long-temps.

Les vêtemens sont la déduction conséquente des voies et moyens de transport. Des haillons arlequinés de rapetasserie, des écorchedos en toile qu'on dirait faite de ronces, et pour abri suprême un immense chapeau qui n'est jamais noir, même quand il est neuf : voilà comment, à peu d'exceptions près, s'habille l'Auvergnat.

La maison et ses meubles sont, comme les vêtemens et le reste, sordides, infectes, pourris. La nourriture n'a pas de nom : le lard marche, le fromage est vivant; le pain ren-

ferme tout le blé, farine, son, graines, et le reste, qui étaient dans l'aire; ce que je vous dis là est exact.

Tout cela plaît à l'Auvergnat. Vous lui feriez de belles maisons, qu'il ne les habiterait pas, de beaux chemins, qu'il n'y passerait point, parce qu'une maison propre veut des meubles propres, et le beau chemin des voitures décentes. Non que l'Auvergnat méprise rien de ce que je vous dis; il en connaît le mérite, mais surtout il en sait la valeur, et c'est pour cela qu'il n'en veut pas. *Acquérir et conserver*, voilà l'esprit de toute sa vie, c'est la seule éducation qu'il ait reçue et qu'il transmette. De ces deux sages principes, il poussera le premier jusqu'à la fraude, jusqu'à l'escroquerie, le second jusqu'à l'avarice la plus incroyable, jusqu'aux privations générales, jusqu'à l'inhumanité pour les siens et pour lui-même. Il a tant combattu ses be-

soins qu'il les a tués ; il vivrait, je crois, en mangeant de la bruyère; il aurait sec et chaud sans vêtemens. Il n'a pas même le désir de ce qu'il lui manque, car il pourrait se le procurer immédiatement, il pourrait s'habiller de velours et porter des guêtres cirées comme les Auvergnats qui sont à Paris; mais la terre vaut mieux que du velours et que des guêtres, il achète de la terre; et ce passant, si misérable, si vermoulu, qui vous salue humblement, vous, le *monsieur;* qui tient ses sabots pendus aux cornes de ses bœufs, a pour deux cent mille francs au soleil, de biens qui ne doivent rien à personne! Il n'envoie pas ses enfans à l'école, cela ferait des bras perdus pour la maison. Vantez-lui les bienfaits de l'instruction, il vous répondra que si le gouvernement a de l'intérêt à ce que ses fils soient savans, on n'a qu'à lui payer le temps que leur éducation lui prendra.

Il n'est pas religieux, il ne croit guère qu'à la terre ; et vous le voyez dans les foires acheter pour deux sous de bagues de Saint-Hubert, pour quatre sous de chapelets bénits qu'il porte à ses femmes comme des préservatifs de tous maux, bien convaincu, vous dit-il, qu'on ne souffre que parce qu'on le veut, qu'on n'est malade que parce qu'on croit l'être. Il ne donne pas de dot à ses filles, mais dès qu'elles ont dix ans, il leur donne des oies et les envoie aux champs. Les filles et les oies grandissent, les unes s'engraissant, les autres maigrissant. La fille vend les oies qui sont grasses, et de l'argent en achète d'autres qu'elle engraisse de même sur la terre du voisin, ou même sur la terre de son père, quand celle du voisin est trop bien gardée. Ce que fait, ce qu'apprend la fille, en vaguant ainsi toute seule par les chemins, le père ne s'en soucie; pourvu que le soir, oies et filles ren-

trent au même chiffre qu'elles sont sorties, tout va bien. Dix ans d'accumulation d'oies sur oies finissent par constituer un capital assez rond; la dot est faite et la fille s'en va.

Disons cependant, car l'exagération ne peut jamais être la vérité, que tout ce qui précède s'applique plutôt aux Auvergnats de la plaine, des vallées, qu'à ces fiers et rudes montagnards campés, voisins du ciel, sur les vertes murailles qui séparent l'Auvergne du reste du monde. Ceux-ci sont des hommes grands et terribles, indomptés, indomptables, ignorant l'esprit de leur temps comme ils en ignorent les lois, point avares, mais simples et sobres, aimant comme ils haïssent, avec frénésie, défians de tout inconnu, et se livrant ensuite tout entiers, forts comme le vent, francs comme l'air qu'ils respirent; un peuple de héros! illettré, parce qu'il a sous ses pieds le livre de la nature ouvert en pages immen-

ses ; rebelle aux institutions, aux impôts, aux gendarmes, parce que d'en haut, où il est, ceux qui lui envoient tout cela lui paraissent trop petits !

Donc, en quittant Pont-du-Château, connu à la ronde par sa bière et l'homme d'esprit qui la fabrique; par son maire, qui est l'aîné des célèbres frères Brosson ; par la foire de Chignat, étrange bazar de jambons et d'éclanches; enfin, parce que dans trois chambres de son vieux manoir gît exilée la noble famille des Narbonne-Pelet, dont la mère est une Tallien et le père un percepteur des contributions, à trois lieues environ vous trouverez Lezoux, un gros village, où la femme du premier magistrat, une jeune femme toute petite et gracieuse, fine de la démarche et de la main comme les femmes du grand chef-lieu, habillée comme elles de batiste et de gaze, gardait les moutons il n'y a pas bien long-temps.

N'allez pas croire, pour cela, qu'elle était pauvre cette jeune fille aujourd'hui coiffée de plumes et de diamans, recevant les sept notables de sa commune dans un salon grand et doré comme le foyer des Bouffes! Non; mais je suppose qu'à Lezoux il est d'usage de faire faire un peu de bergerie aux demoiselles à marier: c'est sain, hardi et naturel. Le grand monde de ce lieu illustre en est peut-être encore à l'*Astrée* de d'Urfé, à l'*Estelle* de M. de Florian. Pourquoi pas?

A une demi-heure de Lezoux, toujours sur la route de Lyon, vous apercevez déjà Thiers, et vous en êtes à trois lieues. Pourtant vous compteriez, à la rigueur, les fenêtres de ses hautes maisons. Vous avancez toujours, et toujours la ville vous apparaît de même; il semble qu'elle marche avec vous. L'optique est une magie dans ces pays de montagnes.

Oh! vous tous, qui voyagerez en Auvergne,

n'oubliez pas de voir Thiers, que les Anglais nous envient, eux, qui ont pourtant l'Écosse; Thiers, étrange ville aux maisons blanches et roses, qui portent leurs jardins sur leur tête comme à Babylone, et qui grimpent au ciel, accumulées, audacieuses, ainsi qu'un défi de géans; Thiers, vieux volcan dont un peuple aux muscles de fer a fait sa ruche, bien plus effrayante certainement que la triple ceinture de rochers qui l'entoure. Terrible fortification, cependant! imprenables approches! fossé au fond duquel une rivière coule, justement nommé le *Val d'Enfer* par ceux qui osèrent les premiers labourer ses parois formidables, les hérisser de noyers, de châtaigniers aujourd'hui serrés et touffus comme une forêt, dorer ses arêtes de moissons où le diable lui-même aurait peur d'aller porter sa faucille! Oui, sous les mains de ces défricheurs invincibles, le marbre s'est amolli, le

granit est devenu de la terre..... A quel feu leurs bêches avaient-elles donc été forgées? Et, pendant qu'ils faisaient un verger de ce gouffre, leurs frères collaient une ville aux flancs perpendiculaires du pic dont ce gouffre baigne les pieds; ils voûtaient les rues les unes sur les autres, ils mettaient la cave de la seconde maison au grenier de la première, ils plantaient les arbres de la troisième sur les toits de la seconde. Puis ils moururent ou disparurent, ceux qui avaient fait tout cela, et d'autres vinrent, qui regardèrent sans comprendre, et qui se persuadèrent que c'était là une œuvre de l'esprit du mal; car ils ne trouvaient nulle trace des voitures qui avaient dû apporter de quoi bâtir la ville, ni des chemins non plus par lesquels les voitures avaient dû passer : et, tout stupéfaits, tout tremblans, osant à peine entrer dans ces maisons infernales, cueillir ces fruits du dé-

mon, faucher ces sataniques herbages, ils se mirent cependant à creuser des routes. .... Mais quelles routes, hélas! routes bien dignes, au surplus, des malhonnêtes moyens qu'ils inventèrent pour y roulager les gens. Je le répète, dans toute l'amertume des courbatures que vous m'avez données, routes et pataches d'Auvergne et leurs sœurs du Bourbonnais, puissiez-vous être à jamais maudites! et que le ciel, dans sa clémence, préserve même les os d'un mouchard de vos cahots inhumains.

II.

Arrivés à Thiers comme la nuit tombait, nous descendîmes ou plutôt nous montâmes tout en haut de la ville, dans une petite auberge assez mal famée, mais qu'on nous avait recommandée à cause du magnifique panorama couché au bas de ses fenêtres, spectacle que ni la Suisse, ni toutes les Alpes, ni Pau,

ni les Pyrénées elles-mêmes n'auront jamais le pouvoir de me faire oublier.

Comment nous grimpâmes si haut avec un cheval et une voiture, je n'en sais plus rien à cette heure. Je m'étais perdu dans les indications patoises qui m'avaient été données, et au lieu d'entrer à Thiers par la route neuve, j'y étais entré par la vieille..... Horreur! Le signe de la croix me vient au front quand j'y pense.

L'auberge nous parut d'abord comme abandonnée. Personne à l'écurie pour recevoir notre cheval qui n'en pouvait plus; personne dans la cuisine pour nous offrir ce que demandèrent le fils de Grandgousier en venant au monde et Panurge toute sa vie : *à boire!!* Le ratelier vide et les fourneaux éteints. Seulement, dans un coin du foyer, contre un tison presque mort, se trouvait une espèce de cafetière que nous jugeâmes contenir de la ti-

sane : ce n'était point ce que nous cherchions. A force d'appeler pourtant, nous entendîmes une voix, non pas répondre, mais se joindre à nos voix ; c'est-à-dire, que lorsque nous hurlions à tue-tête : *Garçon!* en frappant sur les tables et sur les casseroles, cette voix, assez lointaine du reste, criait : *Pierre!* Bientôt elle se rapprocha de nous, brève, éclatante, irritée, la voix d'un maître qui appelle un valet, enfin : et, par les deux portes opposées de la cuisine, entrèrent à la fois deux hommes, le maître et le valet, que, sans leurs costumes quelque peu différens, nous eussions volontiers pris l'un pour l'autre. Vive la livrée, au moins! elle rend de pareilles erreurs impossibles.

— Où était-il donc, à *présent*, ce grand lâche? dit le plus petit des deux, noblement couvert d'une redingote jadis brune et devenue jaune; à dormir, *tout-à-l'heure!* à dormir,

n'est-ce pas ? (*Tout-à-l'heure* et *à présent* sont deux locutions qui lardent perpétuellement le dialogue auvergno-bourbonnais ; que l'application en soit juste ou fausse, peu importe.)

— Pendant que je prenais le frais *là haut*, reprit le bourgeois (le jardin de l'auberge était de niveau avec les cheminées), vous ne pouviez pas vous tenir à la porte, hein ? Pierre, nous ne verrons pas verdir mon huile ensemble, si cela continue!

L'huile d'Auvergne est faite avec des noix. Les vrais amateurs ne la mangent que lorsqu'elle est verte, c'est-à-dire horriblement rance.

Tandis que l'aubergiste grondait ainsi son garçon, Eugène et moi nous regardions celui-ci. C'était la plus belle et la plus hardie figure de montagnard que nous eussions jamais vue : un homme de cinquante ans, à peu

près, droit et carré comme un athlète, les cheveux épais, le front large, noble, élevé; quelque chose dans l'attitude, dans le regard, qui inspirait du respect et de la pitié. A cette apostrophe de lâche que lui adressait son maître, le pauvre homme passa sur ses yeux une main qui n'aurait eu qu'à s'étendre pour fermer à jamais la bouche d'où l'insulte était sortie.

— Allons! voyons! continua l'aubergiste : le cheval à l'écurie ; la patache sous la remise; et du feu pour le souper!..... Eh bien? quand je vous dis qu'il dormait, *à présent!* le voyez-vous se frotter les yeux?

— Dormir! dormir! répondit Pierre d'une voix étouffée..... j'essuie mes yeux parce que je pleure!.....

— Je pleure! je pleure..... Eh! *tout-à-l'heure.....* Eh! pourquoi pleurez-vous?

— Parce que Maximilien va mourir, monsieur!

— Ah!..... Il est donc plus mal?..... Dame! on a fait ce qu'il fallait. On y a mis le médecin et tout. Ce matin sa mère est allée à Vichy, *à présent*, consulter M. Petit, un fameux..... Qu'est-ce que j'y peux, moi, *tout-à-l'heure?*..... Après tout, il nous coûte assez. Ces Messieurs veulent-ils commander leur souper?

— Ce que vous aurez de plus tôt prêt, répondis-je tout ému de la douleur de Pierre.

Le maître ôta sa redingote, prit un tablier, retroussa ses manches et se mit en besogne, de cet air maussade, farouche, ennemi, avec lequel les gens de Thiers reçoivent les étrangers.

— C'est votre enfant qui est malade? dit Eugène en le regardant faire.

— C'est celui de ma femme, répondit l'hôte brusquement.

— Quel âge a-t-il ?

— Quinze ans.

— Il y a long-temps que ce garçon est chez vous ?

— Trois ans.

— Je suis fâché que vous l'ayez réprimandé à cause de nous..... Il s'est dit sans doute, que le malade doit passer avant ceux qui se portent bien. C'est une bonne et honnête pensée.

— Le voyageur doit passer avant tout, répliqua le maître d'un ton bourru. Sans cela, on ferait une jolie maison, *tout-à-l'heure*!... Voilà, Messieurs. A table : vous êtes servis.

Nous ne crûmes point utile d'engager la guerre contre un principe si nettement exprimé. D'ailleurs nous mourions de faim. Nous

arrivions de Clermont tout droit, et dix lieues en patache sont un apéritif effroyable.

Comme nous finissions, le médecin ordinaire arriva, un vieux bonhomme en possession depuis trente ans d'accélérer l'enterrement de ses concitoyens.

— Toi, qui es médecin aussi, dis-je à Eugène, ne pourrais-tu pas demander à notre hôte la permission d'aller voir comment tes confrères de Thiers s'y prennent ?

— A votre fantaisie, Messieurs, répondit le beau-père. *A présent* votre chambre et celle du petit sont voisines. La fille va vous éclairer. Bonsoir.

Nous montâmes donc dans la chambre de Maximilien, contens de nous dérober à la compagnie de ce sémillant aubergiste.

Au premier examen, Eugène reconnut chez l'enfant une terrible inflammation des organes digestifs avec congestion au cerveau.

Dans la soirée, le délire était venu ; voilà pourquoi Pierre avait osé ne pas répondre au premier appel de son maître. Maintenant, à ce violent accès de fièvre chaude succédait une prostration profonde que le médecin du lieu allait essayer de combattre au moyen d'une potion horriblement irritante, dernier acte probable de l'empoisonnement auquel l'ignorante routine de cet homme soumettait depuis quinze jours le malheureux enfant.

Eugène laissa parler le brûleur d'entrailles tout à son aise. Qu'aurait-il pu lui dire? Faites donc à un aveugle la théorie de la lumière! Vantez donc l'Apollon du Belvédère à un bossu, la sobriété à un goulu, la popularité aux doctrinaires! Le praticien s'en alla, convaincu que sa potion calmerait les souffrances de l'agonisant. D'ailleurs, il l'avait fait faire, en passant, chez l'apothicaire, son compère et son ami; il fallait bien qu'elle servît!

Pierre qui nous avait précédés, en dépit de la mauvaise humeur du maître, préparait déjà d'un air découragé la première dose de l'incendie que le médecin du lieu lui avait ordonné d'allumer. Il allait, pâle et tremblant, la faire avaler au malade, quand Eugène lui arrêta la main.

— Voulez-vous que cet enfant soit sauvé? lui dit-il.

— Oh! Monsieur, répondit Pierre, que ses paroles étranglaient..... s'il ne fallait que donner ma vie pour cela! Pauvre Maximilien! Mais, voyez-vous, Monsieur, je ne sais pas, moi! il me semble que c'est la mort que je tiens dans cette cuiller..... Et le cœur me bat comme si, au lieu d'une innocente petite fiole, c'était un poignard que le docteur m'eût laissé dans les mains.

Eugène prit la fiole et en flaira le contenu,

puis l'ayant agitée, il en versa quelques gouttes dans le creux de sa main.

— Vous avez raison, dit-il après y avoir porté les lèvres. Je suis médecin aussi, moi, et je vous dis que ce breuvage..... c'est la mort!

Pierre, épouvanté, laissa tomber la bouteille et se jeta, mains jointes, aux genoux d'Eugène.

— Savez-vous quelque chose qui soit la vie? s'écria-t-il.

— Oh oui! mon brave..... oui! reprit Eugène avec enthousiasme..... Voulez-vous me laisser faire?

— Faites, lui dit le domestique en se relevant, brillant de reconnaissance et de foi.

— Mais... le père?

— Faites, vous dis-je!

Eugène, alors, ouvrit notre valise. Il en tira sa trousse et prit une lancette dont il es-

saya la pointe, un long ruban de laine rouge qu'ii déroula.

— Approchez une cuvette, dit-il.

— Qu'est-ce que vous allez donc faire? demanda le domestique tout saisi.

— Je vais saigner cet enfant, répondit froidement le médecin.

— Le saigner, grand' Dieu!.... le saigner? Mais il y en a un qui est venu l'autre jour et qui voulait aussi le saigner! Alors le médecin que vous avez vu tout-à-l'heure lui a dit qu'une saignée tuerait Maximilien, et il est parti.

— Eh! bien, mon ami? qu'est-ce que cela prouve?

— Que la saignée, c'est peut-être la mort, aussi!

— Cela prouve, dit Eugène avec une énergie profonde, que l'homme dont vous me parlez est un ignorant.

— Monsieur, répondit le pauvre homme en prenant les mains d'Eugène, je ne vous connais pas; mais quand vous avez commencé à me parler, j'ai senti comme une voix du bon Dieu qui résonnait à mon oreille en même temps que la vôtre, et qui me disait de croire, d'obéir, d'espérer. Pourtant, écoutez-moi!... J'ai entendu, je ne sais où, que les jeunes médecins qui voyagent ne se font pas grand scrupule d'expérimenter, chemin faisant, sur la nature vivante, mais inconnue qu'ils rencontrent. Nous ne vous avons rien fait, Monsieur, cet enfant et moi; nous ne vous avons rien demandé! Vous n'avez le droit d'essayer rien ici; il faut que vous agissiez à coup sûr! Maximilien va mourir, je le sais: le vieux docteur me l'a dit..... Mais je suis jaloux des dernières minutes de ce malheureux enfant, comme il y a quelques jours je l'étais de ses années, et si ce que vous allez faire m'en ra-

vissait seulement une, oh! Monsieur, je vous haïrais, vous, dont les paroles m'ont tenté! Je haïrais Dieu pour m'avoir fait écouter vos paroles! Je maudirais Dieu et vous... Oh! Monsieur, si vous saviez...

— Entendez-vous le râle de cet enfant? interrompit Eugène d'une voix solennelle : le sang l'étouffe! voyez son visage pourpre! tâtez le feu de sa peau! Demain, ni vous, ni moi, ne pourrons plus rien pour lui. Je ne blâme point vos scrupules et ne puis m'en offenser. J'admire votre touchante sollicitude envers un enfant qui n'est pas le vôtre. Plus d'une mère, Pierre, pourrait apprendre de vous à aimer les siens. Je vous offre la seule chance de salut que je connaisse pour celui-ci. Voyez! ce n'est plus sur ma tête, c'est sur la vôtre que tombera la responsabilité...

— Mais..... sa mère doit revenir demain matin!

— Mais cette nuit, peut-être, il sera mort !

— Que Dieu vous pardonne s'il en arrive mal, dit le domestique vaincu. Me voilà prêt à vous servir d'aide.

Eugène banda le bras au jeune malade et lui fit une saignée si abondante que j'en fus moi-même effrayé. Il y eut une demi-heure terrible. L'enfant avait les yeux fermés ; il était pâle et froid, comme un cadavre : le sourd et lugubre murmure de sa poitrine témoignait seul d'un reste de vie. Pierre, abîmé dans sa stupeur, attendait immobile, n'exprimant que par de rares sanglots les indicibles angoisses qu'il éprouvait. Un moment, il attacha sur Eugène, à peine ému, des regards qui me firent frissonner : jamais rien de si menaçant, de si sauvage, de si désespéré, ne bouleversa une figure humaine. Puis, comme si cet homme étrange avait eu honte et re-

mords de son mauvais mouvement, il se cacha le visage dans les mains et s'assit pour pleurer.

Tout-à-coup, Eugène lui saisit le bras et lui montra l'enfant qui rouvrait les yeux, en souriant à son gardien fidèle que depuis deux jours il avait cessé de reconnaître.

— Eh! bien, Pierre? dit le médecin : avais-je tort!

Pierre regarda le pauvre petit machinalement, comme un insensé, comme un mort qu'on galvanise. Il n'osait pas croire d'abord..... il se tâtait, il tâtait Maximilien ; et quand il fut bien sûr enfin que ce n'était point un rêve, il se jeta au coup d'Eugène en s'écriant :

— Vous m'avez rendu mon fils!

III.

Deux heures après la saignée, l'enfant dormait d'un sommeil profond et paisible, grâce à quelques restes d'une potion calmante découverte par Eugène dans le pêle-mêle des petites bouteilles à capuchon bleu qui couvraient la cheminée. La peau devenue moite et douce, le pouls singulièrement abaissé, la respiration

régulière, tranquille, au lieu d'être, comme auparavant, tumultueuse, saccadée, bruyante, tout annonçait une bonne nuit et faisait prévoir une heureuse journée.

Il nous sembla que Pierre avait rajeuni de dix ans depuis ces deux heures : la joie, la reconnaissance, l'amour divinisaient sa physionomie; ses lèvres, qui n'osaient s'ouvrir de peur qu'une parole imprudemment échappée n'éveillât Maximilien, ses lèvres semblaient appeler nos mains, et leur expression muette traduisait une bienveillance ineffable. C'était au point qu'en présence de cet homme si heureux qui nous bénissait de tout son être et nous contemplait comme deux puissances surnaturelles, qui nous eût certainement donné son honneur, son nom, son sang en paiement de son fils ressuscité, il m'arriva de regretter, pour la première fois peut-être, que les intrigues au milieu desquelles j'avais vu la médecine

de Paris croupir dans ma jeunesse, n'eussent si promptement dégoûté d'un état où l'on peut sauver des hommes; je sentais combien c'est là une science admirable, une mission sublime, ce qu'il y a de plus saint et de plus élevé; je songeais en soupirant que les sauvages, si fièrement méprisés par notre civilisation infinie, adorent la créature qui les guérit à l'égal du créateur qui les fait naître. Mais ce sont des sauvages, des êtres primitifs, inachevés, des rudimens humains, des animaux intermédiaires qu'il faut prendre en pitié tout au plus. Nous autres, les intelligens et les forts, nous n'élevons pas même celui qui sauve au degré de celui qui console : nous payons les prêtres sur le budget, et nous laissons les médecins vendre la vie pour vivre, la santé pour manger.

— Vous devez avoir besoin de repos? nous dit enfin Pierre à voix basse.

— Ma foi, dit Eugène, qu'en penses-tu, frère? Voici la nuit déjà bien avancée... Nous avions le projet d'aller voir se lever le soleil parmi les effroyables beautés qui nous entourent... Tout cela m'a remué, moi!... Faisons du punch dans notre chambre, et buvons-le en attendant l'heure.

—Très bien, répliquai-je ; de cette façon, nous resterons debout, et si Pierre a besoin de toi, au premier appel tu seras prêt.

— Oh! reprit Eugène, sois tranquille : je te réponds que Maximilien dormira sa grasse matinée. La saignée l'a tout détendu.

Nous allions sortir, quand Pierre se leva; et, tirant le verrou d'une porte que nous avions prise pour une armoire, il nous fit voir que la chambre où nous étions communiquait avec la nôtre, selon la fraternelle coutume des auberges.

— Bons messieurs, dit-il, voulez-vous que

je vous suive, et que nous laissions cette porte ouverte?

— Pourquoi cela, Pierre?

— C'est que j'ai bien envie de passer le reste de la nuit entre mon fils et vous..... Je n'ai rien à vous donner, moi... Ma vénération est impuissante et ma reconnaissance stérile.. Je ne suis rien; je suis Pierre, un pauvre garçon d'écurie à soixante francs de gages par an... Pourtant, guérissez Maximilien, monsieur Eugène, et je me donne à vous, si vous voulez de moi. Car Pierre a trois bonnes choses à lui, voyez-vous : le cœur pour y garder votre image, la tête pour y graver vos ordres, et le bras pour les exécuter!...

Nous restâmes muets, mais nous lui tendîmes nos mains par dessus le chevet du lit; et, quand il les vit s'unir aux deux siennes, sur la tête de son enfant toujours endormi, l'amour paternel qui le remplissait lui suggéra

tout-à-coup une pensée vraiment bien touchante.

— Maintenant Dieu habite cette chambre, dit-il en frémissant d'enthousiasme, car la vie, c'est Dieu! Nos mains sont jointes en sa présence... Eh bien! voulez-vous que ce soit un pacte? voulez-vous que ce soit un serment? L'ame du père pour la vie du fils ! Et si le père meurt, un peu de votre amitié, un peu de votre secours pour Maximilien... Est-ce juré, mes amis?

— C'est juré, répondit Eugène, les larmes aux yeux.

— Eh bien donc, venez, reprit le brave homme. Ce que vous avez fait tout-à-l'heure pour cet enfant, monsieur Eugène, a arraché de mon sein un secret que j'avais condamné mourir avec moi ; je vous ai dit dans ma joie insensée : « Maximilien est mon fils ! » et tout de suite, peut-être, jeunes gens que vous êtes,

vous avez soupçonné ma révélation d'adultère, de crime... hein? Non, c'était vous dire là le premier mot d'une histoire que personne n'a entendue..... triste histoire, allez! Vous la saurez, cependant, vous la saurez tout entière... Et que Dieu me compte pour le rachat de mes fautes les larmes de rage que ce récit va me coûter!

Il prit un flambeau, et nous conduisit dans notre chambre. Puis il descendit chercher ce qu'il fallait pour nous faire du punch; il le prépara, y mit le feu, et commença :

« Il y a quinze ans, dit-il... c'était en 182... le duc d'Orléans vint passer quelques jours chez sa sœur, la bonne madame Adélaïde, au château de Randan. Si vous n'avez pas vu Randan, il faut y aller, Messieurs; c'est une des belles choses de l'Auvergne : sept mille

hectares de forêts, un château superbe; il n'y manque que de l'eau. Tous ceux de Vichy vont à Randan. On vous aura dit, sans doute, à vous, qui êtes tout jeunes, combien dans ce temps-là, en pleine restauration, le duc d'Orléans était un homme populaire. Je vous dirai, moi, que nous avions fait de lui notre idole, et que le bruit de son arrivée chez sa sœur était un bonheur dans nos contrées. C'est que, voyez-vous, jamais homme au monde n'entoura sa personne de plus de séductions. Riant, affable, simple et sans façons aucunes, il dansait avec nos filles, il trinquait avec nous, il était de nos jeux et de nos chasses. Et puis, vous savez, un prince! la poignée de main d'un prince, le sourire d'un prince, le bonjour d'un prince, tout cela rayonne à nos yeux, pauvres Français! Nous sommes bien un peu Allemands de ce côté-là. Et quand un prince nous regarde avec bienveillance, lorsque, pas-

sant devant la hutte du pauvre, il s'arrête, et de sa main de millionnaire laisse tomber quelques écus sur le seuil, c'est comme si le bon Dieu faisait pleuvoir des étoiles!... Vous trouviez bien là-haut, dans la montagne, quelques soldats de la République, des hommes fondus de bronze et de fer comme les canons qu'ils servaient jadis, et qui hochaient la tête sans rien dire aux enthousiastes récits que vous leur faisiez... Mais on n'y prenait pas garde; les grognards sont toujours grognons, comme on dit.

» J'étais aubergiste à Clermont, Messieurs, et tout nouvellement marié; vingt-quatre ans... Car je n'en ai que quarante-et-un; le croiriez-vous? on m'en donnerait bien cinquante ou soixante, n'est-ce pas?... Je revenais de Moulins avec ma femme, grosse de sept mois.... Ma femme est de Moulins, Messieurs, une ville où je ne vous engage pas à prendre les vôtres...

A Cusset, vous savez bien, Cusset, à une lieue de Vichy : nous apprîmes que le duc était à Randan, et que toute la jeunesse du pays devait s'y rendre pour saluer Son Altesse Royale. Ma femme voulut y aller aussi : elle n'avait jamais vu le duc. Je fis ce qu'elle désirait.

» Quand nous arrivâmes, le duc donnait une fête, une espèce de carrousel, à l'occasion, je crois, de la naissance d'un de ses fils ; et dans le parc, devant le château, une douzaine de jeunes gens faisaient courir leurs chevaux. Un riche équipage de chasse, armes et chiens compris, était le prix du vainqueur. A l'endroit où les chevaux devaient tourner, il y avait un bouquet d'arbres ; et, par une imprudence dont je n'ai jamais accusé que moi, ma femme était allée se mettre à l'ombre de ce bouquet d'arbres, en compagnie de deux de nos voisins de Clermont qu'elle avait rencontrés. Je me trouvais, moi, sur la gauche, à deux cents

pas d'elle. Tout-à-coup je vois la tête de la course qui va dépasser le tournant, lancée avec une impétuosité inexprimable... C'étaient des petits chevaux montagnards de chez M. de Montlosier, croisés arabes et pleins de feu... J'ai peur pour ma femme, peur pour l'enfant qu'elle portait; je m'écrie, je me précipite... Mes clameurs épouvantent la mère : elle veut se jeter vers moi; ils ne la retiennent point; les malheureux!... Elle fait trois pas dans l'allée; je m'élance pour la saisir... Les chevaux arrivent comme la foudre.... Excités encore par les cris qu'ils entendent, ils nous séparent, ils nous renversent et nous jettent sur le chemin, elle évanouie, meurtrie, moi la tête ouverte. Les cavaliers n'avaient rien vu!

» Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans une belle chambre du château. Le duc m'avait lui-même donné les premiers soins. Je demandai tout de suite si ma femme n'était

point morte. On me répondit que non, mais que sa chute et la frayeur l'ayant fait accoucher avant terme, j'étais père d'un fils, vivant comme sa mère, et, probablement aussi, hors de danger comme elle. Alors je sentis les larmes venir et me suffoquer; et je ne pouvais pas les répandre, car mes yeux étaient fermés dans ma tête, et mes larmes comprimées me brûlaient comme du soufre, comme cette flamme que vous buvez. Ceux qui m'entouraient me parlèrent encore, mais je n'entendais plus rien, j'étais retombé en faiblesse; et pendant plus de huit jours ils m'ont gardé au château, passant de l'évanouissement au délire et du délire à l'évanouissement. Enfin on m'a guéri... On aurait mieux fait de me laisser mourir, hélas!..... Pourtant, non! Je blasphême, ô mon enfant! Qui donc après moi t'aurait aimé? »

Pierre s'interrompit à ces mots pour courir

au lit de son fils. Il revint bientôt, la figure toute radieuse.

— C'est comme cela que dorment les anges, nous dit-il ; et il reprit :

« Dès que je pus me lever, un homme vint de la part de Son Altesse m'annoncer que deux personnes de sa famille voulaient être parrain et marraine de mon fils... Oui, Messieurs, ce pauvre enfant, l'enfant de Pierre le palfrenier, est le filleul d'un prince... Et moi, son père, moi Ferdinand Desilles, fils d'Antoine Desilles, le vieux chef de bataillon de la garde impériale ; moi qui étais l'orgueil et l'amour de mon père, comme il est mon orgueil et mon amour, Maximilien ; moi l'élève couronné de l'École Polytechnique, qui serais à présent noble et colonel, sans doute, si l'empereur n'eût pas, en ébranlant trop le monde, perdu pied sous les masses qu'il secouait ; moi, le riche aubergiste de Clermont, Messieurs,

qu'ils aimaient tous dans la ville à cause de leur bon commandant Desilles, le brigand de la Loire, obligé, pour élever son fils, de faire la cuisine à ses vainqueurs ; moi sur qui mon père pleurait de tendresse à son lit de mort, en me disant : — Merci, mon fils ! merci de me succéder, merci de continuer sans rougir l'état auquel les Bourbons ont réduit ton père!...

— Me voilà, moi ! Je suis Pierre, le valet d'écurie ; je n'ai plus de nom, je n'ai plus de famille, je suis par-dessus le marché dans la vie ! Nul ne me doit respect comme aux autres hommes, ni pitié quand je pleure, ni attention quand je passe, ni à manger si j'ai faim, ni à boire si j'ai soif, ni le vêtement si je suis nu.... Car je ne suis plus rien, je ne vis plus seulement ! C'est vrai, Messieurs, je ne vis plus !... JE SUIS MORT CIVILEMENT. »

Le malheureux resta long-temps accablé sous ce qu'il venait de nous dire. Nous lui of-

frîmes un verre de punch qu'il refusa; puis, comme si la vue de son enfant eût été un fortifiant pour lui, il retourna le regarder, d'un pas incertain et chancelant; il effleura son front d'un baiser, et reprit sa place après cela, plus tranquille, presque apaisé.

« Depuis un an, continua-t-il, j'avais repris mes affaires, et je travaillais de grand cœur, je vous jure; car mes fatigues, mes veilles avaient un but : j'étais père! Hélas! il était bien chétif, mon pauvre Maximilien! et mon affection pour lui grandissait en raison de mes inquiétudes. C'est comme cela, vous savez : plus on souffre, plus on aime. Sa mère souffrait moins, car elle l'aimait moins... Elle accusait presque sa naissance des circonstances qui l'avaient précédée..... Il faut vous dire qu'elle était restée un peu défigurée de cette chute; et souvent elle me disait avec une aigreur mortelle : — Si je ne l'eusse pas porté

alors, votre enfant, j'aurais pu m'enfuir, et les chevaux ne m'auraient point renversée. — Une femme sans cœur, messieurs! Mais il m'avait fallu l'épouser pour finir un procès déjà bien anciennement survenu entre sa famille et la mienne. Le mariage n'est trop souvent qu'un moyen honnête d'économiser les frais d'avoué. Nous ne nous aimions guère, mais nous vivions sans nous disputer; elle toute à sa maison, moi tout à mon fils : les choses pouvaient aller ainsi. »

Un vigoureux appel de charretiers dérangea Pierre à cet endroit de son récit; et quand il remonta, ce fut pour nous apprendre qu'il avait été dans le pays un des plus actifs agens de cette fameuse Charbonnerie qui fit pendant trois ou quatre ans l'effroi de tant de ministères et le désespoir de tant de polices.

« Un soir, dit-il, je revenais de Riom, où j'étais allé pour l'audience civile. Riom est la

ville de chicane de tout le Puy-de-Dôme, Messieurs. Le gouvernement a mis à Clermont ceux qui gagnent l'argent et à Riom ceux qui le mangent. Tout Riom est peuplé d'hommes noirs; qui n'est pas avoué, à Riom, est avocat; qui n'est pas avocat est juge; la jeunesse s'appelle substitut, la noblesse s'appelle conseiller; au bal, c'est le substitut qui danse et le conseiller qui joue de la flûte. Ils font cela gravement, comme si l'un plaidait et si l'autre jugeait. Riom n'a qu'un monument : c'est la Prison, qui projette sa gaîté sur tout ce qui l'entoure, tribunal ou salon, étude ou taverne. Du reste, on y juge bien, vous allez voir!

» Je revenais donc de Riom, assez contrarié de m'être entendu condamner, comme ils disent, à payer deux mille francs qu'un marchand de couvertures, du côté d'Aurillac, n'avait point retrouvés dans une armoire de sa chambre où il soutenait les avoir laissés. J'é-

tais connu pour un honnête homme pourtant, Messieurs, et la première personne que vous rencontrerez dans nos pays vous dira que les marchands de couvertures sont des voleurs, à qui le courage seul manque pour se faire bandits; mais on connaissait mes opinions, et j'avais contre moi les juges, moi, libéral et fils de bonapartiste; tandis que le marchand de couvertures les avait pour lui en sa double qualité de mouchard et de commissionnaire pour l'église, comme étaient alors tous ces voleurs-là. Je fus donc condamné à payer les deux mille francs, prétendu dépôt de mon escroc; mais je vous avoue qu'en revenant tristement chez moi, je ne pleurais pas ma bourse, je pleurais mon honneur que cet inique jugement allait sûrement entacher. Ah! c'est que ce pays-ci ne ressemble pas à beaucoup d'autres, entendez-vous bien; j'en avais pour un an, au moins,

à m'entendre chuchoter les deux mille francs du marchand de couvertures.

» Ce qui me touchait le moins, la somme était ce qui allait toucher le plus ma femme, et j'en frémissais chemin faisant; mais c'était le lendemain jour de foire à Clermont, et nous avions chez nous tant de monde que j'en fus quitte pour être seulement grondé de mon retour trop tardif. Un voyageur vint, il était dix heures passées, et je n'avais plus à donner que ma chambre. J'hésitais, non qu'il ne me fut arrivé vingt fois de me coucher dans la salle, ou même pas du tout; les jours de foule, vous pensez, on se met où l'on peut.... Mais un pressentiment me criait de ne pas loger cet homme. Bref, j'allais le renvoyer, quand j'entendis ma femme dire qu'elle pouvait très bien coucher Maximilien et sa bonne dans notre chambre, et donner à l'étranger la chambre de Maximilien. Je ne voulus pas troubler le som-

meil de mon enfant, et j'offris mon lit au voyageur. C'était d'autant plus simple, au reste, que bien que cet homme nous fut inconnu, il arrivait chez nous conduit par un banquier de Clermont, notre voisin et notre ami.

» Ma première question, quand je montai l'escalier devant lui, fut pour savoir s'il avait de l'argent. Ma cervelle était encore toute sonnante des deux mille francs du marchand de couvertures. Il me répondit que oui; qu'il venait de toucher trente mille francs chez le banquier qui me l'avait amené; il s'excusa beaucoup de l'embarras que sa présence nous causait, embarras fort court, du reste! puisque son séjour, disait-il, ne devait pas se prolonger au-delà de cette nuit.

» — Monsieur, lui dis-je alors, comptons ensemble votre argent, et je vais le serrer dans ce

meuble. Je vous déclare qu'autrement je n'en répondrais pas.

» — Mais... ne puis-je le garder sur moi, répliqua-t-il un peu surpris.

» — Non, Monsieur, je n'étais pas ici aujourd'hui ; j'ignore qui on a reçu en mon absence, et trente mille francs sont une somme qui peut tenter bien des gens... un jour de foire surtout.

» Jean, mon domestique, était là... Nous comptâmes l'or du voyageur et je le mis dans un secrétaire dont je pris la clé sur moi. Il y avait des papiers avec l'or; on serra le tout ensemble.

» Puis je souhaitai le bonsoir à l'étranger, et quand je fus sorti j'entendis qu'il s'enfermait.

» Minuit sonna. Nous n'avions plus d'ailleurs personne à attendre, puisque la place nous manquait pour nous-mêmes. Je dis aux

bonnes de fermer, et ma femme m'apprit qu'elle avait fait faire un lit dans la chambre de mon fils. Je lui répondis que c'était bien et qu'elle pouvait aller se coucher. Quant à moi, dis-je, je veillerai, il n'y aurait qu'à venir quelqu'un, encore!

» — Et où les mettrez-vous, ceux qui viendront?

» — Si je ne puis les loger, au moins trouveront-ils du feu pour se sécher, s'ils sont mouillés, et à manger s'ils ont faim.

» La vérité, c'est que je n'étais pas bien aise d'avoir à lui raconter l'audience du matin.

» Elle insista, moi aussi, et nous nous quittâmes peu satisfaits l'un de l'autre.

» Jean, un gros homme de la plaine, égoïste, mais par conséquent infatigable lorsqu'il s'agissait de quelques sous à gagner, m'offrit alors de veiller avec moi, tout prêt à escompter sa nuit pour un maigre et douteux pour-

boire... Sachant que le lendemain serait pour lui une journée très rude, j'exigeai impérieusement qu'il s'en allât dormir. Une inconcevable fatalité me poussait à vouloir être seul.

» — Mais, me dit Jean, si on se mettait à voler le monsieur aux trente mille francs..... vous m'appelleriez, toujours?

» Je ne sais pourquoi cette lourde plaisanterie de Jean me fit tressaillir.

» — Oui, oui, allez donc! m'écriai-je impatienté.

» — Vous êtes bien pâle, monsieur Desilles, répondit-il en s'en allant... vous avez eu froid, sûrement!

» C'est vrai, messieurs, que j'étais pâle!... pourquoi? On sent donc les malheurs venir?

» J'étais seul depuis un quart-d'heure à peine, j'avais mangé un morceau et je bourrais ma pipe, quand j'entendis heurter doucement à la porte. Je demandai qui était là.....

Une voix, qu'il me sembla tout de suite reconnaître, répondit : *Ami.*

» J'ouvris..... Oh! Messieurs! pourquoi ma main ne s'est-elle pas séchée sur le verrou de ma porte!

» Je vis un homme de grande taille, qui, à peine entré, referma soigneusement la porte derrière lui, et, regardant bien si nous étions seuls, vint mettre sa main dans la mienne en me faisant le *signe*, cet attouchement terrible, qui donnait deux hommes l'un à l'autre, sang, honneur, famille, foi, tout; cette pression, si indifférente et si simple, qui voulait dire le serment, et prescrivait à l'instant même obéissance absolue, dévoûment sans réserve, qui ne laissait pas une seconde à l'hésitation, ne permettait pas un mot à la réflexion, qui mettait un fait à la place de l'âme, un ordre au lieu de la volonté; le *signe* rapporté de Naples par Dugied enfin, le signe des BONS COUSINS!...

Cet homme et moi, nous étions charbonniers, Messieurs.

» L'homme — je vous dirais bien son nom ; à présent, j'ai le droit de dire tous les noms... Mais à quoi cela servirait-il? Le mal qu'il m'a fait est irréparable, sans doute il le pleure, ce mal, quelque part... Pourquoi vous apprendrais-je un nom que peut-être vous maudiriez ? — L'homme ôta son chapeau, et se fit voir vêtu en cavalier, avec des bottes fortes, une redingote verte et le ruban de la Légion d'Honneur à la boutonnière.

» Il y avait sur la table une bouteille que je venais d'entamer; il s'en versa dans un verre, et but lentement, comme s'il eût voulu se préparer à ce qu'il allait me dire.

» J'avais froid en le regardant ; et quand il approcha son verre du mien pour trinquer à la façon maçonique, l'idée me vint d'appeler quelqu'un..... Mais il lisait dans mon âme,

lui, et, d'un geste, il me ferma la bouche.

» — Ferdinand, me dit-il enfin, me reconnais-tu ?

» — Vous êtes..., répondis-je.

» Le nom que je venais de prononcer n'était pas le sien, c'était celui de son frère. Au premier mot qu'il ajouta, je me souvins de*** de Béfort, du héros qui, outragé dans ce qu'un homme a de plus cher, avait oublié sa vengeance, et s'était fait lâche pour courir où son serment l'appelait.

» Nous avions tous, parmi les charbonniers, une profonde admiration pour cet homme.

» — Ferdinand, reprit-il, quelqu'un est entré chez toi tout-à-l'heure ; un individu à l'apparence militaire, comme serait un officier de gendarmerie, par exemple... des cheveux gris, la barbe rousse.... le teint blafard.... l'œil fauve... cinquante-cinq ans à peu près ?

» — C'est vrai, lui dis-je. Il me dépeignait le voyageur aux trente mille francs.

» — Le banquier G***, ton voisin, l'accompagnait?

» — Oui.

» — Et tu l'as reçu?

» — Oui.

» — Et tu l'as gardé?

» — Oui.

» — Seul?

» — Seul.

» — C'est bien... Que porte-t-il avec lui, cet homme?

» Je répondais à tout cela par instinct, sans le vouloir, sans savoir... J'étais fasciné par le *signe*.

» — Je lui ai vu de l'or, dis-je... une assez forte somme.

» — Oui : vingt-neuf mille huit cents francs... je sais : un dépôt que ceux de Tulle — il ar-

rive de Tulle — lui ont donné à toucher ici... Et, avec cet or, tu n'as pas vu autre chose ? un portefeuille? des papiers? Les papiers et l'or doivent se suivre, cependant!

» En effet, il y a des papiers, continuai-je dans mon obéissance stupide... J'ai enfermé le tout moi-même.

» — Où ?

» — Dans un meuble de la chambre.

» — Et la clé?

» — Je l'ai.

» — A merveille. Maintenant, écoute... Tout le monde dort-il ici?

» — C'est probable... Mais...

» — Va t'en assurer.

» J'obéis, Messieurs... Tout le monde dormait, excepté Jean. Il avait flairé la présence d'un nouveau venu. Il attendait, debout au pied de son lit, guettant un ordre, par l'espérance du pour-boire. Je lui ôtai sa lumière

en le réprimandant avec une rudesse à laquelle je ne l'avais pas habitué.

» Quand je rentrai dans la salle, *** était comme je l'avais laissé, tranquille et impénétrable.

» — A présent, me dit-il, Ferdinand, tu vas me mener près de cet homme.

» — A cette heure! Et pourquoi?

» — Il doit quitter Clermont au point du jour. Il te l'a dit.

» — C'est vrai... mais...

» — Conduis-moi à sa chambre, Ferdinand, je t'en prie... Bon cousin, je vous l'ordonne!

» — Pourquoi faire? encore une fois.

» — Pour que je le tue.

» Je m'écriai, dans mon épouvante... Il mit sa main sur mes lèvres, et je crus que cette main était de bronze.

» — De la terreur? des cris? me dit-il. Point

de terreur, point de cris. Cet homme est condamné : il mourra !

» Oh ! Messieurs, la sueur me noyait, je ne voyais plus... — Mais cet homme est mon hôte, m'écriai-je ; cet homme est chez moi ; sa tête presse mon pauvre chevet, entendez-vous ! et elle est sacrée... Le tuer ! Et qu'a-t-il fait pour mériter qu'on le tue ?... Oh ! mais... c'est impossible !.... Pourtant... Est-ce que vous êtes devenu un voleur, Monsieur ?

» *** sourit tristement.

» — Ferdinand, me dit-il sans élever la voix ni changer d'attitude, te souvient-il des quatre condamnés de septembre 1822 ?...

» — Septembre 1822... Les quatre sergens de la Rochelle ?

» — Oui... les quatre martyrs de notre folie ! car nous sommes des fous... mais qu'importe ? Jetons, semons nos têtes sur la terre engraissée de notre sang... il y aura toujours assez

de sages pour récolter. Oh ! les sages, Ferdinand, les sages !...

» Il avait dit cela dans une amertume profonde ; et puis, il resta quelques momens comme absorbé.

» —Allons ! reprit-il... es-tu prêt ? marchons.

» — Je ne bougeais pas.

» — Ah ! c'est vrai, se souvint-il... je ne lui ai pas dit... Ecoute. As-tu bien regardé celui que ta loyauté d'aubergiste veut me soustraire ?

» — Oui.

» — Si tu le voyais passer plus tard, dans huit jours, par exemple... tu le reconnaîtrais ?

» — Je le crois.

» — Eh bien, regarde.

» Et ***, tirant de son sein une miniature, me fit voir le portrait du voyageur, frappant de ressemblance.

» — C'est bien lui, n'est-ce pas ? me dit-il. Attends maintenant.

» Alors il toucha un secret et le cadre qui entourait la face de l'homme glissa détaché. Au lieu d'une tête, je vis tout un buste en uniforme d'officier de gendarmerie. Le peintre avait déchiré l'habit à l'endroit du cœur, et de ce cœur mis à nu partaient quatre lames de poignard, et pour manches à ces poignards il y avait quatre lettres : B, R, P, G; c'était comme quatre affreuses décorations!

» — Vois-tu, m'expliqua *** ; celle-ci veut dire Bories, celle-là Raoulx, l'autre Pommier, l'autre Goubin. Et l'homme s'appelle...

» Il me dit le nom à l'oreille.

» — Comprends-tu à présent?

» J'avais compris !... Il venait de me nommer un monstre, un traître par-dessus tous les traîtres, Judas quatre fois Iscariote! Je m'assis en silence; et je me mis à pleurer : car s'il peut être permis de punir quelqu'un

par la mort; certes, Messieurs, cet homme avait mérité la mort.

» *** continua et m'apprit que la célèbre vente de Saint-Symphorien, notre Rome, notre Mecque, à nous charbonniers, l'avait désigné, lui, pour faire justice du misérable. Vainement, il l'avait épié ; vainement, il l'avait cherché jusqu'en Savoie, jusqu'en Allemagne, à travers tous les dangers, sous les mille regards de toutes les polices européennes. Depuis quinze jours seulement, il était sur sa vraie trace; il avait failli l'atteindre à Beaucaire, puis à Tulle; il le tenait enfin à Clermont, chez moi, chez un frère, et il le tenait là, parce que lui-même l'y avait conduit : c'était sur l'avis mystérieux de ***, que le banquier G... m'avait amené ce fatal voyageur.

» — Mais cette somme qu'il a touchée ici, repris-je, comment cela se fait-il? N'est-il pas signalé partout?

» — Oh ! la police aide singulièrement ceux qui la servent. Il aura pris de faux noms. Dans ces six mois il s'est peut-être fait dix faux visages ; il aura escroqué cet or à nos trop confians amis, et c'est de l'or sacré ; c'est le fruit des sueurs de mille hommes. Ceux de nous qui ont pu fuir attendent cet or pour payer le pain amer de leur exil. Je vais le lui reprendre et ils l'auront , Ferdinand ; je vais le lui reprendre avec les papiers que tu as vus et qui renferment tout le secret des débris de notre malheureuse association. Il eût gardé l'or et vendu les papiers , l'infâme !... Il est temps, viens ! il est temps.

» Que vous dirai-je, Messieurs..... Je ne pouvais que trembler et pleurer ; je ne trouvais pas un mot. Je sentais bien les crimes de cet homme et je les maudissais... et, si on nous eût assemblés pour prononcer sur le sort du traître, ma voix était d'avance acquise à

son extermination... Mais le laisser là ainsi, chez moi, tuer et dépouiller, pendant son sommeil, peut-être ! à deux pas de la chambre où dormait mon fils !... ma nature se révoltait à cette effroyable idée. Croyez bien, au moins, que mon intérêt, ma sûreté, mon honneur n'étaient pour rien dans le soulèvement que j'éprouvais..... Non. Je n'eus pas même le temps de songer à moi ; j'étais trop étourdi... j'avais peur du fait en lui-même.... cela me paraissait monstrueux, inouï, impossible : voilà tout ! Car enfin, écoutez donc.... il s'agissait de livrer un homme !

» Je me jetai aux pieds de *** ; et, pendant une demi-heure peut-être, ce fut entre le terrible justicier et moi une conversation dont je ne me souviens plus, et que je ne pourrais pas vous répéter si je me la rappelais, car le sang, j'en suis sûr, me viendrait à la bouche avec mes paroles.

» Il fut inflexible. Il m'appela faux frère, parjure, lâche ; il me dit que moi aussi, sans doute, j'eusse pu, au besoin, vendre le secret et la foi de mes frères... Et comme ses insultes ne m'avaient pas vaincu, il voua mon nom aux éternelles vengeances de cette justice dont il était la hache et que j'osais arrêter, non pas ma personne, entendez-vous, mais mon nom, mais mon sang...

» Je me soumis alors..... Il menaçait mon fils ! »

IV.

La nuit était finie, et il fallait que le malheureux Pierre retournât à sa servitude de tous les jours. Il était temps. Vers le terme de cette partie de son récit, il nous faisait peine à voir. Les sanglots lui coupaient la voix et le souffle... A chaque instant, il s'arrêtait en tressaillant, comme si les personnages de cette

époque terrible eussent encore été là, vivans et debout devant lui. Pauvre père! Avant que de descendre, il nous emmena dans la chambre de Maximilien, et, voyant combien son fils paraissait divinement ressuscité, il s'agenouilla, les mains jointes sur le lit, et des larmes de bonheur coulèrent douces et rafraîchissantes sur des joues que tout-à-l'heure des armes de rage avaient brûlées.

— Me méprisez-vous? nous dit-il en se relevant... Oh! dites-moi si vous me méprisez?

Nous ne pumes que lui tendre la main pour toute réponse.

Il trouva cette réponse assez éloquente, et, plein de gratitude, il nous donna rendez-vous pour le soir.

Eugène soigna l'enfant une seconde fois; et dans la journée, entre nos promenades autour de cette ville si étrange, sur les parois du ma-

gique précipice, au fond duquel une rivière coule et que peuplent des fabriques toujours entraînées, toujours rebâties, nous eumes occasion à diverses reprises de rencontrer la mère de Maximilien, qui était revenue de Vichy. Cette femme produisit sur nous une impression fâcheuse. Elle était parmi ces êtres à embonpoint immense, grosse cavalerie de l'égoïsme, qui rapportent tout au sentiment du moi, et se gardent infiniment de toute émotion capable de leur déranger le sommeil ou l'appétit. Elle avait dû être jolie autrefois, mais sa chute du jour de Randan lui avait écrasé le nez, malheur qui, avec ses joues larges et son menton double, lui donnait une physionomie passablement ignoble. Elle avait le front bas, et si étroit, que la division de ses cheveux tombait de niveau avec ses sourcils; mais sa tête regagnait abondamment en arrière ce qu'elle perdait en avant, et la partie supé-

rieure, applatie à y faire tenir une cruche, semblait être déversée sur les oreilles en deux moitiés bien égales. Il y avait là-dedans tous les mauvais instincts et très peu des bons; l'amour de soi et point des autres; l'attachement à la maison, mais pas à ceux qui l'habitent; de l'avarice, de la ruse et de la sottise à foison; peu de conscience, point de croyances: une magnifique tête d'aubergiste, enfin, comme il les faut pour compter au voyageur le vin qu'il n'a pas bu et l'avoine que son cheval n'a pas mangée.

Elle était revenue de Vichy avec une ordonnance du docteur Petit, et la consultation, ainsi que le voyage, pouvaient bien lui avoir coûté dix ou douze francs; aussi sa mauvaise humeur fut grande quand elle trouva son fils en si bon train de guérison. C'est la vérité! Elle avait fatigué un cheval, perdu son temps et son argent. Je l'entendis s'expliquer

très vivement avec Pierre; mais, comme ils parlaient patois, il me fut impossible d'en rien saisir. Elle lui reprochait sûrement de ne pas avoir fait prix avec le jeune médecin. Je m'aperçus, au reste, qu'elle traitait Pierre absolument comme un domestique de la basse espèce, et mon intelligence en était aux bois ; car enfin Pierre était le père de Maximilien, cette femme était ou avait été la femme de Pierre, et, quelque puisse être l'empire des nécessités, si sec qu'une femme ait le cœur, la garde d'un secret ne va pas jusque là.

Cette observation, qu'Eugène avait faite comme moi, nous conduisit ensemble à la question que voici :

— N'est-ce point une fable que cet homme nous a contée ?

Mais pourquoi ? dans quel but ? D'ailleurs, était-il possible de feindre à ce point l'amour paternel ?

Et puis, une si noble figure..., et qui eût été si belle, sans la petite vérole qui l'avait ravagée!....

Nous attendîmes le soir avec une impatience bien vive. Pierre, que nous avions vu seul un moment, à l'heure du dîner, nous avait cordialement renouvelé sa recommandation de ne faire semblant de rien, et la promesse de venir nous trouver dans notre chambre quand les maîtres seraient couchés.

Le soir donc, vers dix heures, nous étions au poste, et nous attendions. Nous entendîmes ouvrir la porte de la chambre où dormait l'enfant, et comme je croyais que c'était Pierre, j'appelai Eugène et nous entrâmes.

C'était bien Pierre, en effet, mais c'était aussi la mère qui venait chercher Maximilien pour l'emmener coucher dans sa chambre... Une chaleur d'amour maternel qui l'avait prise, ce soir-là!

Pierre pria Eugène de voir comment allait l'enfant. Le brave homme semblait inquiet qu'on lui emportât son malade.

Eugène le rassura. Mais pourtant le père ne put laisser partir son fils qu'en le couvrant de baisers, si bien que la mère perdit patience et mit son domestique à la porte, en grommelant je ne sais quelles injures.

— Elle ne me reconnaît pas, nous dit Pierre après qu'elle se fut éloignée.... Comprenez-vous qu'une femme ne reconnaisse pas l'homme qui l'a rendue mère?... mais laissez cela. Vous seriez bien aise peut-être, Messieurs, de voir le soleil se lever du haut de ces montagnes ?... Oui ? Eh bien, partons... Je vous finirai mon histoire en chemin.

Dix minutes après, nous étions sortis de la ville, en passant le long des innombrables petites coutelleries qui servent, pour ainsi dire, de bornes entre le précipice et la rue. Nous

atteignîmes bientôt la magnifique route de Nîmes, le *Cordon*, comme on l'appelle, rampe taillée dans la roche vive, large en réalité pour faire passer deux voitures, mais si étroite à l'œil entre les hauteurs qui la dominent, et les profondeurs qu'elle surmonte, qu'un homme à cheval y tremble pour deux, au moins, des quatre pieds de son animal.

Au bout d'une assez longue marche sur un sol tout blanc, au milieu d'un silence funèbre que troublait seul le bruit des pleurs de ces rochers tout rayés de sources, Pierre trouva un sentier qu'il nous fit gravir, pénible voie pour arriver sur une plate-forme où battait autrefois un moulin dont le vent avait emporté les aîles. Nous nous assîmes parmi les ruines, après que notre présence en eut chassé les oiseaux de nuit qui les peuplaient. Au-dessous de nous, la route avait disparu, et la lune, dans toute sa splendeur, ne nous mon

trait plus que le gouffre à demi voilé par un brouillard bleuâtre, et dix lieues d'inaccessibles mamelons aux flancs mi-partie de crêpe et d'argent, d'ombre et de lumière. Et le vent soufflait sa grande voix dans ce titanique paysage, et la Dore gémissait doucement au fond de la vallée, et l'orfraie, sur un pic noir, exhalait sa colère en cris sinistres contre nous trois, les usurpateurs de son nid.

C'était une scène magnifiquement lugubre, qui nous remplit, Eugène et moi, d'une frayeur secrète. Pour la seconde fois, il me vint des pensées étranges.

— Ce Pierre, me disais-je..... qui est-il? Pourquoi ce mystérieux homme a-t-il mieux aimé nous finir son histoire ici que là-bas?... Qui sait?..... Nous sommes deux contre lui, c'est vrai... mais ces montagnards sont bien robustes, et nous n'avons point d'armes!

La nuit, il vous vient de ces belles terreurs, dans les pays qu'on ne connaît pas.

— Ici, nous serons bien, dit l'ancien carbonaro. Voici l'Orient en face de nous, et dans quatre ou cinq heures, vous verrez le lever du soleil. Il sera beau, car la nuit est belle. J'ai apporté de l'eau-de-vie, des cigares et vos manteaux... Maintenant, je vais reprendre, si vous le trouvez bon : car j'en ai encore long à vous raconter.

— Nous sommes à vous, mon brave Pierre, répondit Eugène en m'offrant un cigare qu'il venait d'allumer

« J'étais vaincu, nous dit alors le malheureux ! Il fallait tenir le serment, Messieurs....... Je me secouai convulsivement, comme si une secousse eût pu m'ôter le sentiment des devoirs de l'homme envers son semblable, et je pris la lumière pour éclairer l'implacable exécuteur. J'étais résigné, c'é-

tait fini. Celui qui marche au supplice trébuche d'abord, et puis son pas se raffermit, et puis il lui est possible d'envisager la mort comme une tâche semblable à beaucoup d'autres.

» Cependant, pour moi, il y avait là une chose pire que la mort ! Il y avait l'infamie.

» Nous arrivâmes à la porte de ma chambre, moi tremblant, pâle, éperdu, ne sentant pas si je vivais..., lui, toujours calme et impassible. La porte était fermée en dedans.

» — N'avez-vous pas une double clé ? me dit ***.

» — Non, répondis-je.

» C'était faux... Mais j'espérais... Comme si une telle vengeance eût pu tenir à si peu !

» — Alors, reprit mon terrible compagnon, il faut l'éveiller pour qu'il nous ouvre... Aussi bien, il est bon qu'il sache ce qu'on lui veut, et pourquoi il meurt...

» Je frappai... En ce moment il me sembla entendre mon fils se plaindre.

» — Écoutez ! m'écriai-je, en saisissant le bras de ***.

» — C'est le vent, dit-il... frappez encore.

» Je n'en avais plus la force. *** heurta à son tour, et la voix du voyageur demanda *qui va là?*

» — Réponds que c'est toi, que tu as quelque chose à prendre dans un meuble...

» J'obéis... j'obéissais toujours ! c'était fini, je vous dis... le frère entraînait son frère.

» L'homme se leva et vint ouvrir. Il dormait à moitié, le malheureux.

» — L'or et les papiers, me souffla *** en refermant la porte, et pas de bruit !

» Le voyageur ne sut d'abord que dire... il était stupéfait. *** s'approcha de lui, la lumière entre leurs deux visages.

» — Robert C***, dit-il d'une voix sourde

comme l'enfer; regarde! c'est bien moi. Tu ne m'attendais pas, Robert le fratricide?

» Et il lui fit le signe du châtiment!... Oh! Messieurs, si vous saviez comme ce fut un moment terrible!

» L'or était sur une table avec les papiers. *** prit les papiers et les examina rapidement.

» — Tout y est, s'écria-t-il, tout! jusqu'à la réponse du préfet... Tu étais dénoncé, toi aussi, Ferdinand!... Allons, Robert, à genoux, si tu veux, et prie, si tu peux! car tu vas mourir.

» Le malheureux voulut se débattre et crier.. mais le poignard était déjà dans son cœur.

» — Justice est faite, me dit ***. Partons.

» Et il prit les papiers et le sac.

» Je n'avais rien vu, moi... Mon corps était là, c'est vrai... J'avais entendu une voix de la tombe proférer tout bas des paroles de mort, mais c'était tout. Je ne pensais pas.

» — Allons donc, répéta le meurtrier..... Que fais-tu là? Ne vois-tu pas que cet homme est mort?

» Alors, je regardai, et je vis, étendu à mes pieds, celui qui tout-à-l'heure dormait sur la foi de son hôte, et je tombai à genoux, la face contre terre; et quand *** me releva, j'étais tout trempé de sang.

» Comment descendis-je l'escalier, comment quittai-je ma maison?... je n'en sais rien! Qui m'emmena hors de Clermont... j'attends encore qu'on m'en instruise. Je sais seulement qu'à trois jours de là, lorsque je repris mes sens, j'étais chez un bûcheron, au fond d'une gorge des Monts-Dores; un médecin me tenait la tête, des gendarmes entouraient mon lit, et il y avait, collé à la muraille, en face de moi, un écriteau avec ces mots: *L'homme qui a tué Robert ***, n'est pas Ferdinand De-*

silles. L'auteur de cette juste exécution se fera connaître dans quinze jours.

» Je fus mis en prison. Là, on me guérit soigneusement. Il était juste d'engraisser la victime.

» Devant les juges, je niai que j'eusse tué le voyageur. C'était mon droit; mais ils me demandaient le nom du coupable, je ne pus le leur dire. Le serment enchaînait ma langue. D'ailleurs, qu'est-ce que mon aveu eût produit? J'étais complice du meurtre, cela suffisait. On me présenta le cadavre, chez moi, et pour aller à cette effroyable confrontation, il me fallut, en plein midi, à pied, traverser la ville entière, au milieu des cris de mort et de malédiction. On m'amena mon enfant!... Je frémis, je pleurai, je m'évanouis... Mais que pouvais-je dire? Et à quoi bon parler, encore une fois?

» Tout me chargeait. Ma condamnation de

la veille du meurtre, qui avait déjà fait de moi un voleur dans l'esprit de la ville et des juges; le témoignage de Jean, qui m'avait vu serrer cet or, de Jean que j'avais renvoyé, que j'étais venu gronder parce qu'il ne se couchait pas; la déposition de ma femme établissant ma persistance à vouloir rester seul pendant cette fatale nuit; et puis des renseignemens secrets, la conspiration de la Rochelle, celle de Caron, dénoncée par Robert C*** et ses dignes amis; mon affiliation connue aux sociétés secrètes; mon fils, tenu sur les fonts par un grand dignitaire des ventes d'Italie. Il y avait de quoi me convaincre dix fois.

» Et *** ne paraissait pas!

» Le procureur du roi fut magnifique; il m'a dû son avancement, le brave homme! je ne lui en veux pas pour cela. C'était son état de demander ma tête. Personne, à sa place, n'eût fait autrement que lui.

» Les quinze jours étaient passés depuis long-temps, hélas! et *** ne paraissait toujours pas.

» Les débats furent clos sans lui; le président résuma l'affaire sans lui... les jurés hésitèrent, m'a-t-on dit; mais il fallait bien en finir. Je fus condamné à mort pour vol et assassinat.

» Je ne souffrais plus. J'avais pris mon parti.

» Les jurés, qui étaient des libéraux pour la plupart, qui, du reste, n'avaient pas vu tout-à-fait clair dans cette affaire, eurent la bonté de me recommander à la clémence royale, et Louis XVIII, fatigué de tant de têtes déjà tombées, changea ma peine pour celle des travaux forcés à perpétuité.

» Vous voyez, Messieurs, que je vous ai dit la vérité, que je suis bien mort civilement. »

Pierre se tut alors, et courba sa tête sur

ses genoux. Les réflexions nous venaient, sérieuses et profondes. La confidence d'un si grand malheur faite ainsi, la nuit, sur un rocher, au milieu du repos solennel de la nature, avait quelque chose de surhumain et de fantastique, comme une clameur montée de l'abîme. Nous ne trouvions rien en nous pour plaindre, bien moins encore pour consoler un homme à ce point surchargé d'infortunes. Nous ne pouvions que déplorer et maudire les déchiremens civils qui donnent jour à de semblables calamités.

— Pauvre Ferdinand ! dit Eugène en frappant doucement sur l'épaule de Pierre... Si c'était à recommencer, hein ?

Pierre se leva, et regarda le ciel tout brodé d'étoiles... Puis il prit le bras du médecin.

— Si c'était à recommencer, répondit-il d'une voix lente et résolue, je frapperais le traître moi-même, et je dirais pourquoi je l'ai

frappé ! Car il est absurde de porter si longtemps une peine qu'on n'a point gagnée.

C'était bien la farouche réponse d'un montagnard d'Auvergne !

Il but un grand coup d'eau-de-vie, en tournant le dos à la lune pour nous cacher qu'il pleurait, et nous, voyant qu'il ne parlait plus, nous n'osions point l'interroger, car nous sentions bien que ce rappel de son passé devait être une torture pour lui.

« Pardonnez-moi, nous dit-il enfin..... je m'étais oublié.

» Je fus envoyé au bagne, à Brest, à deux cents lieues d'ici. Je fis le chemin avec la *chaîne*, comme on disait alors, accouplé à un vieux voleur qui s'en allait là-bas pour la quatrième et dernière fois. Ce fut un horrible voyage, non pas à cause de la fatigue : nous allions en charrette et à petites journées ; or, pour quelqu'un de nos pays, un voyage

en charrette n'a rien de révoltant. Mon collier me gênait les premiers jours, et l'anneau qui était à ma jambe aussi : mon amour-propre surtout se plaignait indigné sous ses entraves infamantes, et cependant, chose étrange! ce fut ce même amour-propre qui me fit dissimuler l'amer dégoût que j'éprouvais, parce que j'eus peur de paraître faible ou naïf au milieu de mes compagnons, presque tous vétérans du bagne, et pour lesquels la cravate de fer était comme une parure, la chevillière d'acier comme un ornement. Quelquefois, quand nous passions par les villages, les femmes nous injuriaient, les enfans nous jetaient des pierres et de la boue; mais je m'aperçus bien vîte que les injures et les pierres s'adressaient de préférence à ceux d'entre nous qui n'affichaient point l'effronterie convenable; et nous n'étions pas à Mon-

targis que j'avais pris déjà les hommes en haine et leurs jugemens en mépris.

» Mon camarade de chaîne fut très bon pour moi pendant la route. Ma contenance lui plaisait apparemment. Il m'aidait dans beaucoup de choses que je ne savais pas et qui m'eussent embarrassé.

» J'ai l'habitude de tout ça, moi, disait-il.

» A mon arrivée dans cet immense bagne de Brest, je reçus le costume des condamnés à vie : un pantalon rouge, un gilet rouge, la houpelande de deux couleurs, enfin le terrible bonnet vert, qui veut dire *plus d'espérance!* Je perdis mon nom; je m'appelai le numéro 702. Comme je témoignais le désir de garder mon vieux voleur, on me l'ôta, et puis on me donna un monstre qui avait empoisonné sa mère! Messieurs, les horreurs du bagne ne sont pas son infamie, ses travaux, ce costume couleur de sang, les lits où

l'on dort enchaîné; l'infamie est un mot; l'infamie, entre forçats, n'existe que dans la délation; les travaux sont rudes, mais ils sont possibles; et quand le condamné a fait sa tâche, qui lui est payée deux sous, il peut se reposer; les yeux s'accoutument à ce rouge haillonnage, et finissent par le trouver pittoresque? qu'importe le lit quand le sommeil est venu?.... Mais ce qui est affreux, voyez-vous; ce qui fait qu'un forçat renie l'humanité et la conscience et Dieu; ce qui fait que le séjour au bagne a la malédiction universelle pour début et le besoin d'être méchant, le bonheur d'être criminel pour résultats, c'est cet impur accouplement d'un homme à un homme, ce mélange forcé de deux existences incompatibles, cet enchaînement de deux aversions, de deux mépris, de deux dégoûts, cette perpétuelle imposition d'un être pourri à un autre qui n'était que

malade, d'une âme damnée à l'âme qui n'était qu'égarée; car on ne choisit point les analogies pour les mettre ensemble; non pas : l'horrible paire d'hommes se compose toujours d'une scélératesse et d'un repentir. Les philanthropes qui ont inventé cela en étaient très fiers; le repentir, disaient-ils, doit à la longue déteindre sur la corruption et la modifier salutairement. Il faut croire que dans le pays de ces braves gens, les pommes saines guérissent les pommes gâtées!..... Oh! quel supplice que de traîner perpétuellement après soi un témoin nécessaire de toutes vos actions de jour et de nuit, un espion qui sait tout ce que vous êtes, qui lit votre pensée dans vos traits, qui sent votre colère dans votre poitrine, votre rage sous vos habits; qui se communique à vous, même dans le repos, même dans le silence, car la chaîne qui vous lie l'un à l'autre est l'échelle magné-

tique par laquelle vos esprits montent et descendent, sans cesse mariés, sans cesse confondus ! A quel horrible cynisme de parole, et de gestes on s'habitue en vivant ainsi, soudés ensemble! Cet homme, il faut que vous l'écoutiez quand il parle, il faut que vous lui répondiez par une flatterie, par un sourire, quand il vous raconte ses hideuses prouesses; rêve-t-il un crime nouveau, l'assassinat d'un gardien, l'incendie, quelque chose, vous voilà son complice nécessaire, car vous ne pouvez plus rien repousser; la délibération même vous est interdite, vous n'êtes plus un homme, vous n'êtes plus vous, numéro 702! vous êtes la moitié d'un monstre qui a quatre jambes, quatre bras et deux têtes!

Un autre affreux tourment, ce sont les visites, c'est la honte, et quelquefois la rage de voir passer dans nos rangs torturés ces heu-

reux du monde, frais, élégans, parfumés, et bien repus surtout, car la promenade est longue, et il serait imprudent de l'entreprendre à jeun. Leurs visages sont toujours bêtes d'effroi, ou insultans de froide pitié; ils marchent vîte, le mouchoir sous le nez, les femmes serrent le bras des hommes et gardent de nous jusqu'aux moindres plis de leur robe, comme si elles avaient peur d'y amasser un crime en passant. C'est bien rare, qu'un regard un peu doux, qu'un geste de vraie compassion daignent descendre sur les malheureux que courbe le respect voulu par la consigne. Aussi, dans les travaux, quand passent les visiteurs, les malins de la chaîne affectent de secouer leurs fers, et de rendre plus atroces leurs faces tatouées par les ricanemens du désespoir. Inspirer la terreur est une joie qu'on apprend vîte au bagne. Les autres, et j'étais de ceux-là, se dérobent,

cachent leurs traits; surabondante précaution, car un forçat n'est jamais reconnu. J'ai vu un vieux pleurer bien amèrement après une visite : sa fille était passée, sa fille l'avait touché..... et rien! Et il n'avait pas pu l'appeler : c'est défendu.

» Et parmi ces visiteurs, on en trouve, comme disait notre bon commissaire de marine, M. Vénuste-Gleize, on en trouve qui viennent tranquillement dire aux employés, en quittant ce bagne qu'ils ont vu en courant : *Vraiment, je croyais que c'était plus effrayant que cela..... Mais les forçats ne sont pas si malheureux!*

» — Malheureux, vous-mêmes, s'écriait le digne homme, vous, qui jugez si froidement le sort de vos semblables! vous ne savez pas comme nous apprécier ces existences brisées, vous ne savez pas comme nous, qui connaissons les secrets des familles, combien il y a d'hommes

à plaindre, et d'innocens peut-être, dans cette agglomération de crimes, de faiblesse et de calamités !

» C'est le chef du service des chiourmes qui parlait ainsi, Messieurs..... Ainsi, jugez. Oh! le bagne! le bagne! et j'y ai passé trois ans! »

Le narrateur s'arrêta encore : ses souvenirs le prenaient à la gorge.

— Oh ! oui, dis-je après un assez long silence, c'est une affreuse école de démoralisation; on y perd la honte et la pudeur; l'homme qui sort de là n'a plus de facultés, il est tout d'appétits, comme un verrat, comme un loup. Et pourtant, c'était bien plus horrible autrefois, quand les galères étaient vraiment des galères, où les rameurs n'avaient, dans l'été, que leurs fers pour tout vêtement; quand on y gardait les condamnés, non pas le temps de leur peine, mais tout ce-

lui qu'on voulait ; car le roi Charles IX avait prescrit au général des galères de ne congédier les forçats qu'autant qu'ils ne pourraient plus servir ; Charles IX, le même qui enjoignait aux juges de ne pas condamner aux galères pour moins de six ans, parce que, disait ce roi plein de sagesse et d'économie, *trois années étant nécessaires pour enseigner aux forçats le métier de la vague et de la mer, il serait fâcheux de les renvoyer chez eux au moment où ils deviennent utiles à l'Etat*..... C'était bien plus horrible quand on rompait vif le galérien qui avait frappé un gardien, quand on lui perçait la langue pour la plus faible injure, quand on lui coupait une oreille à sa première tentative d'évasion, et le nez à la seconde : idées charmantes d'un grand ministre qui s'appelait Colbert. C'était bien plus affreux...

— Ah bah! interrompit Eugène, qu'est-ce

que vous dites là, l'un et l'autre ? Mais tout cela n'est rien. De quoi donc les forçats se plaignent-ils ? Ils ont de l'air, de l'exercice, de la lumière ; sept ou huit heures de travail tout au plus, un demi-litre de vin en rentrant, et le droit d'acheter du tabac pour les deux sous qu'ils ont gagnés. Ils sont mal nourris, c'est vrai ; des salaisons avariées ; des légumes secs rebutés par la marine..... Mais l'ouvrier, le libre ouvrier de nos villes ? Sa charcuterie, sa salade d'huile à peinture ne composent guère une alimentation meilleure, et il n'a pas toujours du vin. Le forçat a un costume bizarre, déshonorant, mais épais, chaud, et renouvelé au besoin ; des sabots lui tiennent les pieds secs et sains dans l'humidité des ports ; nous avons de braves gens qui suent à la pluie, la poitrine nue, les pieds dans des savates ; j'en sais qui voudraient y être, à ce bagne terrible ; car leur

vie d'innocence et de privations est plus cruellement châtiée que le crime et ses jouissances. Quant au reste, Pierre, vous avez peut-être raison. L'accouplement est ignoble; il irrite, il désole, il déprave les organisations fières, susceptibles, celles enfin qui n'étaient pas dépravées déjà. Mais le nombre en est-il bien grand? Au surplus, Pierre, on a senti ces maux-là comme vous. La France est pleine d'hommes savans et de grands philosophes excessivement inquiets de tout ce qui peut corriger et améliorer les coupables. Nous avons maintenant un système répressif très décent et d'une convenance exquise..... La morale en est haute et pure. Seulement, pauvre père, remerciez Dieu de ce que ce système n'était pas en vigueur lors de votre condamnation; il aurait pu prendre fantaisie à Louis XVIII de commuer votre mort en toute votre vie dans une maison pénitentiaire :

et le bagne, voyez-vous, c'est la volupté, c'est la liberté, c'est le sort d'un artiste en comparaison.

— Eh quoi! m'écriai-je, le système pénitentiaire? Cette importation de l'Amérique, où le peuple est roi, où les poumons aspirent la liberté avec l'air? cette réalisation sublime des vœux et de rêves des deux siècles, de vingt empires? c'est comme cela que vous en parlez, Eugène!...

— Oui, c'est comme cela, dit le médecin. notre ministre au département de l'intérieur, M. Gasparin, depuis long-temps frappé des bienfaits que la constitution pénitentiaire américaine répand sur les prisonniers d'Auburn et de Philadelphie, écrivit, le 10 mai de cette année 1839, à tous les directeurs des détentions de France une circulaire dont voici les dispositions principales :

1° *Le silence est prescrit aux condamnés. En conséquence, il leur est défendu de s'entretenir entre eux, même à voix basse et par signe, dans quelque partie que ce soit de la maison.*

» En conséquence, Pierre, les voilà délivrés de ces confidences farouches, de ces conversations puantes de cynisme et de crimes que tout-à-l'heure vous déploriez.

2° *Il leur est défendu d'avoir de l'argent sur eux.*

» Les moins pauvres pourraient aider ceux qui le sont davantage, et mériter ainsi une reconnaissance corruptrice!

3° *L'usage du vin, de la bière, du cidre, et de toute autre liqueur fermentée, est expressément interdit aux condamnés.*

» Cette prescription est d'un ordre excessivement élevé! Il est évident qu'un peu de vin

ou de bière aurait pour résultat de relever à la fois le courage et les forces des condamnés, double effet que la répression doit éviter, puisqu'elle procède par affaiblissement.

4° *La nourriture est purement végétale.*

»La logique est parfaite entre cette prescription et celle qui précède. La débilitation produite par la nutrition purement végétale est telle que, suivant les expériences de M. Magendie, un bouledogue n'y résisterait pas plus d'un mois. C'est une démonstration très utile de ce fait long-temps contesté, à savoir si dans l'échelle animale les forces résistantes de l'homme sont au-dessus de celles du chien.

5° *Les infractions aux réglemens sont punies par l'emprisonnement solitaire avec ou sans travail, par l'interdiction de la promenade*, — je vous dirai tout-à-l'heure ce qu'est cette promenade, — *par la défense faite au condamné de communiquer directement ou par*

lettres avec sa famille ou ses amis, par la mise aux fers, etc.

»C'est ainsi qu'à Philadelphie, par exemple, on enferme les condamnés désobéissans dans une cellule noire; on leur ôte leur lit, on diminue leur nourriture. Les philanthropes, envoyés en Amérique par le ministre, s'émerveillent des prompts effets de cette discipline : Entre obéir et mourir de faim, en effet, le choix ne saurait long-temps être douteux.

6° *Enfin l'usage du tabac est rigoureusement prohibé.*

»Cette prohibition peut, dans certains cas, être considérée tout simplement comme un crime.

»Je ne parle pas du travail obligé de chaque détenu. Il est bon seulement que vous sachiez que ce travail est la seule condition qu'ait le prisonnier d'échapper à la mort; c'est-à-dire que la ration normale étant insuffisante, non

pas seulement comme qualité, mais comme poids, la part personnelle à chaque détenu du pécule résultant de son labeur, passe forcément tout entière en pain, en pommes de terre, etc., achetés à la cantine ascétique de l'établissement.

»Qu'en dites-vous, Pierre? Le bagne ne vous paraît déjà plus si horrible?..... Quelle profonde misère! Penser que dans la tête des inventeurs de ce système, la famine a pu entrer comme moyen de correction! Voilà donc le coupable puni : il a faim! Voilà donc l'intelligence ramenée : le mutisme l'a abrutie! Voilà donc les passions vaincues : les forces ont abandonné le corps, la vie musculaire est atrophiée! Ne craignez plus la vengeance de cet homme : l'instrument de meurtre échapperait à ses faibles mains! Dormez tranquilles, maintenant, vous que les récidives ont tant effrayés : la mort enlevait un prisonnier sur

douze dans les maisons centrales ; la circulaire de M. Gasparin s'est chargée de réduire encore le nombre des vivans ! Abattez les échafauds, vous le pouvez hardiment : la mort lente du système pénitentiaire remplacera avec usure les effets subtils de la guillotine. Les prisonniers le savent. Demandez au directeur de la maison de Beaulieu, M. Diey ; interrogez les médecins des prisons de Rouen et de Strasbourg, MM. Vingtrinier et Marchal, et tous les autres ; ils vous diront que, dans la pensée des détenus, la circulaire de l'ancien préfet du Rhône est un moyen imaginé pour se débarrasser d'eux en leur ouvrant la porte du cimetière. Ne haussez pas les épaules, administrateurs ; car j'en sais plus que vous sur votre propre ouvrage. Qu'avez-vous fait? dites!... Qu'avez-vous voulu? De quelles lumières vous êtes-vous entourés? Nommez les physiologistes qui ont été membres de vos commissions.

Vous avez cru qu'un homme peut vivre avec de la fécule et de l'eau! Vous vous êtes imaginés que la mort n'est la mort qu'à l'état absolu, et qu'il vous était permis de tuer dans votre semblable la moitié, le tiers, le quart de son être? Vous défendez la parole au condamné, et vous croyez être plus humain que Colbert, qui lui coupait la langue! Vous ne savez donc pas que le cerveau est un organe, et que cet organe a ses sécrétions comme un autre, et qu'à celui-là comme aux autres, il faut une excrétion? La parole est la digestion de la pensée. Interdisez la parole à l'homme, et il arrivera, ou que les pensées, refoulées sans issue, réagiront sur l'organe et l'enflammeront de leur tumulte, alors vous aurez la folie; ou que l'organe privé d'exercice se démettra de ses fonctions, et vous aurez l'idiotisme. Votre criminel sera corrigé de coup, n'est-ce pas? Aliéné ou idiot! Mais c'est de l'assassinat, Messieurs!

— Vous les nourrissez sainement, dites-vous! continua Eugène avec une exaltation toujours croissante. De la soupe maigre, des légumes, de l'eau, le régime des malades imposé à des hommes qui travaillent! Et quels légumes! des haricots de dix ans, des pois vermoulus, d'une assimilation impossible; de la soupe à faire reculer des chiens. J'ai vu, moi, j'ai vu apprêter ces mets destinés à la souffrance; j'étais là quand les victimes de la circulaire assouvissaient leur faim; et en voyant la lutte du dégoût profondément empreinte sur ces pâles visages avec la faim, la faim affreuse, plus irrésistible encore, j'ai senti des larmes d'indignation me venir aux yeux. Vous appelez cela de la nourriture? Dites de la pâture, et le mot sera faux encore. Et le scorbut, cette maladie terrible, qui décime, à cette heure, les prisons de Strasbourg, savez-vous qui l'a causé? Votre régime alimentaire. Et le mal existait

meurtrier, immense, que vous ne permettiez pas qu'on préservât ceux qu'il avait épargnés. De la bière, un peu de tabac eussent sauvés quelques hommes; mais vous aviez proscrit ces deux antiscorbutiques! J'ai assisté à l'autopsie d'un prisonnier pris au hasard parmi trente morts. C'était affreux. C'était de la mort violente, entendez-vous! Cela voulait dire que cet homme n'avait pas mangé ce qu'il faut qu'un homme mange; le scorbut avait eu le simple privilége de le tuer un peu plus tôt que la faim. Ah! c'est qu'on ne refait pas la nature avec une circulaire! Dieu n'est pas un préfet, voyez-vous!

»Vous les traitez doucement; vous souffrez qu'ils se promènent? ô divine clémence! j'ai assisté aussi à ces exercices forcés qu'on appelle dérisoirement la récréation. Les malheureux s'y prêtaient avec une aversion profonde. Quel affreux loustic, quel malfaisant

esprit a donc pu inventer ce dégradant *manége*? Ramassés sur une ligne circulaire, un à un, à la file, ces hommes tournent en silence, dans un rayon de cinq mètres, chacun avec le dos de son voisin pour unique horizon! Et l'on ne rougit pas d'avoir donné à cela le nom de promenade? J'avais vu des rondes d'aliénés à Bicêtre, c'était cela, moins le rire et la joie inarticulés des pauvres imbéciles. Dante est venu trop tôt; la promenade des maisons pénitentiaires était digne de figurer parmi les cercles de son Enfer!...

» — Mais je vous demande pardon, nous dit Eugène en se reprenant, à quoi bon toute cette diatribe? Prisonniers ou libres, les hommes valent-ils donc la peine que l'on s'échauffe à à leur sujet!... Achevez, mon brave Pierre, nous vous écoutons.

» —Je n'oserai plus me plaindre après ce que je viens d'entendre, reprit tout ému le père de

Maximilien!.... J'étais au bagne donc depuis trois ans, lorsqu'une épidémie de petite vérole s'y manifesta. Beaucoup de forçats étaient déjà morts; je tombai malade à mon tour. J'espérais mourir aussi, et je remerciais Dieu de ma prochaine délivrance. Je fus transporté à l'infirmerie, séparé de mes compagnons, cette fois, à cause de la contagion. Ma maladie fut longue et grave; vous avez pu en remarquer les traces. Un jour que je ne souffrais plus, mais que je ne voyais pas encore, car un masque épais me couvrait le visage, j'entendis une voix dire doucement à mon oreille : — On va venir tout-à-l'heure... Peut-être on vous parlera, ne répondez pas..... Retenez votre haleine..... Si on vous touche, laissez-vous faire; point de mouvement..... et vous êtes sauvé.

» Sauvé!... sauvé!!... Ce mot faillit ramener dans mes veines la fièvre qui les avait

abandonnées. Sauvé... moi... un homme tout jeune, condamné à vie !.... Quelques heures se passèrent, et j'entendis plusieurs personnes s'approcher de mon lit. — Et celui-là ? demanda une autre voix que je reconnus pour celle d'un employé de l'administration.

— Mort, répondit celle qui m'avait parlé.

— Tant mieux, reprit l'employé : les lits manquent. On va l'enlever.

« Le saisissement que j'éprouvais, vous le comprenez ? Je renonce à vous le peindre.

« Un troisième s'approcha avec un registre, apparemment ; il dit : — n° 702... Ferdinand Desilles... de Clermont (Puy-de-Dôme.....). Entré le 9 septembre 182., mort le 13 septembre 182.. C'est bien !

» Et il passa aux autres.

» L'homme qui m'avait parlé jeta mon drap sur ma tête, et me dit tout bas : — Attention ! On va venir vous déferrer. Ne bougez pas !

» On vint, en effet, et j'eus besoin de tout mon courage, de toute ma volonté : le brave serrurier, me croyant mort, frappait sur ma jambe comme si elle eût été de bois.

— Il est encore tout chaud, dit-il en remportant sa ferraille.

» Une demi-heure après j'étais, je ne sais où, dans le caveau des morts, sans doute, chaudement enveloppé de flanelle avec un suaire par dessus.

» Ce n'était pas fini ; des mains me saisirent brusquement, et commençaient à me dépouiller, tout frissonnant de terreur, quand la bienfaisante voix se fit entendre encore, et s'écria : — Laissez celui-là, messieurs, il n'y a rien à en faire : les tissus sont dans un état épouvantable.

» C'était simplement des élèves qui voulaient me disséquer.

» Puis tout rentra dans un silence profond ;

seulement je sentis qu'on me glissait un goulot entre les lèvres, et qu'il en tombait du vin. J'en avais besoin !

» Et puis, la nuit venue, ce fut le tour du menuisier. Je fus mis vivant dans une bière, et j'entendis l'ouvrier qui jurait parce qu'il manquait un pan...

— Qui diable a pu me prendre ce pan ? disait-il..... Il était là tout à l'heure, et je n'ai vu que le médecin, depuis..... Voilà quelque chose de propre! une bière avec un pan de moins... Ah! bah! tant pis... c'est assez bon comme cela.

» Et il chassa un dernier clou dont la pointe vint effleurer mon bras.

» Je l'avouerai, Messieurs, la frayeur commençait à prendre, et sans ce pan de moins, je ne sais quelles sottises elle ne m'aurait point suggérées. Mais l'absence de cette pièce de bois me rassura ; elle devait servir à me faire re-

connaître de mes libérateurs. J'attendis, mais j'avais hâte, car l'air qui me venait était un air empesté.

» J'attendis long-temps, dans une anxiété inexprimable. Mon cœur battait à briser ma poitrine.

» Enfin on marcha près de moi, et quelqu'un dit : — N° 702. C'est cela!

» Une corde tourna autour de ma bière, et je me sentis soulever. Je n'y résistai pas : je m'évanouis.

» Lorsque je revins à moi, j'étais hors du bagne, dans un lit qui me parut bien doux. La croûte qui couvrait mes yeux s'était enfin ébranlée, et j'y voyais un peu. Un homme d'une grande taille était penché sur moi; un autre me tâtait le pouls, et quand il eut dit : — Ce n'est rien, le voilà revenu; — celui qui se tenait courbé se releva, en s'écriant : Dieu soit

loué ! il me pardonne... Mais, lui? me pardonnera-t-il ?

» C'était *** ! c'était l'auteur de mon crime, le meurtrier de Robert C*** !

» Et il quitta la chambre. Je ne l'ai jamais revu.

« Je fus admirablement soigné, avec des attentions et une discrétion que je n'oublierai de ma vie. Mes hôtes m'apprirent que *** avait, depuis mon entrée au bagne, tenté vingt fois de m'enlever. Mon évasion lui coûtait dix mille francs. Hélas! ce n'était pas du bagne qu'il eût fallu me tirer..... C'était des prisons de Riom !

» Et puis, huit jours après, j'eus un passeport sous le nom de Pierre Gourdin, des habits, de l'argent, et mes hôtes m'emmenèrent sur la côte, un soir; un canot attendait, une goëlette anglaise était en rade.

» J'ai passé cinq ans en Angleterre et j'au-

rais pu joujours y vivre... Mais j'avais un fils, Messieurs, et je suis revenu après 1830, parce que je n'y tenais plus.

» J'étais sûr que personne ne me reconnaîtrait; la maladie m'avait complètement défiguré. J'arrivai donc, et à Clermont, où*** avait fait publier mon innocence, j'appris que ma femme, établie ici depuis long-temps déjà avec mon domestique Jean, l'avait épousé aussitôt que la nouvelle de ma mort lui était parvenue.

» Tout était consommé donc!... mais je voulais revoir, je voulais embrasser Maximilien. Voilà pourquoi, Messieurs, Ferdinand Desilles s'appelle aujourd'hui Pierre, et sert les voyageurs dans la maison de l'homme qui les servait chez lui, il y a quinze ans. »

Le brave homme avait fini. Nous le regardâmes long-temps, et puis nous lui tendîmes la main.

— Et jamais un mot à votre femme? lui dis-je.

— Jamais. Pourquoi faire?

— Et votre fils?... saura-t-il un jour d'où vient cet amour dont vous l'accablez?

— Quand il sera un homme... peut-être!... Mais tenez, Messieurs, le soleil se lève. Adieu. Vous viendrez revoir mon fils avant de partir.

Il nous avait donné sa nuit; nous devions bien notre journée à Maximilien.

Le lendemain, l'enfant allait à merveille et nous partîmes, bénis tous deux des larmes du bon père qui nous promit de nous envoyer un jour le récit de la seconde partie de ses malheurs, celui de sa vie dans le monde, mort et retranché d'entre les hommes.

Et maintenant, dis-je, à ton tour, Eugène; raconte-nous quelque chose de Juillet.

FIN DU TOME PREMIER.